Ma femme

Anton Tchekhov

Ma femme

Anton Pavlovitch Tchekhov

(Traducteur: Denis Roche)

Publication: 1901
Catégorie(s): Fiction, Nouvelles
Source: http://www.ebooksgratuits.com

A Propos Tchekhov:

Anton Pavlovitch Tchekhov, né le 17/29 janvier 1860 à Taganrog (Russie), mort le 2/15 juillet 1904 à Badenweiler (Allemagne), est un nouvelliste et dramaturge russe, médecin de profession. Ami d'Ivan Bounine, Maxime Gorki, Léon Tolstoï, Fédor Chaliapine, Souvorine, il est l'oncle de Mikhaïl Tchekhov, fils de son frère Alexandre et de Natalia Golden, et disciple de Constantin Stanislavski. Anton Pavlovitch Tchekhov est né le 29 janvier 1860 (calendrier grégorien), à Taganrog, au bord de la mer d'Azov, en Russie. Ses parents sont des petits commerçants. D'une religiosité excessive, son père est un homme violent. Anton Tchekhov étudie la médecine à l'université de Moscou et commence à exercer à partir de 1884. Se sentant responsable de sa famille, venue s'installer à Moscou après la faillite du père, il cherche à augmenter ses revenus en publiant des nouvelles dans divers journaux. Le succès arrive assez vite. Il ressent très tôt les premiers effets de la tuberculose, qui l'obligera à de nombreux déplacements au cours de sa vie pour tenter de trouver un climat qui lui convienne mieux que celui de Moscou. Bien que répugnant à tout engagement politique, il sera toujours extrêmement sensible à la misère d'autrui. En 1890, en dépit de sa maladie, il entreprend un séjour d'un an au bagne de Sakhaline afin de porter témoignage sur les conditions d'existence des bagnards. L'île de Sakhaline paraitra à partir de 1893. Toute sa vie, il multipliera ainsi les actions de bienfaisance (construction d'écoles, exercice gratuit de la médecine, etc.). Ses nouvelles d'abord, son théâtre ensuite, le font reconnaitre de son vivant comme une des gloires nationales russes, à l'égal d'un Dostoievski ou d'un Tolstoï. Après avoir longtemps repoussé toute perspective de mariage, il se décide, en 1901, à épouser Olga Leonardovna Knipper (1870-1959), actrice au Théâtre d'art de Moscou. Lors d'une ultime tentative de cure, Anton Tchekhov meurt le 2 juillet 1904 à Badenweiler en Allemagne. Au médecin qui se précipite à son chevet, il dit poliment en allemand : « Ich sterbe » (je meurs). Ayant refusé de l'oxygène, on lui apporte… du champagne, et ses derniers mots seraient, d'après Virgil Tanase : « Cela fait longtemps que je n'ai plus bu de champagne ». Ayant bu, il se couche sur le côté et meurt. Le 9 juillet, il est enterré à Moscou, au cimetière de Novodevitchi.

Disponible sur Feedbooks Tchekhov:

- *L'Oncle Vania* (1897)
- *Le Moine noir* (1928)
- *La Cerisaie* (1904)
- *Une banale histoire* (1923)
- *Ma Vie - Récit d'un provincial* (1923)
- *Une demande en mariage* (1889)
- *Un cas de pratique médicale* (1898)

Note: Ce livre vous est offert par Feedbooks.
http://www.feedbooks.com
Il est destiné à une utilisation strictement personnelle et ne peut en aucun cas être vendu.

Partie 1
MA FEMME

I

Je reçus la lettre suivante :

« Monsieur Pâvel Anndréiévitch !

« Non loin de chez vous, et notamment au village de Pestrôvo, se passent des événements fâcheux que je me fais un devoir de porter à votre connaissance. Tous les paysans de ce village avaient vendu leurs isbas et tout ce qu'ils possédaient pour émigrer dans le gouvernement de Tomsk ; mais ils sont revenus avant d'arriver à destination. Ici, cela va de soi, ils n'ont plus rien ; tout appartient aux autres, et ils se sont installés à trois et quatre familles par isba, en sorte que, dans chacune, il n'y a pas moins de quinze personnes des deux sexes, sans compter les enfants. Au total, ils n'ont rien à manger ; c'est la famine, une épidémie générale de typhus de l'épuisement ou du typhus exanthématique, et, littéralement, tous sont malades. L'infirmière raconte : « Quand on entre dans une isba, voici ce que l'on voit : tout le monde y est malade : tout le monde est dans le délire ; l'un rit, l'autre grimpe au mur ; dans les isbas c'est une infection. Personne pour apporter de l'eau, ni en donner aux malades, et, pour toute nourriture, des pommes de terre gelées. » L'infirmière et Sobole (c'est notre médecin du zemstvo), que peuvent-ils lorsque, avant tout médicament, il faudrait du pain, qu'ils n'ont pas. La commission du zemstvo se récuse parce que ces paysans ne font plus partie de ce gouvernement, et que, d'ailleurs, elle n'a pas d'argent.

« Vous informant de cela et connaissant votre humanité, je vous prie de ne pas nous refuser votre concours le plus prompt.

« À bon entendeur, salut ! »

Il était évident que ce devait être l'infirmière elle-même qui avait écrit cela ou ce médecin, au nom de bête dont il était parlé[1] . Les médecins du zemstvo et les infirmières se convainquent chaque jour, depuis nombre d'années, qu'ils ne peuvent *rien* faire, et pourtant leurs appointements leur proviennent de gens qui ne se nourrissent que de pommes de terre gelées, et ils se croient néanmoins en droit, on ne sait pour quelle raison, de juger si je suis ou ne suis pas un être humain.

Inquiété par cette lettre anonyme, par le fait que des paysans venaient chaque matin dans la cuisine des domestiques, et s'y mettaient à genoux en suppliant ; par le fait, aussi, qu'on avait volé

dans mon dépôt, pendant la nuit, vingt sacs de blé, après avoir démoli le mur, et, enfin, inquiété par la pénible impression générale qui se maintenait grâce aux conversations, aux journaux, au mauvais temps ; inquiet de tout cela, je travaillais mollement et sans succès.

J'écrivais une *Histoire des chemins de fer* pour laquelle il fallait lire une quantité de livres russes et étrangers, de brochures, d'articles de journaux ; il fallait pousser le boulier[2] , feuilleter les tables de logarithmes, réfléchir et écrire, puis lire encore, calculer et réfléchir. Mais à peine prenais-je un livre ou commençais-je à penser, mes idées s'embrouillaient, mes yeux se fermaient. Je me levais de mon bureau en soupirant et me mettais à marcher dans les grandes pièces de ma solitaire maison de campagne.

Quand je m'ennuyais de marcher, je m'arrêtais près de la fenêtre et regardais, par delà ma vaste cour, l'étang et le bois de jeunes bouleaux dépouillés et un vaste champ couvert d'une neige récemment tombée et fondante. Je voyais à l'horizon, sur une colline, un tas d'isbas noirâtres, d'où dévalait, en ruban irrégulier, au long du champ blanc de neige, une route boueuse et noire. C'était Pestrôvo, le village dont me parlait mon correspondant anonyme.

N'eussent été les corbeaux, qui, prévoyant de la pluie ou de la neige, volaient en croassant, au-dessus de l'étang et du champ, et n'eussent été les coups de marteaux venant du hangar où travaillaient des charpentiers, ce petit monde, dont on parlait tant actuellement, aurait ressemblé à la Mer morte ; tout y était silencieux, immobile, inanimé et ennuyeux.

L'inquiétude m'empêchait de travailler et de me concentrer. Je ne savais pas ce qui m'arrivait ; je voulais croire que c'était du désenchantement. En effet, j'avais quitté mon service au ministère des Voies de communication, et j'étais venu ici, à la campagne, pour vivre tranquillement et écrire des ouvrages sur des questions sociales. C'était mon rêve ancien et favori. Et voilà qu'il fallait dire adieu à mon repos et à mes publications, tout abandonner, et ne m'occuper que des paysans.

Et c'était inévitable ! Car, moi excepté, il n'y avait, dans le district, absolument personne de capable, – j'en étais convaincu – de porter secours aux affamés.

J'étais entouré de gens sans instruction, peu intelligents, indifférents, malhonnêtes pour la plupart, ou honnêtes, mais

irréfléchis, pas sérieux, comme était, par exemple, ma femme. On ne pouvait pas compter sur de pareilles gens et on ne pouvait pas non plus abandonner les paysans à leur sort. Il restait donc à se soumettre à la nécessité et à s'occuper soi-même de mettre les choses en ordre.

Je commençai par décider de faire un don de cinq mille roubles-argent au profit des affamés. Mais cela ne diminua pas mon anxiété, tout au contraire ; quand je me tenais à la fenêtre ou que je parcourais mes chambres, une question nouvelle me torturait : quel usage faire de cet argent ?

Donner l'ordre d'acheter du blé ? aller distribuer du pain d'isba en isba ? Cela dépassait les forces d'un homme seul, sans compter qu'on risque, en agissant à la hâte, de donner des secours à quelqu'un qui ne manque de rien ou à un exploiteur de paysans deux fois plus souvent qu'à un affamé.

Je n'avais pas confiance non plus dans l'administration. Tous ces administrateurs territoriaux, ces inspecteurs des contributions, étaient des jeunes gens, et je m'en méfiais comme de toute la jeunesse moderne, matérialiste et sans idéal. La commission du zemstvo, les bureaux, et en général toutes les administrations de district, ne m'inspiraient également aucun désir de m'adresser à eux. Je savais que toutes ces administrations, ayant pris goût aux gâteaux du zemstvo et de l'État, ouvraient toutes chaque jour leurs bouches plus grandes pour s'affriander à quelque autre lippée supplémentaire.

Il me vint à l'idée d'inviter chez moi des voisins de propriétés et de leur proposer d'organiser dans ma maison une sorte de comité où se centraliseraient les secours et d'où partiraient les ordres pour tout le district. Une pareille organisation, qui permettrait des réunions particulières et un large et libre contrôle, répondait entièrement à mes vues. Mais je m'imaginai aussi les lunchs, les dîners et soupers, le bruit, le désœuvrement, les bavardages et le mauvais ton qu'apporterait inévitablement chez moi cette disparate société de district ; et je m'empressai d'abandonner mon idée.

Je pouvais, moins que de personne, attendre des miens la moindre aide ou le moindre appui. De ma famille directe, jadis nombreuse et bruyante, il ne restait qu'une gouvernante, Mlle Marie, ou comme on l'appelait maintenant, Maria Guérâssimovna, personne tout à fait nulle. Cette petite vieille, septuagénaire, soignée, vêtue d'une robe gris clair et coiffée d'un

bonnet à rubans blancs, ressemblait à une poupée de porcelaine. Elle était toujours assise au salon à lire un livre. Quand je passais près d'elle, elle disait chaque fois, connaissant l'objet de mes préoccupations :

– Que voulez-vous, Pâcha[3] ? Je vous avais bien dit qu'il en serait ainsi. Vous en pouvez juger d'après vos domestiques.

– Ah ! lui criais-je, déjà arrivé dans une autre pièce, ne dites pas de bêtises !

Ma seconde famille, autrement dit, ma femme, Nathâlia Gavrîlovna, habitait le rez-de-chaussée et en occupait toutes les pièces.

Elle prenait ses repas, dormait, et recevait ses invités chez elle, sans s'intéresser, le moins du monde, à la façon dont je mangeais, dormais et qui je recevais. Nos relations étaient simples : non pas tendues, mais froides, vides et ennuyeuses, comme celle de gens éloignés l'un de l'autre depuis longtemps, en sorte que leur vie à des étages superposés, ne ressemblait pas même à du voisinage.

L'amour passionné, inquiet, tantôt doux, tantôt amer comme l'absinthe, que réveillait jadis en moi Nathâlia Gavrîlovna n'existait plus. Il n'existait plus les anciens emportements, les conversations montées, les reproches, les plaintes et les explosions de haine, qui finissaient habituellement chez ma femme par un voyage à l'étranger ou auprès des siens, et, de mon côté, par des envois d'argent, fréquents, mais par petites sommes, afin de piquer plus fréquemment l'amour-propre de mon épouse.

Ma fière et orgueilleuse femme et sa parenté vivaient à mes dépens ; et ma femme, malgré tout son désir, ne pouvait pas se passer de mon argent. Ne lui envoyer que de petites sommes me faisait plaisir et était mon unique consolation.

Lorsque, maintenant, nous nous rencontrions par hasard en bas, dans le couloir, ou dans la cour, je la saluais ; ma femme me souriait aimablement ; nous parlions du temps qu'il faisait, de ce qu'il fallait déjà apparemment mettre les doubles fenêtres pour l'hiver, ou de ce qu'une voiture avec des grelots était passée sur la digue.

Et, pendant ce temps-là, je lisais sur ses traits :

« Je vous suis fidèle ; je ne ridiculise pas votre honorable nom, que vous aimez tant ; vous êtes intelligent et me laissez en paix : nous sommes quittes. »

Je m'assurais que l'amour était depuis longtemps desséché en moi

et que le travail m'avait pris trop profondément pour que je pusse songer sérieusement à mes relations avec ma femme. Mais ce n'était là qu'une illusion.

Quand, en effet, ma femme, chez elle, en bas, parlait à haute voix, je prêtais attentivement l'oreille, bien qu'on ne pût pas distinguer une seule parole. Quand elle jouait du piano, je me levais et j'écoutais. Quand on lui amenait la voiture ou un cheval de selle, je m'approchais de la fenêtre, et attendais qu'elle sortît ; puis, je la regardais monter en voiture ou à cheval, et sortir de la cour.

Je sentais que quelque chose d'étrange se passait dans mon âme, et je craignais que l'expression de mon regard et de mon visage ne me trahissent. J'accompagnais ma femme des yeux et attendais ensuite son retour, pour revoir par la fenêtre sa figure, ses épaules, sa pelisse, son chapeau. J'étais ennuyé, triste ; je regrettais indéfiniment quelque chose et avais envie de pousser une pointe en son absence dans son appartement. Et je voulais que la question, que moi et ma femme n'avions pas su résoudre, en raison de l'incompatibilité de nos humeurs, se résolût au plus vite d'elle-même, d'une façon naturelle : à savoir, que cette belle jeune femme de vingt-sept ans, devînt vieille au plus vite, et que ma tête devînt au plus vite grise ou chauve.

Un jour, pendant le déjeuner, mon intendant, Vladîmir Prôkhorytch m'annonça que les paysans de Pestrôvo en étaient déjà réduits à arracher le chaume de leurs toits pour nourrir le bétail. Maria Guérâssimovna me regarda avec perplexité et effroi.

– Qu'y puis-je ? lui dis-je. Un seul homme sur un champ de bataille ne fait pas une armée et je n'ai jamais encore éprouvé une si grande solitude que maintenant. Je payerais cher pour trouver dans le district un homme sur lequel je pusse compter.

– Faites donc venir Ivane Ivânytch, m'insinua Maria Guérâssimovna.

– En effet ! me rappelai-je avec joie… C'est une idée !

« *C'est raison…* me mis-je à fredonner, en me rendant dans mon cabinet pour écrire une lettre à Ivane Ivânytch, *c'est raison, c'est raison…*[4]

II

De toutes les connaissances qui jadis, – il y avait de cela vingt-cinq à trente-cinq ans, – étaient venues danser, boire et manger à la maison, s'y travestir, s'y amouracher, s'y marier, ou nous ennuyer de leurs discours sur leurs magnifiques meutes et leurs chevaux, seul restait vivant Ivane Ivânytch Brâguine.

Il avait été autrefois très entreprenant, bavard, criard, et prompt à s'amouracher. Il était célèbre par ses opinions extrêmes et par une expression particulière de son visage qui charmait non seulement les femmes, mais les hommes. Maintenant il avait tout à fait vieilli, était envahi par la graisse et achevait ses jours, terne et sans opinions.

Il arriva le lendemain de l'envoi de ma lettre, sur le soir, quand on ne venait que d'apporter le samovar sur la table et que la petite Maria Guérâssimovna coupait un citron.

– Enchanté de vous voir, mon ami ! lui dis-je joyeusement quand il entra… Ah ! vous engraissez toujours !…

– Ce n'est pas que j'aie engraissé, me répondit-il, mais je suis enflé ; les abeilles m'ont piqué.

Avec la familiarité d'un homme qui se moque lui-même de sa corpulence, il me prit des deux mains par la taille et appuya sur ma poitrine sa grosse tête molle, avec des cheveux plaqués sur le front à la manière petite-russienne ; et il partit d'un petit rire vieillot :

– Et vous, vous rajeunissez toujours ! prononça-t-il. Je ne sais quelle teinture vous employez pour votre barbe et vos cheveux ; vous devriez me l'indiquer.

Il m'étreignit, respirant avec bruit et étouffant, et il m'embrassa sur les deux joues.

– Vous devriez me l'indiquer… répéta-t-il. Voyons, mon chéri, vous avez bien quarante ans ?

– Oho ! lui dis-je en riant, j'ai déjà quarante-six ans !

Ivane Ivânytch sentait le suif et la fumée de cuisine, et cela lui allait très bien. Son gros corps, soufflé, empêché, était pris dans une longue redingote à taille haute, ressemblant à un cafetan de cocher, avec des crochets et des pattes en guise de boutons ; et il eût été étrange qu'il sentît, par exemple, l'eau de Cologne.

À son double menton bleu-foncé, qui n'avait pas été rasé de longtemps, et qui ressemblait à un chardon, à ses yeux saillants, à

son asthme et à tout son être disgracieux et négligé ; à sa voix, à son rire et à ses discours, on avait peine à reconnaître le svelte et intéressant parleur, qui, jadis, rendait jaloux tous les maris du district.

– Vous m'êtes très nécessaire, mon ami, lui dis-je lorsque nous fûmes assis à boire du thé ; je veux organiser des secours pour les affamés et ne sais comment m'y prendre… Vous aurez peut-être l'amabilité de me conseiller quelque chose ?

– Oui, oui, oui… dit Ivane Ivânytch en soupirant. Bon, bon, bon…

– Je ne vous aurais pas dérangé, mais vraiment, mon très cher, sauf vous, il n'y a personne aux environs à qui s'adresser. Vous connaissez les gens de par ici.

– Bon, bon, bon… Oui…

Je réfléchis un instant. Nous préparions une sérieuse consultation d'affaires, à laquelle chacun pouvait prendre part, indépendamment de sa situation ou de ses relations personnelles. Ne convenait-il donc pas de saisir ce prétexte pour inviter Nathâlia Gavrîlovna ?

L'idée qu'elle pourrait venir et serait assise chez moi, que je la verrais de près, me frappa et m'effraya. Et si, tout à coup, elle ne venait pas !…

– *Tres faciunt collegium !* dis-je. Si nous priions Nathâlia Gavrîlovna de venir ? Qu'en pensez-vous ?… Fènia, dis-je à la femme de chambre, va prier Nathâlia Gavrîlovna de vouloir bien monter ici, tout de suite, s'il se peut. Dis-lui qu'il s'agit d'une affaire très importante.

Peu après, Nathâlia Gavrîlovna apparut. J'allai à sa rencontre et dis :

– Excusez, *Nathalie*[5] , si nous vous dérangeons. Nous discutons une très importante affaire, et avons eu l'heureuse idée de profiter de vos bons conseils ; vous ne nous les refuserez pas. Asseyez-vous, je vous prie.

Ivane Ivânytch baisa la main de Nathâlia Gavrîlovna et elle le baisa à la tête[6] ; puis, quand nous fûmes tous assis près de la table, il la regarda les yeux mouillés et béats ; et il se pencha vers elle et lui baisa de nouveau la main.

Elle était vêtue de noir et soigneusement coiffée. Un parfum frais s'exhalait d'elle. Elle se préparait évidemment à aller en visite ou attendait quelqu'un chez elle.

En entrant dans la salle à manger, elle me tendit la main amicalement et simplement ; elle me sourit aussi aimablement qu'à

Ivane Ivânytch ; cela me plut. Mais, en parlant, elle remuait les doigts et se rejetait brusquement sur le dossier de sa chaise et parlait vite en chantant et gazouillant comme une Italienne. Et cette vivacité dans son parler et ses mouvements, m'énervait et me rappelait son lieu de naissance : Odessa, où la société des hommes et des femmes me fatiguait jadis par son mauvais ton.

– Je veux faire quelque chose pour les affamés, commençai-je.

Et après un court silence, je continuai :

– L'argent, bien entendu, est une chose importante, mais se borner à un don pécuniaire équivaudrait à payer pour se débarrasser du souci principal. Outre l'argent, le secours doit surtout consister en une organisation sérieuse et correcte. Discutons-en et faisons quelque chose.

Nathâlia Gavrîlovna me regarda d'un air interrogateur et haussa les épaules comme pour dire : « En quoi est-ce mon affaire ? »

– Oui, oui, c'est la famine…, murmura Ivane, Ivânytch. Effectivement… Oui…

– La situation est grave, dis-je ; et il faut un secours rapide. J'estime que la première chose que nous devrons envisager est précisément la rapidité. À la façon militaire : coup d'œil, vitesse et offensive.

– Oui, de la vitesse, prononça Ivane Ivânytch, somnolent et veule comme s'il s'endormait. Seulement il n'y a rien à faire ; la terre n'a rien produit : alors, qu'aller chercher ? Ni coup d'œil, ni offensive n'y pourront rien. Il s'agit d'éléments… On ne peut rien contre Dieu et le destin.

– Oui, mais la tête est donnée à l'homme pour lutter contre les éléments…

– Ah ! oui… Bon, bon… Oui.

Ivane Ivânytch éternua dans son mouchoir, se raviva et, comme s'il venait de se réveiller, regarda ma femme et moi.

– Chez moi aussi, dit-il d'une voix grêle en riant et clignant malicieusement de l'œil comme si cela était très drôle, rien n'a poussé. Rien ! Pas d'argent et pas de blé. Ma cour est pleine de travailleurs qui attendent, comme serait celle du comte Chérémétiév. Je voudrais les faire partir, mais j'en ai tout de même pitié.

Nathâlia Gavrîlovna se mit à rire et à questionner Ivane Ivânytch sur ses affaires domestiques. Sa présence me causait un plaisir que je n'avais pas éprouvé depuis longtemps et je craignais de la

regarder de peur que mon regard plein d'enthousiasme et d'adoration ne trahît mon sentiment secret. Nos relations étaient telles que ce sentiment aurait pu sembler inattendu et ridicule. Ma femme causait avec Ivane Ivânytch et riait, nullement troublée de se trouver chez moi et de voir que je ne riais pas. Sa joue, son œil rieur (je la voyais de profil), ses mouvements de tête me disaient : « Pour votre tranquillité et la mienne, j'ai décidé de ne pas vous remarquer. »

– Alors, demandai-je, après un temps, qu'allons-nous faire ? Je suppose que nous devons avant tout ouvrir, le plus tôt possible, une souscription. Nous écrirons, *Nathalie,* à nos connaissances des capitales et à Odessa ; et nous provoquerons des souscriptions. Dès que nous aurons quelque petite somme, nous nous occuperons d'acheter du blé et de la nourriture pour le bétail ; et vous aurez la bonté, Ivane Ivânytch, de vous occuper de la distribution des secours. Je m'en remets en tout à votre tact naturel et à votre esprit d'organisation. De notre côté, nous nous permettrons d'exprimer le désir qu'avant de distribuer un secours vous nous informiez sur place et de façon détaillée de toutes les conditions des choses, et que, ce qui est très important, vous observiez que le pain ne soit distribué qu'aux véritables indigents, et en aucun cas, aux ivrognes, aux paresseux et aux paysans-accapareurs.

– Oui, oui, oui… murmura Ivane Ivânytch. C'est ça, c'est ça… Tous ces affamés m'ennuient, que le diable les emporte ! C'est à s'enfuir au bout du monde, il me semble !

« Allons, pensai-je énervé, on ne fera rien avec cette ruine baveuse. »

– Ils ne font que s'irriter de plus en plus, reprit Ivane Ivânytch en suçant une peau de citron. Les affamés s'irritent contre ceux qui mangent… Et ceux qui ont du pain s'irritent contre les affamés… Oui… Ce n'est pas le moment de se fâcher, mais d'avoir de l'indulgence… La faim affole l'homme, le rend sauvage, bête. La faim n'est pas une pomme de terre. Quand on revient de la chasse affamé, on est parfois insolent, même avec sa mère… Oui… L'affamé dit des insolences et vole ; il peut faire encore pire… Il faut comprendre ça.

Ivane Ivânytch s'engoua en buvant du thé, toussa et fut tout ébranlé d'un rire qui grinçait et l'étouffait.

– Il y a eu une affaire près de Pol… Poltâva, prononça-t-il, faisant un geste comme pour chasser des deux mains le rire et la toux qui

l'empêchaient de parler. Lorsque trois années après l'émancipation des serfs, il y eut la famine dans deux districts, feu Fiôdor Fiôdorytch vint me chercher pour m'emmener chez lui : « Venez, venez », insistait-il comme s'il m'eût tenu un couteau sur la gorge. « Pourquoi n'y pas aller ? me dis-je. Allons-y ». Et j'y allai. C'était sur le soir ; il neigeait un peu. Nous arrivons à sa propriété, et, tout à coup, près d'un bois : pan ! et une seconde fois : pan ! Ah ! que le diable te… Je saute du traîneau ; je regarde ; un homme courait sur moi dans l'obscurité, enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux. Je le pris comme ça aux épaules et fis tomber de ses mains son mauvais fusil. Ensuite un autre homme survint. Je lui détachai un coup si fort sur la nuque qu'il gémit, et tomba le nez dans la neige ; j'étais solide en ce temps-là, j'avais la main ferme. J'en finis avec les deux hommes et vis Fèdia[7] à califourchon sur le troisième. Nous arrêtâmes les trois gaillards ; nous leur attachâmes les mains derrière le dos pour qu'ils ne nous fissent et ne se fissent pas de mal ; et nous amenâmes ces imbéciles à la cuisine ; on avait dépit et honte de les regarder. C'étaient des moujiks connus, de braves gens ; ils faisaient pitié. Ils étaient tout hébétés de frayeur. L'un pleure et demande pardon ; l'autre regarde comme une bête fauve et jure ; le troisième prie Dieu à genoux. Je dis à Fèdia : « Ne te fâche pas, laisse ces clampins s'en aller ! » Il leur fit donner à manger, fit remettre à chacun d'eux un poud de farine et les laissa partir. « Allez au diable ! » Et voilà ce qu'il en fut ; que Dieu ait son âme !… Il avait compris et ne s'était pas fâché ; mais il y en eut qui se fâchèrent, et combien de gens souffrirent ! Oui… À cause du seul cabaret de Klotchkov, onze hommes sont allés aux travaux forcés. Oui… Et maintenant ce sera pareil. Jeudi, le juge d'instruction Anîssyne a couché chez moi, et voici ce qu'il m'a raconté au sujet d'un propriétaire… oui… On a démoli une nuit le mur du dépôt de ce propriétaire, et on lui a volé vingt sacs de blé. Quand le matin, le propriétaire apprit qu'on avait fait chez lui cet acte criminel, il lança immédiatement un télégramme au gouverneur, un autre au procureur, un troisième au chef de la police rurale, un quatrième au juge d'instruction. On le sait ; on redoute les tracassiers ; l'autorité s'alarma et le tohu-bohu commença. On perquisitionna dans deux villages.

– Permettez, dis-je, Ivane Ivânytch, c'est chez moi qu'on a volé vingt sacs de blé, et c'est moi qui ai télégraphié au gouverneur ; j'ai aussi télégraphié à Pétersbourg. Mais ce n'est pas du tout par amour

de la chicane comme vous venez de le dire et parce que je me suis fâché. Je regarde toute chose du point de vue des principes. Que ce soit un repu ou un affamé qui vole, c'est, au point de vue de la loi, toujours la même chose.

– Oui, oui… murmura Ivane Ivânytch, interloqué. Assurément, c'est ça, oui…

Nathâlia Gavrîlovna rougit.

– Il y a des gens… dit-elle, et elle s'arrêta.

Elle fit un effort sur elle-même pour paraître indifférente et se taire, mais elle ne put se contenir et me regarda dans les yeux avec une haine qui m'était bien connue :

– Il y a des gens, dit-elle, pour qui la famine et le malheur des hommes semblent faits pour qu'ils puissent donner cours à leur mauvais et méprisable caractère.

Je me troublai et haussai les épaules.

– Je veux dire, en général, continua-t-elle, qu'il y a des gens entièrement indifférents, dépourvus de tout sentiment de pitié, mais qui ne dédaignent pas le malheur d'autrui et s'en mêlent parce qu'ils craignent qu'on puisse se passer d'eux. Il n'y a rien de sacré pour leur présomption.

– Il y a des gens, répondis-je doucement, – mais avec un sourire désagréable et tendu, que, moi-même, je n'aimais pas chez moi, – il y a des gens qui ont un caractère angélique, mais qui expriment leurs magnifiques idées sous une forme telle qu'il est difficile de discerner l'ange d'une revendeuse.

Deux minutes passèrent dans le silence. Le rouge uni avait disparu de la figure de ma femme et des taches pourpres y apparurent. Elle me regardait comme s'il lui en coûtait beaucoup de se taire. Sa sortie intempestive, puis son éloquence déplacée, quant à mon désir de porter secours aux affamés, m'avaient froissé. En la faisant prier de monter, j'attendais d'elle une tout autre disposition envers moi et mes projets. Je ne puis pas dire positivement ce que j'attendais, mais cette attente me troublait agréablement. Je voyais maintenant qu'il serait bête et pénible de continuer à parler des affamés.

– Oui… murmura à contre-temps Ivane Ivânytch. Le marchand Boûrov a quatre cent mille roubles et peut-être davantage ; je lui dis donc : « Débourse, mon cher homonyme, cent ou deux cent mille roubles pour les affamés. Qu'importe ! quand tu mourras, tu n'emporteras pas ton argent dans l'autre monde. » Il s'est fâché ; et

pourtant il faut mourir. La mort n'est pas une pomme de terre.

Un silence se fit encore.

– Ainsi, soupirai-je, il ne me reste qu'une chose : me résigner à la solitude. Un homme seul ne fait pas une armée. Mais qu'importe ! J'essaierai de combattre seul. Ma lutte contre la famine aura plus de succès, peut-être, que contre l'indifférence.

– On m'attend en bas, dit Nathâlia Gavrîlovna.

Elle se leva, et, s'adressant à Ivane Ivânytch :

– Vous passerez bien chez moi une minute ? je ne vous dis pas adieu.

Et elle partit.

À sa figure, à sa voix, à sa démarche, je vis qu'un accès de haine contre moi commençait en elle. Ce n'était plus cette Nathâlia Gavrîlovna calme, froide, usant de tactique, que j'avais pris l'habitude de rencontrer de temps à autre, ces deux dernières années, mais l'épouse agitée, capricieuse, haineuse et mal élevée que j'avais connue avant. Quelle mouche, tout à coup, l'avait piquée ? À quel sujet ?

Ivane Ivânytch buvait son septième verre de thé, s'essoufflant, déglutissant, et suçant tantôt ses moustaches, tantôt des peaux de citron. Il murmurait quelque chose, somnolent et veule. Je ne l'écoutais pas ; j'attendais qu'il partît. Enfin, comme s'il ne fût venu chez moi que pour boire du thé, il se leva et se mit à prendre congé.

En l'accompagnant je lui dis :

– Ainsi vous ne me donnez aucun conseil ?

– Ah ! me répondit-il, je suis un homme lymphatique, hébété ; que valent mes conseils ? Vous vous inquiétez pour rien… Je ne sais vraiment pas de quoi vous vous inquiétez ?… Ne vous inquiétez pas, mon cher ! Ma parole, il n'y a rien ! murmura-t-il affablement et sincèrement, en me calmant comme un enfant.

– Comment, rien ?… Les moujiks arrachent les toits de leurs isbas, et on dit qu'il y a déjà du typhus…

– Et après ? L'année prochaine il y aura de la récolte ; on refera les toits, et, si nous mourons du typhus, d'autres après nous vivront. Il faut toujours mourir, maintenant ou plus tard. En vérité, il n'y a rien… Ne vous inquiétez pas, mon beau.

– Je ne peux pas ne pas m'inquiéter, lui dis-je énervé.

Nous étions dans une antichambre peu éclairée. Ivane Ivânytch me prit tout à coup par le bras, et, se préparant sans doute à me dire quelque chose de très important, me regarda dans les yeux une

demi-minute.

– Pâvel Anndréitch[8] , fit-il doucement, – et dans sa figure perdue de graisse, dans ses yeux sombres, apparut tout à coup l'expression particulière avec laquelle il ravissait jadis, – Pâvel Anndréitch, je vous le conseille amicalement, changez votre caractère ! Il est malaisé de vivre avec vous. Mon cher, c'est pénible !

Il me regarda fixement. Sa jolie expression disparut ; son regard s'assombrit, et il murmura, d'un ton sifflant et veule :

– Oui, oui… Excusez un vieillard ; c'est là une grande sottise !… Oui…

Descendant lourdement l'escalier, écartant les bras pour garder l'équilibre, et me montrant son dos énorme et sa nuque rouge, il donnait l'impression déplaisante d'un crabe ou d'un poulpe.

– Vous devriez, Excellence, murmura-t-il, vous en aller quelque part, à Pétersbourg ou à l'étranger ! Pourquoi vivre ici et perdre un temps précieux ? Vous êtes un homme encore jeune, bien portant, riche… Ah ! si j'étais un peu plus jeune, je filerais comme un lapin, si vite, que mes oreilles en siffleraient !

III

La boutade de ma femme me rappela notre vie conjugale. Jadis, d'habitude, après chaque esclandre, nous étions irrésistiblement attirés l'un vers l'autre. Nous nous réconciliions et donnions cours à la dynamique qui s'était, à la longue, emmagasinée dans nos âmes. Maintenant aussi, après le départ d'Ivane Ivânytch, je me sentis fortement attiré vers ma femme. Je voulais descendre chez elle et lui dire que sa conduite pendant le thé m'avait offensé, qu'elle était cruelle, inintelligente, mesquine, et qu'avec son esprit bourgeois, elle ne s'était jamais élevée jusqu'à la compréhension de ce que *je* disais et faisais.

Je marchai longtemps dans mes chambres, pensant aux phrases que je lui dirais, et devinant ce qu'elle me répondrait. Ensuite je songeai que, puisque ma femme me détestait, elle serait heureuse de me voir cruel, grossier et haineux ; je la blesserais désagréablement, au contraire, si, après sa sortie, je me présentais soudain devant elle, gai, bon et généreux.

Je lui dirais : « Vous êtes jeune et belle, et moi je suis déjà vieux… Oubliez-moi, si vous le pouvez, et soyez heureuse ! »

Ou bien, je lui annoncerais que je souscris cinq mille roubles pour les affamés. Ah ! que cela lui déplairait !

L'inquiétude qui m'accablait ces derniers temps, je la sentais dans une forme particulièrement énervante ce soir-là quand Ivane Ivânytch fut parti. Je ne pouvais rester ni assis, ni debout ; je marchais sans cesse, ne passant que dans les pièces éclairées, et me tenant près de celle où se trouvait Maria Guérâssimovna.

J'avais un sentiment pareil à celui que j'avais éprouvé jadis dans la mer du Nord pendant une tempête, alors que tout le monde craignait que le bateau, qui n'avait ni chargement, ni lest, ne chavirât. Et ce soir-là, je compris que mon inquiétude n'était pas de la désillusion, comme je le pensais, mais autre chose. Quoi, au juste ? Je ne comprenais pas, et cela m'énervait encore plus.

– Je vais chez elle, décidai-je. On peut trouver un prétexte. Je dirai que j'ai besoin d'Ivane Ivânytch, et voilà.

Je descendis. Et, sans me presser, je traversai sur le tapis l'antichambre et la salle. Ivane Ivânytch était assis dans le salon, sur un canapé. Il reprenait du thé et bredouillait. Ma femme était debout devant lui, appuyée au dossier d'un fauteuil. Sur ses traits se

voyait cette expression calme, douce et résignée, avec laquelle on écoute les simples d'esprit et les pèlerins quand on suppose dans leurs vaines paroles et leurs marmonnements un sens caché.

Dans l'expression et la pose de ma femme, il me semblait y avoir quelque chose de psychopathique ou de monacal. Son appartement, avec ses meubles anciens, des oiseaux endormis dans leurs cages et une odeur de plantes, – son appartement bas, sombre, très chauffé, me faisait songer à celui d'une abbesse ou d'une vieille générale dévote.

J'entrai dans le salon. Ma femme ne fit paraître ni étonnement ni émotion, et me regarda sévèrement et tranquillement, comme si elle savait que je viendrais.

– Pardon, dis-je, poliment… Je suis très heureux, Ivane Ivânytch, que vous ne soyez pas encore parti ; j'ai oublié de vous demander les prénoms du président de notre Commission du zemstvo.

– Andréy Stanislâvovitch… répondit Ivane Ivânytch.

– Merci, dis-je.

Je sortis un carnet de ma poche et inscrivis les noms.

Un silence pénible s'établit, durant lequel ma femme et Ivane Ivânytch attendaient, apparemment, que je partisse. Ma femme, je vis cela à ses yeux, ne crut pas que j'eusse aucun besoin du président de la Commission. Faisant mine que je ne partais pas pour l'unique raison qu'il est malséant de s'en aller sans avoir dit un mot, je fis quelques pas dans le salon et m'assis près de la cheminée.

– Alors, ma belle, je pars, murmura Ivane Ivânytch.

– Non ! fit vivement Nathâlia Gavrîlovna, lui prenant la main ; encore un quart d'heure… je vous en prie.

Elle ne voulait évidemment pas rester seule avec moi, sans témoins.

« Bien, pensai-je, moi aussi, j'attendrai un quart d'heure. »

– Il neige, dis-je en me levant, et en regardant par la fenêtre. Une belle neige, Ivane Ivânytch, continuai-je, en marchant dans le salon ; je regrette beaucoup de n'être pas chasseur. Je m'imagine quel plaisir ce doit être de courir par une neige pareille les lièvres et les loups !…

Ma femme qui savait ce que signifiait la douceur de ma voix, restait à la même place sans tourner la tête ; elle me regardait seulement de côté, suivant mes mouvements. Son expression était comme si je cachais dans ma poche un couteau aiguisé ou un revolver.

– Ivane Ivânytch, repris-je doucement, emmenez-moi un jour à la chasse avec vous. Je vous en serai très reconnaissant.

À ce moment un visiteur entra. C'était un monsieur que je ne connaissais pas, âgé d'environ quarante ans, grand, fort, chauve, avec une longue barbe blonde et des petits yeux. À ses habits fripés et larges, et à ses manières, je le pris pour un maître d'école ou un chantre, mais ma femme me le présenta : le docteur Sobole.

– Très, très heureux de faire connaissance, dit le docteur d'une voix aiguë et forte, me serrant vigoureusement la main et avec un sourire naïf.

Il se mit à table, prit un verre de thé et dit d'une voix haute :

– N'auriez-vous pas un peu de rhum ou de cognac ? Ayez la bonté, Ôlia, demanda-t-il à la femme de chambre, d'en chercher dans la petite armoire ; je suis transi de froid.

Je m'assis à nouveau près de la cheminée, regardai, écoutai, plaçant parfois un mot dans la conversation. J'avais ce sourire désagréable que je haïssais moi-même, parce que je me sentais alors la bouche large, les sourcils en angles, le front tendu et ridé. Ma femme souriait aimablement à ses hôtes et m'épiait intensément comme un animal, et ma présence lui pesait. Cela éveillait en moi de la jalousie, du dépit et un désir obstiné de la faire souffrir.

« Ma femme, pensai-je, ces pièces confortables, ce coin près de la cheminée, sont à moi ! À moi depuis longtemps. Mais, pourquoi donc ce toqué d'Ivane Ivânytch ou ce Sobole y ont-ils plus de droits que moi ? Je vois maintenant ma femme, non pas par la fenêtre, mais de près, dans ce cadre et dans cette calme et plaisante atmosphère qui me manquent au déclin de mes jours ; et, malgré sa haine pour moi, ma femme me manque, comme, jadis, dans mon enfance, me manquaient ma mère et ma vieille bonne. Et je sens que je l'aime maintenant d'une façon plus pure et plus noble que je ne l'aimais jadis. En elle seule se trouvent la poésie, la pureté de ma vie ; elle est mon orgueil ;… aussi ai-je bien envie de m'approcher d'elle, de lui appuyer fortement mon talon sur le pied, et ensuite de sourire. »

– Monsieur Enote[9] , demandai-je au docteur, combien avez-vous d'hôpitaux dans le district ?

– Sobole, corrigea ma femme.

Et elle sourit dédaigneusement à mon trait d'esprit.

– Deux, monsieur, répondit Sobole, tendant impatiemment les deux mains vers Ôlia qui lui apportait du cognac.

– Et combien y a-t-il de morts par an dans chaque hôpital ?

– Pâvel Anndréitch, dit ma femme, j'ai besoin de vous parler.

Elle s'excusa auprès de ses hôtes et passa dans la chambre voisine. Je me levai et la suivis.

– Vous allez remonter immédiatement chez vous, me dit-elle, placée tout près de moi et regardant ma poitrine.

– Vous êtes mal élevée, lui dis-je.

– Vous allez remonter immédiatement chez vous, répéta-t-elle d'un ton rude.

Et, faisant un geste rapide de la main droite comme pour casser un fil, elle me regarda haineusement en face.

Elle se tenait si près que si je m'étais un peu penché, ma barbe eût effleuré sa joue.

– Mais qu'y a-t-il ? dis-je. De quoi me suis-je tout à coup rendu si coupable ?

Son menton trembla ; elle s'essuya hâtivement les yeux, se jeta un regard dans la glace, et murmura :

– La vieille histoire recommence. Vous ne partirez certainement pas… Alors à votre gré ! Je m'en irai, et vous resterez.

Et, elle, avec un air décidé, moi, haussant les épaules et tâchant de sourire railleusement, nous entrâmes dans le salon.

Il s'y trouvait de nouveaux visiteurs, une dame âgée et un jeune homme à lunettes. Sans leur dire bonjour et sans prendre congé des visiteurs arrivés auparavant, je me retirai chez moi.

J'étais offensé, humilié, mécontent de moi-même et effrayé. Après ce qui s'était passé chez moi, au thé, et, en bas, chez ma femme, il fut clair que notre « bonheur conjugal », que nous commencions à oublier, ces derniers deux ans, reprenait par la force de quelques mesquines et incompréhensibles causes, et que moi et ma femme nous ne pouvions plus nous arrêter ; que d'un jour à l'autre, après une explosion de haine, aurait lieu, à en juger par l'expérience des années précédentes, quelque chose de répugnant qui bouleverserait toute l'ordonnance de notre vie.

« Alors, pensai-je en arpentant ma demeure, nous ne sommes pas, en ces deux années-là, devenus plus intelligents, plus pondérés, plus calmes ! Alors vont recommencer les pleurs, les cris, les malédictions, les malles, les voyages à l'étranger, les sentiments abominables, engendrés par l'argent, puis la peur continuelle, maladive, que là-bas, à l'étranger, elle ne se joue de moi avec un Italien quelconque ou un sybarite russe. Et de nouveau des refus de

passeport, une correspondance, un isolement total, l'ennui de son absence, et, dans cinq ans, la vieillesse, les cheveux gris, la faiblesse… »

Je marchais et m'imaginais cette chose impossible, que, belle, ayant pris de l'embonpoint, elle échangeait des baisers avec un Italien comme l'héroïne de la *Sonate à Kreutzer*… Puis, assuré que cela arriverait, infailliblement, je me demandais, au désespoir, pourquoi, pendant une de nos disputes de naguère, je ne lui avais pas accordé le divorce, ou pourquoi elle n'était pas partie définitivement de chez moi. Je n'aurais pas à présent ce regret d'elle, cette haine, cette inquiétude ; et j'aurais fini ma vie, tranquille, travaillant et ne pensant à rien…

Une voiture à deux lanternes entra dans la cour, puis un large traîneau, tiré par trois chevaux ; ma femme avait évidemment une soirée.

Écoutant le joyeux bavardage des cochers et le crissement des traîneaux sur la neige, j'appuyai le front à la fenêtre, et me mis à regarder dans les ténèbres.

« On voit un peu la cour, pensai-je pour me distraire, mais on ne voit pas la palissade et ce qu'il y a au delà. On voit une lumière à Pestrôvo… À propos, que faire avec les affamés ? »

Jusqu'à minuit ce fut tranquille chez ma femme et je n'entendis rien ; mais, à minuit, on déplaça des chaises et il y eut un bruit de vaisselle. On soupait. Puis on remua de nouveau les chaises, et je perçus clairement de dessous le parquet le cri de : hourra ! Maria Guérâssimovna dormait déjà ; dans tout l'étage supérieur, j'étais seul. Les portraits de mes ancêtres me regardaient aux murs du salon, gens nuls et cruels, et, dans mon cabinet, le reflet de ma lampe clignait désagréablement sur la fenêtre.

« Vous allez remonter immédiatement. » Ces mots résonnaient encore à mes oreilles.

Et avec un sentiment d'envie et de jalousie de ce qui se passait en bas, je prêtais l'oreille et je pensais :

« Le maître ici, c'est *moi.* Si je voulais, je peux en une minute chasser toute cette estimable société. »

Mais je savais que c'était là une absurdité, je savais qu'on ne peut chasser personne, et que le mot « maître » ne signifie rien. On peut, autant qu'on veut, se croire le maître, homme marié, riche, haut conseiller, ayant rang de général civil, et ne pas savoir ce que cela signifie.

Après le souper, un ténor chanta.

« Rien ne s'est donc passé d'extraordinaire, me convainquais-je. Pourquoi donc m'agiter ? Je ne descendrai pas demain chez ma femme, voilà tout ; et notre dispute sera finie. »

À une heure un quart, j'allai me coucher.

– En bas, demandai-je à Alexéy, qui m'enlevait mes vêtements, les invités sont déjà partis ?

– Oui, justement, ils sont partis.

Ma femme recevait souvent ; cela m'énervait ; mais je ne questionnais jamais les domestiques, regardant cela comme indigne de moi et de ma femme ; ce jour-là, néanmoins, je me décidai à interroger :

– Pourquoi a-t-on crié hourra ?

– Alexéy Dmîtritch Makhônov a fait don aux affamés de mille pouds de farine et de mille roubles-argent ; et une vieille *bârinia*[10] , je ne sais comment elle s'appelle, a promis d'organiser dans son bien, un réfectoire pour cent cinquante personnes. Dieu soit loué !… Nathâlia Gavrîlovna a décidé que tous ces messieurs se réuniront chez elle, tous les vendredis.

– Se réuniront ici, en bas ?

– Oui, justement. Avant le souper on a lu un papier. Depuis le mois d'août jusqu'à ce jour, Nathâlia Gavrîlovna a reçu huit mille roubles en argent, outre le blé. Dieu soit loué !… Je comprends votre Excellence, que si Madame s'y met de tout son cœur, comme pour le salut de son âme, elle ramassera une grosse somme. Il y a des gens riches par ici.

Ayant renvoyé Alexéy, j'éteignis la lumière et tirai sur moi mes couvertures.

« Au fait, pensai-je, pourquoi tant m'inquiéter ? Quelle force me pousse vers les affamés comme un papillon vers la flamme ? Je ne les connais pas, ne les comprends pas ; je ne les ai jamais vus et ne les aime pas. D'où me vient cette inquiétude ? »

Je me signai tout à coup sous ma couverture. Ce mouvement involontaire m'effraya.

« Ainsi commence, me semble-t-il, le dérangement d'esprit, quelle horreur ! »

« Mais quelle femme ! me disais-je en pensant à Nathâlia Gavrîlovna. Elle a organisé à mon insu dans cette maison, tout un comité !… Pourquoi à mon insu ? Pourquoi ce complot ? Que leur ai-je fait ? Comme Ivane Ivânytch et elle devaient se rire de moi

dans leur for intérieur quand je parlais de ma solitude ! C'est offensant… C'est cruel !… »

« Ivane Ivânytch a raison, pensai-je, il faut que je parte ! Ces grandes pièces, ces mesquineries, l'ennui et la solitude m'exaspèrent, m'énervent ; il faut absolument que je parte. »

Je me réveillai le lendemain avec la ferme résolution de faire mes malles et de partir au plus vite. Les détails de la journée de la veille, les conversations pendant le thé, ma femme, Sobole, le souper, mes craintes éveillaient en moi un sentiment de honte, et j'étais content de me délivrer bientôt de tout cela. Pendant que je buvais mon café, l'intendant m'expliqua longuement différentes affaires. Il avait gardé le plus agréable pour la fin :

– Les voleurs qui ont volé votre blé ont été trouvés, annonça-t-il, en souriant. Le juge d'instruction a fait arrêter hier trois moujiks à Pestrôvo.

– Allez-vous-en ! lui criai-je.

Et je lui lançai un biscuit à la tête.

IV

Après déjeuner, je me frottai les mains et pensai : « Il faut aller chez ma femme lui annoncer mon départ. Pourquoi cela ? me dis-je. Qui en a besoin ?… Personne, me répondis-je, n'en a besoin… mais pourquoi ne pas le lui annoncer ; d'autant que cela ne lui fera que plaisir ? »

Partir, surtout après notre dispute de la veille, sans lui dire un mot, eût été peu tactique ; ma femme aurait pu penser que je la craignais, et, peut-être, la pensée qu'elle m'avait chassé de la maison, la tourmenterait-elle.

Je pourrais aussi lui annoncer que je donnais aux affamés cinq mille roubles, lui suggérer quelques conseils à propos de l'organisation des secours, et la prévenir que son inexpérience dans cette affaire compliquée, et où il pourrait y avoir des responsabilités, pouvait avoir, pour elle, les plus déplorables résultats.

Bref, j'étais attiré vers ma femme. Lorsque j'inventais différents prétextes pour aller chez elle, j'avais déjà la forte certitude que j'irais absolument.

Quand je me rendis chez elle, il faisait encore jour. Les lampes n'étaient pas allumées. Ma femme était assise dans son bureau, placé entre le salon et sa chambre à coucher, et, penchée sur sa table, elle écrivait rapidement.

M'ayant aperçu, elle tressaillit, se leva et s'immobilisa comme si elle voulait me cacher ses papiers.

– Pardon, lui dis-je en me troublant, je ne sais pourquoi ; je ne viens que pour une minute. J'ai appris, par hasard, *Nathalie,* que vous organisez des secours pour les affamés.

– Oui, me répondit-elle ; mais c'est mon affaire.

– Oui, lui dis-je doucement, c'est la vôtre. Toutefois j'en suis content parce que cela répond à mes intentions ; et je demande la permission de m'y associer.

– Pardon, répondit-elle en regardant de côté, je ne puis vous le permettre.

– Pourquoi donc, *Nathalie ?* demandai-je doucement en admirant son profil ; pourquoi ? Moi aussi je ne manque de rien, et je veux venir en aide aux affamés.

– Je ne sais pourquoi vous intervenez, fit-elle en souriant avec

mépris et haussant une épaule ; nul ne vous en prie.

– Personne non plus ne vous en prie, et, pourtant, vous avez organisé tout un comité dans *ma* maison.

– Moi, on m'en a priée, et croyez que jamais personne n'en fera autant pour vous… Allez porter secours là où on ne vous connaît pas !

– Au nom de Dieu, ne me parlez pas sur ce ton-là !

Je tâchais d'être doux et m'adjurais de toutes les forces de mon âme de rester de sang-froid.

Durant les premières minutes passées auprès de ma femme, je me sentais bien. Quelque chose de caressant, de familial, de jeune, de féminin, de gracieux au plus haut degré, m'enveloppait ; justement ce qui me manquait tant chez moi, et, en somme, dans la vie…

Ma femme avait une robe de chambre de flanelle rose, garnie d'une dentelle jaunâtre ; cette robe la rajeunissait beaucoup et donnait de la souplesse à ses gestes vifs et parfois brusques. Ses beaux cheveux sombres, dont la vue seule éveillait jadis en moi la passion, s'étaient défaits parce qu'elle était restée longtemps penchée ; ils avaient un air de désordre, mais ne m'en semblaient que plus beaux et plus épais. D'ailleurs tout cela est sans intérêt ; devant moi était une femme ni belle peut-être, ni élégante ; mais c'était la mienne, la femme avec laquelle j'avais vécu jadis et avec laquelle j'aurais continué à vivre, n'eût été son malheureux caractère. C'était la seule personne que j'aimasse sur la terre. Maintenant, au moment de partir, quand je savais que je ne la verrais même plus par la fenêtre, elle me semblait – même dure et froide, me répondant avec un sourire méprisant, – elle me semblait ravissante. J'étais fier d'elle ; je voulais pleurer d'attendrissement et de peine, et je m'avouais que la quitter était terrible pour moi, impossible. Il me semblait plus facile de la tuer que de partir.

– Pâvel Anndréitch, dit-elle après un peu de silence, pendant deux années nous ne nous sommes pas gênés l'un l'autre et avons vécu en paix ; quel besoin avez-vous donc, tout à coup, de revenir au passé ? J'ai tout compris dès hier… Vous êtes venu m'offenser et m'humilier, poursuivit-elle en haussant la voix, (sa figure rougit et ses yeux flambèrent de haine), mais, continua-t-elle, ne faites pas cela, Pâvel Anndréitch ! Demain je présenterai une requête ; on me délivrera un passeport, et je me retirerai dans un couvent, dans une maison de veuves, dans un asile…

– Dans une maison de fous ! m'écriai-je, n'ayant pu me retenir.

Pourquoi crier après moi ?

– Même dans une maison de fous… tant mieux ! continua-t-elle à crier, les yeux flamboyants… Quand j'étais à Pestrôvo aujourd'hui, j'ai envié les femmes affamées et malades parce qu'elles ne vivent pas avec un homme tel que vous. Elles sont honnêtes et libres, et moi, je suis, grâce à vous, une parasite ; je meurs d'oisiveté ; je mange votre pain ; je dépense votre argent, et vous paie de ma liberté, et d'une certaine fidélité, inutile à tous. Parce que vous ne me laissez pas délivrer de passeport, je dois veiller sur un nom respecté, qui ne l'est déjà plus. Ce méprisable rôle ne vous suffît-il plus ? Que voulez-vous encore ? Dites-le ?

– Maudite logique féminine, marmonnai-je en serrant les dents.

Et j'allai rapidement au salon ; mais je revins aussitôt, et je dis, en agitant énergiquement la main droite :

– Je vous demande instamment qu'il n'y ait plus chez moi de ces réunions, de ces complots, de ces lieux de conspirations ! Je ne laisse venir ici que les gens que je connais. Et votre racaille, si elle veut s'occuper de philanthropie, qu'elle cherche un autre local ! Je ne permettrai pas qu'on crie hourra dans ma maison, à la joie que l'on a d'exploiter une névrosée comme vous.

Ma femme, se tordant les mains avec un gémissement prolongé, comme si elle avait mal aux dents, pâle et relevant à tout instant la tête, se mit à marcher rapidement d'un bout à un autre de la pièce.

Je fis un geste accablé et entrai au salon. La rage m'étouffait, et, en même temps, je tremblais de la peur de ne pas me contenir et de dire quelque chose que je regretterais toute ma vie.

Et je serrais fortement les mains, croyant qu'ainsi je me retenais.

« Qu'est-ce là ? me demandai-je. Qu'est-ce donc ? Jamais elle ne me parle en être humain, mais toujours sur ce ton tendu, haussé, avec l'emphase de la haine ! Pourquoi ? Que lui ai-je donc fait ? Stupide, folle logique féminine ! Hier elle m'a chassé comme un gamin ; aujourd'hui elle vient de m'insulter, de m'amener au point que moi, homme intelligent, comme il faut, bien élevé, j'ai été obligé d'en venir aux invectives grossières… Sous le prétexte d'organiser des secours, elle a ourdi contre moi, dans ma maison, tout un complot pour prendre au plus vite en mains une chose sacrée, une affaire grave, et m'abaisser par là. Elle sait parfaitement que, d'après tous les droits de la logique et du bon sens, cette affaire ne doit, dans le district, revenir qu'à moi. »

De dépit, les larmes jaillirent de mes yeux, ce qui ne m'était

jamais arrivé.

« Pourquoi voit-elle quelque chose de bas, de mauvais en ce que je refuse de lui laisser délivrer un passeport ? Je suis un tyran, un despote ? Je suis un chien couché sur le foin, et qui n'y laisse pas coucher les autres ? Mais s'est-elle demandé si je puis la laisser libre, elle, jeune, inexpérimentée, et avec son malheureux caractère ? La laisser aller dans ce monde où, en moins d'une année, grâce à la tendance moderne de la société, elle deviendrait infailliblement une cocotte ? Toutes les femmes modernes, qualifiées d'intellectuelles, sorties de la surveillance de la famille, forment un troupeau composé pour moitié de dilettantes de l'art dramatique et, pour moitié, de cocottes. Il faut raisonner ; il faut qu'elle sache que, quoi qu'il en soit, je suis son mari, et que je réponds d'elle devant ma conscience et la société. »

M'étant un peu calmé, je revins chez ma femme. Elle prit la même pose qu'avant, comme si elle me cachait des papiers. Sur sa froide et pâle figure coulaient lentement des larmes.

– Comme vous me comprenez peu ! lui dis-je amèrement. Comme vous êtes injuste envers moi ! Je vous jure, sur mon honneur, que je suis venu chez vous dans les meilleures intentions, avec le seul désir de faire du bien.

Elle se taisait.

– Allons, assez, assez !… lui dis-je, touché de ses larmes et de sa pâleur. Je m'excuse… Parlons avec sang-froid.

– Pâvel Anndréitch, dit-elle croisant ses mains sur sa poitrine (et sa figure prit l'expression douloureuse et suppliante avec laquelle les enfants effrayés et en larmes demandent qu'on ne les punisse pas), je sais très bien que vous allez refuser, mais, tout de même, je vous le demande : contraignez-vous, faites une bonne œuvre, ne serait-ce qu'une fois dans votre vie ! Faites-la, non par égoïsme, non par vanité, mais faites-la !… Je vous en prie : partez d'ici ! C'est la seule chose que vous puissiez faire pour les affamés. Ne vous fâchez pas. Partez ; et je jure que je vous pardonnerai tout, tout !…

– Vous m'offensez inutilement, *Nathalie,* soupirai-je, sentant je ne sais quel afflux particulier d'apaisement et le désir de pardonner. J'ai déjà décidé de partir : mais je ne m'en irai pas avant d'avoir fait quelque chose pour les affamés ; c'est mon devoir.

– Ah ! dit-elle doucement en se renfrognant impatiemment, vous pouvez construire un magnifique chemin de fer ou un pont ; mais vous ne pouvez rien pour les affamés ; comprenez-le !

– Vraiment ? Vous m'avez reproché hier mon indifférence et mon manque de tout sentiment de pitié ; comme vous me connaissez bien ! ricanai-je. Vous croyez en Dieu, et Dieu m'est témoin que je me tourmente jour et nuit…

– Je le vois que vous vous tourmentez, mais la famine et la pitié n'y sont pour rien ! Vous vous tourmentez parce que les affamés se passent de vous et que l'administration, le zemstvo et, en général, tous ceux qui leur viennent en aide, n'ont que faire de votre direction. Songez-y (et elle rit d'un rire profond) : vous êtes dans tout le district le seul homme honnête, le seul homme à principes…

– Ce n'est pas spirituel, lui dis-je. (Et je me tus pour calmer mon irritation…) Je suis venu pour causer affaires avec vous ; asseyez-vous ; asseyez-vous, je vous prie.

Elle ne s'assit pas.

– Asseyez-vous, je vous en prie, répétai-je en lui montrant une chaise.

Elle s'assit ; je m'assis aussi. Je réfléchis et je dis :

– Je vous prie de prendre au sérieux ce que je vous expose. Écoutez… Poussée par l'amour du prochain, vous avez pris sur vous l'organisation d'un secours aux affamés. Je n'ai certainement rien à dire contre cela, je vous approuve entièrement et suis prêt à vous apporter tout concours, quelles que soient nos relations personnelles. Mais malgré toute mon estime pour votre esprit et votre cœur… et votre cœur (répétai-je en fermant à demi les yeux et caressant mon genou), je ne peux admettre qu'une affaire aussi difficile et si importante que l'organisation des secours, reste dans vos seules mains. Vous êtes une femme, inexpérimentée, sans connaissance de la vie, trop confiante et expansive. Vous vous êtes entourée de collaborateurs que vous ne connaissez pas du tout. Sans exagérer, je dirai que dans ces conditions-là, votre activité entraînera fatalement deux fâcheuses conséquences : d'abord notre district restera absolument sans secours, et, secondement, vous devrez, pour vos fautes et celles de vos aides, payer non seulement de votre poche, mais de votre réputation. Les dilapidations et les abus, supposons que je les rembourse ; mais qui vous rendra votre bon renom ? Quand, par suite de mauvais contrôle et de négligence, le bruit se répandra que vous, et moi par suite, avons ramassé dans cette affaire deux cent mille roubles, vos collaborateurs viendront-ils à votre aide ?

« Tout cela, pensai-je, est absolument juste. »

Elle se taisait.

– Ce n'est pas par amour-propre, comme vous le dites, – poursuivis-je, – c'est simplement par réflexion, afin que les affamés ne restent pas sans secours et que nous ne perdions pas l'honneur de notre nom, que je regarde comme un devoir moral de me mêler de vos affaires.

– Abrégez, dit ma femme, se mettant à rire.

Ce rire de basse, saccadé, des gens qui ont mal à la gorge, me servait d'indice, dans nos querelles d'autrefois, que ma femme se fatiguait et que la dispute tirait à sa fin. Cela arrivait ordinairement trois ou quatre jours après le commencement de la dispute, et la fatigue présente de ma femme, avec qui je n'avais pas parlé une heure, me sembla étrange.

– Vous aurez la bonté de m'indiquer, continuai-je, combien vous avez reçu jusqu'aujourd'hui et combien vous avez dépensé. Ensuite vous me ferez savoir chaque jour l'entrée de tout nouveau don en argent ou en nature, et la sortie de chaque dépense. Vous me donnerez aussi, *Nathalie,* la liste de vos collaborateurs. Peut-être est-ce des gens tout à fait bien, je n'en doute pas ; mais il est tout de même nécessaire d'avoir sur eux des renseignements.

Elle se taisait. Je me levai et fis quelques pas.

– Alors, dis-je en me rasseyant auprès de son bureau, mettons-nous au travail.

– Est-ce sérieux ? demanda-t-elle en me regardant avec perplexité et effroi.

– *Nathalie,* dis-je suppliant, voyant qu'elle voulait protester, soyez raisonnable. Je vous en prie, rapportez-vous-en tout à fait à mon expérience et à mon honnêteté.

– Je ne comprends tout de même pas ce qu'il vous faut.

– Indiquez-moi combien vous avez reçu et ce que vous avez distribué ?

– Je n'ai pas de secrets ; chacun peut le voir ; regardez.

Il y avait sur la table cinq cahiers d'écolier, quelques feuillets de papier à lettres, couverts d'écriture, la carte du district, et beaucoup de bouts de papier de tous formats. Le crépuscule venait. J'allumai une bougie.

– Excusez-moi, je ne vois encore rien, dis-je en feuilletant les cahiers ; où est le registre des dons en argent ?

– Ces dons se voient aux feuilles de souscription.

– Oui, mais il faut un registre, dis-je en souriant naïvement. Où

sont les lettres qui accompagnaient des dons en argent et en nature ? *Pardon*[11] *, Nathalie,* une petite remarque pratique : il est indispensable de conserver ces lettres ! Numérotez chaque lettre, et transcrivez-la dans un registre à part. Faites-en de même avec les lettres que vous envoyez… Mais tout cela, je le ferai moi-même.

– Faites, faites… dit-elle en riant de son rire profond.

J'étais très satisfait. M'étant intéressé à une affaire vivante et passionnante, me complaisant à voir la petite table, les cahiers naïfs de ma femme, et séduit par le charme que me promettait ce travail en sa compagnie, je craignais qu'elle ne m'en empêchât soudain, et qu'elle ne bouleversât tout par une sortie inattendue. Aussi me hâtais-je ; et je fis un effort sur moi-même pour n'attacher aucune importance à ce que ses lèvres tremblaient et à ce qu'elle regardait peureusement et éperdument de tous côtés, comme une bête prise au piège.

– *Nathalie,* lui dis-je, sans la regarder, permettez-moi d'emporter chez moi tous ces papiers et ces cahiers ; j'en prendrai connaissance ; je les examinerai et vous en dirai demain mon avis. N'avez-vous pas d'autres papiers ? demandai-je, en mettant les papiers en paquet.

– Prenez, prenez tout ! dit ma femme, pleurant et riant, en m'aidant à rassembler les papiers. Prenez tout ! C'était tout ce qui me restait dans la vie. Enlevez-le-moi !…

– Ah ! *Nathalie, Nathalie !* soupirai-je avec reproche.

Me frôlant la poitrine de son coude et effleurant ma figure de ses cheveux, elle ouvrit un tiroir et se mit à jeter des papiers sur la table. De la monnaie roula sur mes genoux et par terre.

– Prenez tout… dit-elle d'une voix rauque.

M'ayant jeté tous les papiers, elle s'éloigna et, se prenant la tête des deux mains, elle s'écroula sur sa chaise longue.

Je ramassai l'argent, le remis dans son tiroir, et fermai à clé pour ne pas tenter les domestiques ; puis je pris à brassée les papiers et me rendis chez moi. En passant devant ma femme, je m'arrêtai et, regardant son dos et ses épaules qui tremblaient, je dis :

– Que vous êtes encore enfant, *Nathalie !*… Écoutez, *Nathalie,* quand vous comprendrez combien sérieuse et chargée de responsabilités est cette affaire, vous serez la première à m'en remercier, je vous le jure.

Rentré chez moi, je m'occupai des papiers sans me presser. Les cahiers étaient décousus ; les feuilles n'étaient pas numérotées ; les

écritures étaient de différentes mains ; chacun, qui voulait, disposait évidemment des cahiers. Dans les inscriptions des dons en nature, le prix des produits n'était pas marqué. Et pourtant le blé qui coûtait maintenant un rouble quinze copeks, pouvait monter en deux mois à deux roubles quinze copeks. Comment opérer ainsi ! Ensuite je lisais : « Donné à A. M. Sobole, trente-deux roubles. » Quand cela ? Et pour quoi ? Aucune pièce justificative. Rien et rien à comprendre. En cas d'enquête judiciaire, ces papiers n'auraient fait qu'embrouiller l'affaire.

« Comme elle est naïve ! m'étonnai-je. Quelle enfant encore ! »

C'en était navrant et ridicule.

V

Ma femme avait déjà recueilli huit mille roubles, en y ajoutant mes cinq mille, cela faisait treize mille. C'était très bien comme début. L'affaire qui m'intéressait et qui m'inquiétait tant était enfin entre mes mains. Je faisais ce que les autres ne voulaient et ne savaient pas faire ; je remplissais mon devoir ; j'organisais un secours régulier et sérieux : tout marchait, semblait-il, selon mes intentions et mes désirs ; mais pourquoi mon inquiétude ne m'abandonnait-elle pas ?

J'examinai durant quatre heures les papiers de ma femme, éclaircissant leur sens et redressant les fautes ; mais au lieu de calme, j'éprouvais le sentiment que quelqu'un se tenait derrière moi et me passait sur le dos une main calleuse. Que me manquait-il ? L'organisation des secours était passée en mains sûres ; les affamés seraient rassasiés ; qu'avaient-ils encore besoin de moi ?

Ce petit travail de quatre heures m'avait fatigué, je ne sais pourquoi, en sorte que je ne pouvais ni me tenir assis à ma table, ni écrire. D'en bas montaient parfois des gémissements sourds ; c'était ma femme qui sanglotait. Mon Alexéy, toujours calme, endormi, confit en dévotion, venait à chaque instant vérifier les bougies, et me regardait avec humeur et dégoût.

– Non, décidai-je enfin à bout de force, il faut partir ! Laissons-là ces belles impressions. Je partirai demain.

Je pris les papiers et les cahiers et me rendis chez ma femme. Lorsque, très las, et me sentant brisé, serrant, des deux mains, les papiers sur ma poitrine, et passant par ma chambre à coucher, je vis mes malles et entendis monter de dessous le plancher les pleurs de ma femme, cette idée me passa tout à coup dans la tête :

« Quel vilain homme je suis ! »

« Tout est absurde, absurde… mâchonnai-je en descendant l'escalier. Il est absurde que l'amour-propre ou la vanité me guide… Quelles puérilités ! Recevrai-je une décoration à cause de ces affamés ? Me nommera-t-on directeur d'une administration ? Absurde, absurde ! Et devant qui se donner des airs, ici à la campagne ? Je m'agite et je m'inquiète par amour du prochain… »

Je sentais confusément que je biaisais devant moi-même et mentais, que l'amour pour un prochain affamé que je n'avais jamais vu et ne connaissais pas n'y était pour rien. J'eus honte et me

rappelai, je ne sais pourquoi, un vers d'une ancienne poésie, apprise dans mon enfance :

Ah ! qu'il est agréable d'être bon !

Et j'eus encore plus de honte…

Ma femme était étendue sur sa chaise longue dans la même pose, le visage caché et la tête dans ses mains ; elle pleurait. La femme de chambre se tenait près d'elle, effrayée et perplexe. Je renvoyai la femme de chambre ; je posai les papiers sur la table, réfléchis, et je dis :

– Voici votre dossier, *Nathalie.* Tout est en ordre, tout est bien et je suis très content. Je pars demain.

Elle continua de pleurer. Je passai dans le salon et m'assis dans l'obscurité. Les sanglots de ma femme, ses soupirs, ses moucheries semblaient m'accuser, et, pour me disculper, je me rappelai toute notre querelle depuis le moment où j'eus la malencontreuse idée d'inviter ma femme en conférence, jusqu'à l'examen de ces cahiers et à ces pleurs. C'était une crise habituelle de notre animadversion conjugale, laide, inutile, telle qu'il y en avait eu beaucoup après notre mariage ; mais qu'avaient à y voir les affamés ? Que venaient-ils faire dans nos disputes ? C'était un sacrilège ! C'était comme si, nous poursuivant l'un l'autre, nous nous fussions réfugiés près d'un autel pour nous y battre.

– *Nathalie,* lui dis-je doucement, du salon, assez, assez !

Pour arrêter ses pleurs et mettre fin à cette torturante peine, il fallait aller près de ma femme, la consoler, la caresser ou s'excuser ; mais comment le faire pour qu'elle me crût ?

Comment convaincre cette cane sauvage, capturée et me haïssant, que je sympathisais avec elle et compatissais à ses souffrances ? Je n'ai jamais connu ma femme. Aussi n'ai-je jamais su comment lui parler et de quoi. C'était une grande femme, bien faite, au beau profil fier. Un nez droit, un menton pointu, des paupières à demi baissées, donnaient à son visage et à son regard une expression de hauteur méprisante et d'orgueil. Elle s'habillait très bien et il n'y avait de mal dans son extérieur qu'une nervosité excessive, et souvent de la raideur dans ses manières. Je connaissais ses dehors et l'estimais à son prix, mais son monde cérébral et moral, son esprit, ses conceptions, les sautes fréquentes de son humeur, ses yeux haineux, son orgueil, ses lectures, avec lesquelles elle m'étonnait parfois, et son expression monastique, comme la veille, par exemple, tout cela m'était inconnu et inintelligible.

Quand j'essayais, dans mes altercations avec elle, de définir quel être elle était, ma psychologie s'arrêtait à des formules comme « écervelée, légère, malheureux caractère, logique féminine » ; et cela me suffisait. Mais à présent qu'elle pleurait, j'avais un désir passionné de découvrir le fond de son âme et d'y jeter un regard.

Les pleurs cessèrent. J'allai auprès de ma femme. Elle était assise sur sa chaise longue, la tête appuyée sur ses deux mains, et elle regardait le feu, pensive et immobile.

– Je pars demain matin, lui dis-je ; je vous en donne ma parole d'honneur. C'est décidé.

Elle se tut. Je marchai dans la chambre, soupirai et dit :

– *Nathalie,* quand vous m'avez prié de partir, vous m'avez dit que vous me pardonneriez tout, tout… C'est donc que vous me regardez comme très coupable envers vous ? Définissez, je vous prie, froidement et brièvement ma culpabilité.

– Je suis fatiguée… dit ma femme. Plus tard…

– Quelle est ma faute ? repris-je. Qu'ai-je fait ? Vous me direz que vous êtes jeune, belle, que vous voulez vivre, que je suis presque deux fois plus âgé que vous, et que vous me haïssez ; mais est-ce là ma faute ? Je ne vous ai pas épousée de force. Si vous voulez vivre libre, soit, partez ! Je vous ferai délivrer un passeport. Partez ; vous pouvez aimer qui vous voudrez. Je vous accorderai même le divorce.

– Je n'ai pas besoin de cela, dit-elle. Vous savez que je vous ai aimé et que je me regarde comme plus vieille que vous. Vétilles que tout cela…

Elle fit un geste comme pour chasser une mouche, et continua :

– Votre faute n'est pas d'être plus âgé, et moi plus jeune ; et ce n'est pas, que débarrassée de vous, j'aurais pu aimer un autre homme ; c'est que vous êtes mauvais, difficile à vivre, égoïste, haineux.

– Je ne sais pas, dis-je docilement, peut-être…

– Retirez-vous, je vous prie. Vous voulez me ronger jusqu'au matin, mais je vous en préviens, je suis à bout de forces et ne puis vous répondre. Vous m'avez donné votre parole de partir : je vous en suis très reconnaissante et n'ai plus besoin de rien.

Ma femme voulait que je la quittasse, mais ce n'était pas facile. J'étais fatigué, moi aussi ; j'avais peur de mes grandes chambres, inconfortables, insupportables. Lorsque, dans mon enfance, j'avais quelque mal, je me pressais auprès de ma mère ou de ma bonne, et,

quand je cachais mon visage dans les plis de leur robe tiède, il me semblait que je me cachais de mon mal. De même maintenant, il me semblait que je ne pouvais cacher mon inquiétude que dans cette petite chambre, auprès de ma femme. Quel calme y régnait !

– Quelle est votre faute ?… dit ma femme d'une voix enrouée, après un long silence, en me regardant de ses yeux brillants et rougis par les larmes. Vous êtes très instruit, bien élevé, fort honnête, juste ; vous avez des principes ; mais il arrive que, partout où vous allez, vous apportez on ne sait quelle touffeur accablante, quel poids, quelque chose d'outrageant et d'humiliant au plus haut degré. Vous pensez honnêtement, et, à cause de cela, vous haïssez le monde entier. Vous haïssez les croyants parce que la foi est un indice de bêtise et d'ignorance ; et vous haïssez les incroyants parce qu'ils n'ont ni foi ni idéal. Vous haïssez les vieillards pour leurs vues arriérées et leur conservatisme ; et les jeunes pour leur libéralisme. Les intérêts de la Russie et du peuple russe vous sont chers ; et vous haïssez le peuple parce que vous soupçonnez dans chaque homme un voleur et un brigand ; vous haïssez tout le monde. Vous êtes juste, et vous tenez toujours sur le terrain légal, et, en raison de cela, vous êtes toujours en procès avec les moujiks et avec vos voisins. On vous a volé vingt sacs de blé ; et, par amour de l'ordre, vous vous êtes plaint des moujiks au gouverneur et à toutes les autorités ; et vous vous êtes plaint à Pétersbourg des autorités d'ici. Le terrain légal !… dit-elle en riant. Appuyé sur la loi et dans l'intérêt de la morale, vous ne me laissez pas donner de passeport. Il existe une morale et une loi qui veulent qu'une jeune femme, bien portante, ayant de l'amour-propre, passe sa vie dans l'oisiveté, dans l'ennui, dans un effroi perpétuel, et reçoive, en échange, le logis et le vivre d'un homme qu'elle n'aime pas. Vous connaissez très bien les lois ; vous êtes très honnête et très juste ; vous respectez le mariage et les bases de la famille, et, malgré tout cela, vous n'avez pas fait, dans toute votre vie, une seule bonne action ! Tout le monde vous déteste ; vous êtes brouillé avec tout le monde ; et, dans les sept années que vous êtes marié, vous n'avez pas vécu sept mois avec votre femme. Vous n'aviez pas de femme, et je n'avais pas de mari. Il est impossible de vivre avec un homme tel que vous ; on n'en a pas la force ! Les premières années je vous craignais, et, maintenant, j'ai honte de vous. Ainsi ont été perdues mes meilleures années. Tandis que je luttais avec vous, j'ai gâté mon caractère ; je suis devenue brusque, grossière, craintive, méfiante… Mais à quoi

bon parler !… Voudrez-vous comprendre ? Allez à la grâce de Dieu !…

Ma femme s'étendit sur sa chaise longue et se mit à penser.

– Et, dit-elle doucement en regardant rêveusement le feu, comme la vie aurait pu être belle, enviable !… Quelle vie !… Elle ne reviendra jamais…

Qui a habité la campagne en hiver et connaît ces longues soirées tristes et calmes, où, par ennui, les chiens mêmes n'aboient pas, et où il semble que les pendules sont accablées de faire leur tic-tac ; et, ceux que, par des soirs pareils, a alarmés leur conscience réveillée et qui ont essayé de tout, voulant, tantôt l'endormir, tantôt l'analyser ; ceux-là comprendront quelle distraction et quel délice m'apportait une voix de femme dans une petite chambre confortable, me disant même que j'étais un méchant homme…

Je ne comprenais pas ce que voulait ma conscience, et ma femme, comme un interprète, m'avait, à la manière féminine, mais clairement, expliqué la raison de mon alarme. Combien souvent auparavant, dans des minutes de grand tourment, j'avais deviné que le fin mot de tout, n'était pas dans les affamés, mais dans le fait que j'étais un méchant homme !…

Ma femme se leva avec peine et s'approcha de moi.

– Pâvel Anndréitch, dit-elle avec un sourire triste et avec l'expression monacale que je lui avais vue la veille, excusez-moi, mais je ne vous crois pas : vous ne partirez pas. Mais je vous le demande encore une fois ! Appelez cela (elle indiqua ses papiers), comme vous voudrez, leurre, logique féminine, erreur ; mais ne me l'arrachez pas ! C'est tout ce qui me reste dans la vie… (Elle se détourna et se tut). Avant cela, je n'avais rien. J'ai dépensé ma jeunesse à lutter contre vous ; maintenant, je me suis accrochée à cela et je revis ; je suis heureuse… Il me semble que j'ai trouvé là le moyen de justifier mon existence.

– *Nathalie,* dis-je en la regardant avec ravissement, vous êtes une femme d'idée, et tout ce que vous faites et dites est parfait et intelligent.

Pour cacher mon trouble, je marchai dans la chambre.

– *Nathalie,* repris-je une minute après, je vous le demande comme une grâce particulière, avant mon départ, aidez-moi à faire quelque chose pour les affamés !

– Que puis-je ? dit ma femme en haussant les épaules. Je ne puis que vous donner la feuille de souscription.

Elle chercha dans ses papiers et trouva cette feuille.

– Souscrivez quelque argent, dit-elle (et on sentait qu'elle n'attachait pas grande importance à cela). Mais participer autrement à l'affaire, vous ne le pouvez pas.

Je pris la feuille et écrivis :

« Un inconnu, cinq mille roubles. »

Dans cet « un inconnu », il y avait quelque chose de méchant, de faux, d'orgueilleux, mais je ne le compris qu'en remarquant que ma femme avait fortement rougi et qu'elle fourrait rapidement la feuille de souscription parmi les autres papiers. Nous eûmes honte tous les deux.

Je sentis que je devais, coûte que coûte, réparer tout de suite, cette bévue, sans quoi, j'en aurais honte, et en wagon, et à Pétersbourg. Il fallait dire quelque chose de sincère, de vrai, de cordial.

– Je bénis votre activité, *Nathalie,* lui dis-je sincèrement, et je vous souhaite un plein succès. Mais permettez-moi, en façon d'adieu, de vous donner un conseil… *Nathalie,* soyez plus prudente avec Sobole et, en général, avec vos collaborateurs ; ne vous fiez pas à eux. Je ne dirai pas qu'ils soient malhonnêtes ; mais ce sont des gens sans idée, sans idéal, sans foi, sans but, sans principes arrêtés, et tout le sens de leur vie réside dans le rouble. Le rouble, le rouble et le rouble !… soupirai-je. Ils aiment les lippées faciles et franches ; et plus ils sont instruits, plus ils sont dangereux en cela.

Ma femme alla vers la couchette et s'y étendit.

– Idée, idéal ! prononça-t-elle lentement et à contre-cœur, idéité, idéalisme, but de la vie, principes… Vous employiez toujours ces mots-là quand vous vouliez humilier quelqu'un ou dire quelque chose de désagréable. Voilà comme vous êtes ! Si, avec vos vues et vos façons de vous comporter avec les gens, on vous admettait dans notre affaire, ce serait la détruire dès le premier jour ; il serait temps que vous le compreniez.

Elle soupira et se tut.

– C'est de la primitivité de mœurs, Pâvel Anndréitch, dit-elle. Vous êtes instruit et bien élevé, mais, au fond, quel Scythe vous êtes encore ! C'est que vous menez une vie confinée et haineuse parce que vous ne voyez personne, et que vous ne lisez rien en dehors de vos livres de chemins de fer. Et combien il existe de bonnes gens et de bons livres ! Mais je suis fatiguée, et il m'est pénible de parler ; il faut aller se coucher.

– Ainsi, je pars, *Nathalie,* lui dis-je.

– Oui, oui… Bien. Merci…

Je restai debout un instant et remontai chez moi. Une heure après – il était une heure et demie – je redescendis, une bougie à la main, pour causer avec ma femme. Je ne savais pas ce que je lui dirais, mais je sentais que je devais lui dire quelque chose de très important et de nécessaire. Elle n'était pas dans son bureau. La porte de sa chambre à coucher était fermée.

– *Nathalie,* vous dormez ? demandai-je doucement.

Il n'y eut pas de réponse.

Je restai devant la porte, soupirai et m'en fus dans le salon.

Là, je m'assis sur le canapé ; j'éteignis la bougie et demeurai jusqu'à l'aube dans l'obscurité.

VI

Je partis pour la gare à dix heures du matin. Il ne gelait pas ; il tombait une neige à gros flocons qui fondaient ; et il soufflait un vent désagréable et humide.

Nous passâmes l'étang, puis le bois de bouleaux, et nous nous mîmes à gravir la colline par le chemin que je voyais de mes fenêtres. Je me retournai pour voir une dernière fois ma maison, mais on ne distinguait rien à cause de la neige. Peu après, comme dans un brouillard, apparurent en avant les isbas sombres. C'était Pestrôvo.

« Si jamais je deviens fou, pensai-je, la faute en sera à ce Pestrôvo ; il me poursuit. »

Nous entrâmes dans la rue du village : tout était intact. Aucun toit n'était enlevé ; c'est donc que mon intendant avait menti. Un gamin traînait, dans une ramasse, une fillette avec un enfant ; un autre, âgé de trois ans, la tête enveloppée dans un mouchoir, comme une femme, et les mains dans de grandes moufles, essayait d'attraper de sa langue les flocons volants, et il riait. Un traîneau chargé de bois mort vint à notre rencontre ; un moujik marchait auprès ; on ne pouvait se rendre compte s'il était vieux ou si sa barbe était blanche de neige. Il reconnut mon cocher, lui sourit, lui dit quelque chose, et me tira machinalement son bonnet. Les chiens sortaient des cours et regardaient mes chevaux avec curiosité. Tout était calme, normal, simple. Les émigrants étaient revenus et il n'y avait plus de pain ; dans les isbas, « les uns riaient, les autres grimpaient aux murs » ; mais tout cela était si simple qu'on ne croyait pas que ce fût ainsi. Pas de figures désolées, pas d'appels au secours, pas de larmes, pas d'injures. Alentour le calme, l'ordre de la vie ; des enfants, des traîneaux, des chiens avec la queue en l'air… Ni les enfants, ni le moujik que l'on rencontre, ne s'inquiétaient. Pourquoi donc, moi, étais-je inquiet ?

À l'étage inférieur de ma maison, dans la salle des domestiques, dans ces sombres et silencieuses isbas, et à mille verstes d'ici, et plus loin encore, s'organisait sans fracas et sans bruit une lutte longue, opiniâtre, contre le fléau commun. En regardant le moujik souriant, le petit garçon aux grandes moufles, les isbas, en me rappelant ma femme, je comprenais à présent qu'il n'y avait pas de fléau qui pût vaincre ces gens robustes et débonnaires. Il me

semblait que l'on sentait déjà la victoire. J'en pris orgueil et me sentais prêt à leur crier, que j'étais Russe, moi aussi, que j'étais du même sang qu'eux. Mais les chevaux nous emportèrent hors du village, à travers champs ; la neige tourbillonna ; le vent mugit ; et je restai seul avec mes pensées.

De la foule aux millions d'êtres qui accomplissait la grande œuvre humaine, la vie elle-même me rejetait comme un homme inutile, malhabile et mauvais. J'étais un obstacle, une partie du fléau ; on m'avait vaincu, rejeté, et je me pressais vers la gare pour partir et me cacher à Pétersbourg dans un hôtel de la grande Morskâïa…

Au bout d'une heure nous arrivâmes à la gare. L'homme d'équipe avec sa plaque, et mon cocher Nicanor, portèrent mes malles dans la chambre des dames. Nicanor, tout trempé de neige, avec ses bottes de feutre, les basques de son cafetan accrochées à sa ceinture, content de ce que je partisse, me sourit affablement et me dit :

– Bon voyage, Votre Excellence ! Bonne chance !

L'homme d'équipe me dit que le train n'avait pas encore quitté la gare précédente ; il fallait attendre. Je sortis dehors, et la tête lourde de ma nuit sans sommeil et de fatigue, levant à peine les pieds, je me rendis, sans but aucun, vers le château d'eau. Il n'y avait, auprès, pas âme qui vive.

« Pourquoi donc est-ce que je pars ?… me demandai-je. Qu'est-ce qui m'attend là-bas ? Des connaissances que j'ai perdues de vue ; la solitude ; les dîners au restaurant ; le bruit ; la lumière électrique qui me fait mal aux yeux… Où est-ce que je pars ? Pourquoi ? Vivant à Pétersbourg, je sentirai chaque jour que ma vie approche de sa fin. L'existence, dans le brouillard, avec l'oisiveté, la haine réciproque, y est telle qu'un homme, ayant vécu trente-cinq ou quarante ans, s'y croit fini et songe à la mort. Si, au contraire, j'étais resté ici, ma vie n'aurait pu que recommencer. Pourquoi est-ce que je pars ? »

Et il était presque étrange de partir sans avoir causé avec ma femme… Il me semblait que je la laissais dans l'incertitude. Il aurait fallu lui dire en partant qu'elle avait raison ; que j'étais en effet un homme mauvais et méprisable. Quand je revins du château d'eau, le chef de gare apparut sur la porte. Je m'étais plaint deux fois de lui à ses chefs. Le col de sa redingote relevé, ratatiné sous le vent et la neige, il s'approcha de moi, et, ayant porté deux doigts à la visière de sa casquette, l'air confus, avec une expression de contrainte respectueuse et de haine, il m'annonça que le train aurait vingt

minutes de retard et me demanda si je désirais attendre dans un local chauffé.

– Je vous remercie, lui dis-je, mais je ne partirai probablement pas. Faites dire à mon cocher d'attendre. Je vais réfléchir.

Je faisais les cent pas sur le quai et pensais : « Dois-je partir, oui ou non ? »

Quand le train arriva, je décidai de ne pas partir. À la maison les railleries et le mépris de ma femme m'attendaient, ainsi que la solitude de mon triste étage, en haut, et mon inquiétude. Mais, à mon âge, c'était pourtant moins dur et, en somme, plus attrayant que de voyager deux jours avec des inconnus jusqu'à Pétersbourg, où je me serais rendu compte, à chaque minute, que ma vie approche de sa fin. Non, mieux vaut rentrer à la maison, quoi qu'il arrive…

Et je sortis de la gare.

Revenir de jour à la maison, où tous avaient été si heureux de mon départ, c'eût été honteux. Il fallait passer le reste de la journée chez quelque voisin. Mais chez qui ? Avec les uns j'avais des relations tendues ; les autres, je ne les connaissais pas du tout. Je réfléchis et me souvins d'Ivane Ivânytch.

– Nous allons chez Brâguine, dis-je au cocher en montant dans le traîneau.

– C'est pas mal loin, soupira Nicanor. Il y a au moins vingt-huit verstes, ou même trente.

– S'il te plaît, ami ! lui dis-je comme s'il avait le droit de désobéir.

Nicanor secoua la tête, prononça lentement qu'en ce cas il aurait fallu mettre au timon, non pas Tcherkesse, mais Moujik ou Tchîjik. Et, irrésolu comme s'il attendait que je changeasse d'avis, il prit les rênes dans ses moufles. Mais les chevaux, comme offensés de son hésitation, s'élancèrent. Nicanor se souleva, brandit son fouet et cria gaiement : *guik !*

« Toute une série d'actions contradictoires… pensai-je, en mettant ma figure à l'abri de la neige. Je suis devenu fou. Allons, soit !… »

À un endroit, à une longue et rapide descente, Nicanor fit prudemment descendre les chevaux au pas, jusqu'à mi-côte. Mais, tout à coup, ils se précipitèrent et s'élancèrent avec une effarante vitesse… Nicanor tressaillit, leva les coudes et cria d'une voix que je ne lui avais jamais entendue :

– Eh ! faisons rouler le général ! Si nous devenons poussifs, il en achètera d'autres, mes chéris ! Aïe, prends garde, nous allons

t'écraser !

Je remarquai alors seulement, quand ma respiration fut coupée par la vitesse inaccoutumée, qu'il était complètement ivre. Il avait probablement bu à la gare. Au fond du ravin, la glace craqua, et, détaché de la route, un morceau de neige durcie et couvert de crottin me frappa douloureusement au visage. Les chevaux lancés, n'ayant pas la force de s'arrêter, gravirent la côte suivante avec la même allure qu'ils venaient de descendre l'autre ; et je n'eus pas le temps de crier après Nicanor, que déjà mes trois chevaux galopaient en plaine, dans un vieux bois de pins, où les hauts arbres tendaient de tous côtés vers moi, comme des bêtes, leurs pattes blanches et velues.

« Je suis devenu fou, le cocher est ivre… pensai-je ; ça va bien' »

Je trouvai Ivane Ivânytch chez lui. Il étouffa de rire, appuya sa tête sur ma poitrine et me dit ce qu'il disait toujours en me rencontrant :

– Vous rajeunissez toujours ; je ne sais pas avec quoi vous vous teignez la barbe et la tête ; si vous m'en donniez !

– Je suis venu vous rendre votre visite, Ivane Ivânytch, lui dis-je mensongèrement. Ne m'en veuillez pas ; je suis un homme de la capitale, féru d'étiquette : je compte les visites.

– Très content, mon cher. Moi, je suis tombé en enfance et j'aime les honneurs… Oui.

À sa voix, à son sourire béat, je pus juger que ma visite le flattait infiniment. Dans l'antichambre, deux femmes m'enlevèrent ma pelisse, et un moujik, en chemise rouge, la pendit au porte-manteau. Quand nous entrâmes dans le petit bureau d'Ivane Ivânytch, deux fillettes, pieds nus, étaient assises par terre et regardaient un tome de journal illustré. Nous apercevant, elles se levèrent et s'enfuirent, et, tout de suite après, une grande vieille, mince et portant lunettes, avec des pieds longs comme des skis, entra, me salua gravement, prit un des coussins du canapé, ramassa le journal illustré et sortit. Dans la chambre voisine on entendait sans cesse un chuchotement et des bruits de pieds nus.

– J'attends le docteur à dîner, me dit Ivane Ivânytch. Il m'a promis de venir du dispensaire médical. Il dîne chez moi tous les mercredis ; que Dieu lui prête vie !

Il se pencha vers moi et m'embrassa sur le cou.

– Vous êtes venu, mon cher, donc vous n'êtes pas fâché, marmotta-t-il en reniflant. Ne vous fâchez pas, ma vieille ; lors

même qu'une chose est désagréable, il ne faut pas se fâcher. Je ne demande qu'une chose à Dieu avant de mourir, c'est de vivre en paix et concorde avec tout le monde, selon la justice.

– Excusez-moi, Ivane Ivânytch, lui dis-je, sentant qu'à cause de ma grande fatigue je ne pouvais être égal à moi-même, et que je souriais, passivement ; je vais étendre mes jambes sur un fauteuil.

Je m'enfonçai davantage sur le canapé et étendis mes jambes sur le fauteuil. Ma figure brûlait d'avoir été au vent et à la neige ; il me semblait que tout mon corps absorbait de la chaleur et s'en affaiblissait davantage.

– On est bien ici, chez vous, lui dis-je, fermant les yeux de plaisir. Il fait chaud, tout est doux, confortable, bien propre. Et des plumes d'oie sur la table, fis-je en riant, et un sablier !… Tout est très bien.

– Ah ! oui, oui… C'est un menuisier du cru, Glèbe Boutyga, un serf du général Joûkov, qui a fait pour mon père, tenez, ce bureau en acajou et cette petite armoire. Oui… C'était un grand artiste en sa partie. Il peignait des icônes, était arpenteur et chantre ; en un mot, un artiste en tout genre.

Lentement, du ton d'un homme qui s'endort, il me parla du menuisier Boutyga. Puis Ivane Ivânytch passa dans la chambre voisine pour me montrer une commode en bois de palissandre, remarquable par sa beauté et le bas prix qu'elle avait coûté. Je le suivis. Il frappa du doigt la commode et attira mon attention sur un poêle de faïence à dessins. Il frappa aussi le poêle du doigt. De la bonhomie et une façon d'immortalité émanaient de la commode, du poêle de faïence, des fauteuils, des tableaux brodés en laine et en soie dans leurs cadres solides et laids. En songeant que tous ces objets étaient exactement aux mêmes places où je les avais vus lorsque, enfant, je venais avec ma mère pour les anniversaires des habitants, on ne pouvait pas s'imaginer qu'un jour ils n'existeraient plus.

« Quelle énorme différence, pensais-je, entre Boutyga et moi ! Boutyga, faisant passer avant tout la solidité et la force, accordait une signification particulière à la longévité et ne pensait pas à la mort ; il ne la croyait sans doute pas possible. Et moi, alors que je construisais des ponts de fer et de pierre qui dureront des milliers d'années, je ne pouvais pas m'empêcher de penser : « Ce n'est pas éternel !… Cela ne mène à rien. » Si, avec le temps, une armoire de Boutyga et un de mes ponts tombent sous les yeux de quelque historien d'art intelligent, il dira : « Ce furent, l'un et l'autre, des

gens remarquables en leur genre ; Boutyga aimait les hommes et ne pouvait admettre qu'ils pussent mourir et être détruits, et, en faisant son meuble, il avait en vue l'homme immortel. L'ingénieur Assôrine n'aimait ni les hommes, ni la vie ; même dans les heureuses minutes de l'activité créatrice, les idées de la mort, de la destruction et de la fin ne lui répugnaient pas ; aussi voyez combien sont pitoyables, nulles, sèches et timides, ces lignes… »

– Je ne chauffe que ces chambres-ci, marmotta Ivane Ivânytch, en me les montrant. Depuis que ma femme est morte et que mon fils a été tué à la guerre, j'ai fermé les chambres d'apparat. Oui… C'est ainsi…

Il ouvrit une porte et je vis une grande chambre à quatre colonnes, un vieux piano, et, par terre, des pois secs en tas ; cela sentait l'humidité et le froid.

– Et dans l'autre chambre il y a des bancs de jardin, marmonna Ivane Ivânytch ; il n'y a plus personne pour danser la mazurka… J'ai fermé.

On entendit du bruit. C'était le docteur Sobole qui arrivait. Pendant que, venant du froid, il se frottait les mains et arrangeait sa barbe humide, j'eus le temps de remarquer que sa vie était triste ; et, c'est pour cela qu'il lui était agréable de nous voir, Ivane Ivânytch et moi. Et je remarquai aussi que c'était un homme simple et naïf : il me regardait comme si j'eusse été très content de le voir et si je m'intéressais à lui.

– Il y a deux nuits que je ne dors pas, dit-il en me regardant naïvement, tout en se repeignant. J'ai été exténué une nuit par un accouchement, et toute la nuit suivante, j'ai été piqué par les punaises, dans la maison d'un moujik chez qui je couchais. J'ai, comprenez-vous, une envie folle de dormir.

Heureux comme si cela ne pouvait que me faire plaisir, il me prit sous le bras et m'emmena dans la salle à manger. Sa familiarité, ses yeux naïfs, sa redingote fripée, sa cravate bon marché, et l'odeur d'iodoforme qui le suivait, firent sur moi une désagréable impression. Je me sentis tombé en mauvaise compagnie. Mais cela dura peu. Comme à travers champs, lorsque, ne me dominant pas, je me remettais à Nicanor, au vent et à la neige, je me soumettais maintenant au docteur. Il me versa de la vodka et je la bus passivement en souriant ; il mit sur mon assiette un morceau de jambon, et je le mangeai avec obéissance.

– *Repetitio est mater studiorum,* dit Sobole se hâtant de boire un

second verre. Le croyez-vous, la joie de voir de braves gens m'a fait passer mon envie de dormir. Je suis un moujik et suis devenu, dans ce trou de province, sauvage et grossier ; mais je suis pourtant, encore, messieurs, un intellectuel, et, je vous l'avoue sincèrement, il est dur de vivre loin de toute société.

On servit un petit cochon de lait, froid, à la peau blanche, avec du raifort et de la crème, puis une grasse soupe aux choux et au lard, brûlante, et du gruau de sarrasin, d'où la fumée s'élevait de toutes parts. Le docteur continuait à parler et je me convainquis vite que c'était un homme faible, désordonné et malheureux. Il devint gris au troisième verre de vodka, s'anima anormalement, mangea beaucoup, geignant et mastiquant ; et il m'appelait déjà en italien : *Eccellenza.*

Comme s'il était assuré que je fusse très content de le voir et de l'entendre, et continuant à me regarder naïvement, il me confia qu'il avait depuis longtemps quitté sa femme. Il lui envoyait les trois quarts de ses appointements. Elle demeurait en ville avec ses deux enfants, un garçon et une fille qu'il adorait. Il aimait une autre femme, une propriétaire veuve, qui était une intellectuelle, mais il allait rarement chez elle parce que sa profession l'occupait du matin à la nuit.

– Toute la journée, racontait-il, je suis à l'hôpital ou en route. Et je vous jure, *Eccellenza,* que non seulement je n'ai pas le temps d'aller chez la femme que j'aime, mais même pas celui de lire un livre ; il y a dix ans que je n'ai rien lu. Dix ans, *Eccellenza !* Pour ce qui est le côté matériel, veuillez le demander à Ivane Ivânytch, je n'ai pas de quoi m'acheter du tabac.

– Vous avez du moins la satisfaction morale, lui dis-je.

– Que dites-vous ? fit-il en fermant un œil. Non, il vaut mieux boire… Si une femme vous était passée, sous le couteau, comme cela m'est arrivé l'an dernier, vous sauriez ce qu'est la satisfaction morale…

J'écoutai le docteur, et d'après ma constante habitude, j'essayai de lui appliquer mes communes mesures : le matérialisme, l'idéalisme, le rouble, les instincts de troupeau, etc. ; mais aucune mesure ne lui allait, même approximativement. Et chose étrange ! tandis que je l'écoutais et le regardais, il me devenait, comme individu tout à fait compréhensible, mais, dès que je lui appliquais mes mesures, il devenait, en dépit de toute sa simplicité et de sa sincérité, une nature extraordinairement complexe, embrouillée et

inintelligible. « Cet homme, me demandais-je, peut-il dépenser l'argent d'autrui ? abuser de la confiance ? avoir de la tendance à vivre aux dépens d'autrui ?… » Et cette question, qui me semblait naguère sérieuse et importante, me paraissait maintenant naïve, mesquine et grossière.

Nous mangeâmes une pâte feuilletée, puis, après de longs intervalles durant lesquels nous bûmes des liqueurs, on servit un salmis de pigeons, un plat d'abatis, un cochon de lait rôti, un canard, des perdreaux, des choux-fleurs, des talmouses, du fromage blanc avec du lait, une bouillie de fécule aromatisée, et, à la fin, des crêpes avec de la confiture. Je mangeai d'abord avec beaucoup d'appétit, surtout la soupe aux choux et le gruau, mais ensuite je mâchai et avalai machinalement, sans percevoir aucune saveur, souriant avec passivité. Après la soupe seulement, à cause de la chaleur de la pièce, le visage me brûlait fortement ; Ivane Ivânytch et Sobole étaient rouges aussi.

– À la santé de votre épouse ! dit Sobole. Elle m'aime. Vous lui direz que le médecin de la Cour[12] la salue.

– En voilà une femme heureuse, ma parole ! soupira Ivane Ivânytch. Sans remuer, sans s'inquiéter, sans se démener, elle est devenue la première personne du district. Elle a presque tout en mains, et tout gravite autour d'elle, le docteur, les autorités du district et les dames. Chez les vraies dames, cela arrive ainsi tout seul. Oui… Le pommier n'a pas à s'inquiéter que ses pommes poussent ; elles le font d'elles-mêmes.

– Alors, demandai-je, il n'y a pas lieu de s'inquiéter ?

– Comment vous dire ? Il vient chez moi chaque jour un petit moujik, Abraham, qui se tourmente sans cesse. « Quand donc, dit-il, le zemstvo distribuera-t-il des vivres au peuple ? Ayez pitié de nous, Votre Haute Noblesse ; faites qu'on prie sans cesse Dieu pour nous ! À cause de la famine le peuple va disparaître sans laisser de traces. »

– Pourquoi t'inquiètes-tu ? lui dis-je. Tu es nourri, vêtu, Dieu merci ! tu as de l'argent ; et personne ne te demande de t'inquiéter. Mais lui ne m'écoute pas. Les affamés gardent le silence, et il vient chaque jour chez moi. Il se démène comme un brûlé. Oui. Et pourquoi cela ? C'est qu'il n'a pas la conscience tranquille. Il tient un cabaret clandestin et prête de l'argent à gros intérêts ; c'est un paysan-accapareur. J'ai remarqué, au cours de ma vie que ceux-là seuls se tourmentent, s'ennuient, ne trouvent pas de repos et

perdent courage, qui sont coupables ou que leur conscience torture, et ceux aussi qui sont poltrons et couards ; mais les hommes honnêtes, hardis et courageux, voient tout gaiement. Mon cher, si j'ai la conscience tranquille devant Dieu et devant les hommes, la terre peut ne rien produire pendant cinq ans, ou le déluge peut venir, j'aurai quand même raison et aurai la paix de l'âme et ne m'inquiéterai pas, que j'aie quelqu'un à nourrir, ou que quelqu'un me nourrisse, que j'enterre quelqu'un ou que l'on m'enterre ; je serai tranquille toujours et en toute circonstance, et aurai raison… Oui.

– Il n'y a que les indifférents qui ne s'inquiètent pas, lui dis-je.

– Oui, oui… marmotta Ivane Ivânytch, qui avait mal entendu… Il faut être indifférent ; oui, oui… Justement… Il n'y a qu'à être juste devant Dieu et devant les hommes, et alors, il n'y a à se préoccuper de rien.

– *Eccellenza,* dit triomphalement Sobole, considérez donc la nature qui nous entoure ; laissez sortir de votre col votre nez ou votre oreille, elle les happera ; restez une heure dans un champ, elle vous ensevelira sous la neige. Et le village est tel qu'il était sous Rurik ; il n'a pas du tout changé ; ce sont les mêmes Petchenègues et Polovtses[13] . Tout ce que nous faisons, c'est laisser brûler, crever de faim et lutter de toutes manières avec la nature. De quoi parlais-je ? Ah ! oui !… À y bien penser, à y bien regarder et à bien démêler, permettez-moi de le dire, ce chaos, ce n'est pas, comprenez-le bien, une vie, mais une sorte d'incendie au théâtre. Dans un théâtre qui brûle, celui qui s'affole et crie de peur et bouscule, celui-là est le premier ennemi de l'ordre. Il faut rester debout, regarder autour de soi et se tenir coi. Ce n'est pas l'instant de se répandre en gémissements et de s'occuper de vétilles. Si vous avez affaire à un élément, opposez-lui en un autre ; soyez aussi dur et immuable que la pierre. N'est-ce pas cela, l'aïeul ? demande-t-il en se tournant vers Ivane Ivânytch en riant. Je ne suis moi-même qu'une femmelette, une chiffe, un indécis, fils d'indécis, et c'est pour cela que je déteste l'indécision. Je n'aime pas les sentiments mesquins. Un tel s'ennuie, un autre a peur, un troisième va arriver ici, et dire : « Hein, ils ont bâfré dix plats et parlent des affamés ! » Cela est mesquin et bête ! Un quatrième, *Eccellenza,* vous reprochera d'être riche ; cela aussi est mesquin ! Un cinquième,… excusez-moi, *Eccellenza,* continua-t-il d'une voix forte, plaçant la main sur son cœur,… mais ce que vous avez donné d'ouvrage à notre juge

d'instruction !… il cherche jour et nuit vos voleurs ; et excusez-moi, cela aussi est mesquin de votre part ! J'ai bu ; c'est pourquoi je vous parle aussi franchement ; mais comprenez-le, c'est mesquin !

– Pourquoi se dérange-t-il ? répondis-je en me levant ; je ne le comprends pas.

Et j'eus tout à coup insupportablement honte ; je me sentis piqué et tournai autour de la table :

– Qui le prie de se déranger ? Ce n'est pas moi… Que le diable l'emporte !

– Il a arrêté trois individus et les a relâchés ; ce n'étaient pas les coupables ; il en cherche maintenant d'autres, dit Sobole en riant. En voilà une histoire !

– Tant mieux, qu'il les ait relâchés ! dis-je, prêt à pleurer d'émotion. Je ne l'ai pas du tout prié de se déranger ! Pourquoi tout cela, pourquoi ? Oui, j'ai mal agi ; j'ai eu tort ; mais pourquoi font-ils en sorte que j'aie tort encore plus ?

– Bah ! allons, allons ! dit Sobole en me calmant ; j'ai bu, c'est pourquoi j'ai dit cela. Ma langue est mon ennemie. Allons, messieurs, soupira-t-il, nous avons mangé, bu des liqueurs, causé ; maintenant on peut aller pioncer.

Il se leva de table, baisa Ivane Ivânytch à la tête[14] et, alourdi de nourriture, sortit de la salle à manger. Ivane Ivânytch et moi nous nous mîmes à fumer en silence.

– Je ne fais pas la sieste après dîner, mon cher, me dit Ivane Ivânytch, mais allez dans la chambre aux ottomanes vous reposer.

J'y consentis.

Dans une chambre à demi sombre, très chauffée, qu'on appelait la chambre aux ottomanes, étaient alignés le long du mur de larges et longs canapés, solides et lourds, travail du menuisier Boutyga. Une literie épaisse, recouverte de draps blancs, qu'avait probablement préparée la vieille à lunettes, y était installée. Sur l'une des couches, la figure vers le dossier du canapé, ayant quitté sa redingote et ses souliers, Sobole dormait déjà ; l'autre m'attendait. J'ôtai ma redingote, me déchaussai et, cédant à la fatigue, à l'âme de Boutyga qui planait dans la calme chambre, cédant au ronflement doux et suave de Sobole, je me couchai docilement.

« Je suis devenu fou et suis un mauvais homme, un misérable, pensai-je en cachant ma figure dans l'oreiller tiède. Mais je ne le dirai à personne ; cela n'en vaut pas la peine… »

Et tout de suite, je commençai à voir en rêve ma femme, sa

chambre, le chef de gare avec sa figure haineuse, des tas de neige, un incendie au théâtre. Le théâtre brûlait, et, comme si de rien n'était, je relevais ceux qui tombaient, leur indiquais la sortie ; puis j'allais du théâtre à la maison, sans m'indigner, sans me demander à qui revenait la responsabilité de l'incendie ; cela valait mieux ainsi.

– C'est tout de même bien que le juge les ait relâchés, articulai-je.

Je m'éveillai à ma voix, regardai une minute le large dos de Sobole, la boucle de son gilet, ses gros talons ; puis je me couchai à nouveau, et m'assoupis.

Quand je me réveillai une autre fois, il faisait déjà sombre.

Sobole dormait. Mon âme était sereine et je voulais rentrer au plus vite chez moi. Je m'habillai et sortis de la chambre aux ottomanes. Dans son cabinet, Ivane Ivânytch était assis dans un grand fauteuil, complètement immobile, et regardait un point fixement. On voyait que, tout le temps que j'avais dormi, il était resté dans cet état de torpeur.

– Que l'on est bien ! lui dis-je en bâillant. J'ai le sentiment que je viens de me réveiller un jour de Pâques, après le souper de fin de jeûne. Je viendrai maintenant souvent chez vous. Dites-moi, ma femme a-t-elle quelquefois dîné ici ?

– Il… il… c'est arrivé, marmonna Ivane Ivânytch, en faisant un effort pour remuer. Elle a dîné ici samedi dernier. Oui… Elle m'aime bien…

Je lui demandai, après un peu de silence :

– Vous souvenez-vous, Ivane Ivânytch ? Vous m'avez dit que j'ai un mauvais caractère et que je suis difficile à vivre. J'en tombe d'accord avec vous ; mais que faut-il faire pour changer de caractère ?

– Je ne sais pas, mon cher. Je suis un homme mou, flasque ; je ne peux plus donner de conseils… Oui… Je vous ai dit ça naguère, parce que je vous aime, parce que j'aime votre femme et que j'ai aimé votre père. Je mourrai bientôt ; quel besoin ai-je de me cacher de vous ou de mentir ? Aussi je vous le dis : je vous aime infiniment, mais je ne vous estime pas. Oui, je ne vous estime pas.

Il se tourna vers moi et murmura en suffoquant :

– Il m'est impossible de vous estimer, mon cher. En apparence vous semblez un homme véritable ; votre extérieur et votre tenue sont comme ceux du président français Carnot ; je l'ai vu ces jours-ci dans un journal illustré,… oui… Vous parlez bien ; vous avez de l'esprit ; vous êtes élevé en fonctions ; on ne vous attrapera pas, non

plus qu'un oiseau, avec la main nue ; mais, mon cher, vous n'avez pas une âme véritable… Il n'y a pas de force en elle… Oui…

– Un Scythe, en un mot, dis-je en riant. Mais ma femme ?… Dites-moi quelque chose de ma femme ? Vous la connaissez mieux que vous ne me connaissez.

Je voulais parler de ma femme, mais Sobole entra et nous en empêcha.

– J'ai dormi et me suis lavé, dit-il en me regardant naïvement ; je vais prendre du thé avec du rhum et rentrer chez moi.

VII

Il était environ huit heures du soir. De l'antichambre au seuil de la porte, nous fûmes reconduits avec des souhaits de bonheur par Ivane Ivânytch, par les paysannes, la vieille à lunettes, par les petites filles et par le moujik. Auprès des chevaux, des gens se tenaient dans l'obscurité ou couraient avec des lanternes. Ils indiquèrent à nos cochers par où il valait mieux passer et de quelle façon, et nous souhaitèrent bonne route. Les chevaux, les traîneaux et les gens étaient blancs.

– Comment a-t-il tout ce monde ? demandai-je au docteur quand ma troïka et ses deux chevaux quittèrent la cour au pas.

– Ce sont ses serfs, dit Sobole. Le statut d'émancipation ne l'a pas encore atteint. Quelques-uns de ses anciens domestiques finissent leur vie, et il y a des orphelins qui ne savent où aller ; il y en a d'autres qui restent ici par force ; pas moyen de les faire partir. C'est un drôle de vieux bonhomme !

Une course rapide recommença, avec la voix extraordinaire de Nicanor ivre, dans le vent et dans la neige continuelle, qui se glisse dans vos yeux, dans votre bouche, dans tous les plis de votre pelisse…

« Ce que je file ! » pensai-je…

Et mes grelots tintent bruyamment en même temps que ceux du docteur. Le vent siffle. Les cochers crient, et, dans ce furieux tintamarre, je me rappelle tous les détails de cette journée étrange, absurde, unique dans ma vie.

Et il me semble que je suis, en effet, devenu fou, ou que je suis un autre homme. L'homme que j'étais naguère m'est étranger et me répugne profondément.

Le docteur restait en arrière et parlait sans cesse à haute voix avec son cocher. Par moments, il me rattrapait, passait à côté de moi, et, toujours avec la conviction naïve de m'être très agréable, m'offrait des cigarettes, me demandait des allumettes, ou bien il disait :

– Vous êtes un homme simple, *Eccellenza ;* avant, je vous croyais tout différent.

Ou bien, m'ayant rejoint, il se dressait dans son traîneau, agitait les manches de sa pelisse, qui étaient presque deux fois plus longues que ses bras, et il criait :

– Vâsska, fouaille ! Dépasse ces chevaux de dix mille roubles. Hi ! mes cocos !

Et les « cocos » s'élançaient, suivis du gros rire satisfait de Sobole et de son cocher. Mon Nicanor, offensé, retenait mes trois chevaux ; mais, quand on n'entendait plus les grelots du docteur, il levait les coudes, criait : *guik !* et mes trois chevaux s'élançaient à sa suite, comme enragés. Nous entrâmes dans un village. Des lumières, des silhouettes d'isbas apparurent ; quelqu'un nous cria : « Quels diables ! » Nous galopâmes, il me semble, deux verstes, et la rue s'allongeait toujours ; on n'en voyait pas la fin. Quand nous rejoignîmes le docteur et allâmes moins vite, il me demanda des allumettes et me dit :

– Voilà ! Allez nourrir un peu les gens d'une pareille rue ! Et il y en a cinq semblables, messire ! Arrête, arrête ! cria-t-il à Vâsska. Tourne du côté du cabaret. Il faut nous réchauffer et laisser souffler les chevaux.

On s'arrêta près du cabaret.

– Je n'ai pas que ce petit village dans mon évêché, dit le docteur en ouvrant la lourde porte dont la poulie grinça. (Et il me laissa passer). Quand on regarde cette rue en plein jour, on n'en voit pas le bout ; et il y a encore des ruelles à s'en gratter la tête d'embarras. Il est difficile de s'orienter et de s'en sortir.

Nous entrâmes dans « la chambre propre », où flottait une odeur de nappes lessivées. À notre arrivée, un moujik somnolent, vêtu d'un gilet et d'une chemise à la russe, non rentrée dans les pantalons, se leva d'un banc. Sobole demanda de la bière, et moi du thé.

– Il est difficile de faire quelque chose… reprit Sobole. Votre femme a la foi ; je m'incline devant elle et je l'estime ; mais moi, *Eccellenza,* je ne l'ai pas entièrement, la foi. Tant que nos relations avec le peuple auront le caractère de la bienfaisance habituelle, telle qu'on la pratique dans les asiles d'enfants ou les hospices de vieillards, nous ne ferons que ruser, biaiser, nous duper, et rien de plus… Brrr ! marmonna-t-il en faisant une moue et tressaillant de tout son corps, ce n'est pas de la bière, mais de l'horreur !… (Mais il ne s'en évertua pas moins à finir la bouteille.) Nos relations doivent être pratiques, basées sur la raison, le savoir et la justice. Vâsska a été toute sa vie mon journalier ; cette année, il n'a pas eu de blé ; il meurt de faim, est malade ; en lui donnant présentement quinze copeks par jour, je veux le faire revenir à son ancienne situation de

journalier. Autrement dit, je prends soin avant tout de mes intérêts, et je qualifie, je ne sais pourquoi, ces quinze copeks d'aide, de subside, de bonne œuvre. Maintenant, examinons ceci. Selon le plus modeste calcul, à compter sept copeks par personne, et cinq personnes dans chaque famille, il faut, pour nourrir mille familles, trois cent cinquante roubles par jour. Ce chiffre détermine nos relations obligatoires, officielles, envers mille familles. Mais nous ne donnons pas trois cent cinquante roubles par jour ; nous en donnons dix seulement, et nous appelons cela un subside, un secours. Nous disons à cause de cela que votre épouse et nous tous, nous sommes des gens exceptionnellement bons, et vive l'humanité ! Voilà, cher ami !… Ah ! si nous parlions moins d'humanité et calculions davantage ! Si nous réfléchissions un peu plus et remplissions plus consciencieusement nos devoirs !… Combien y a-t-il, entre nous, de philanthropes, de gens sentimentaux qui courent avec piété les maisons, y portent des feuilles de souscriptions, et qui ne paient ni leur tailleur ni leur cuisinière ? Il n'y a pas de logique dans notre vie ; pas de logique !

Nous nous tûmes. Je fis mentalement un calcul, et je dis :

– Je nourrirai mille familles pendant deux cents jours. Venez demain en causer avec moi.

Je fus content d'avoir dit cela si simplement et fus satisfait que Sobole m'eût répondu encore plus simplement :

– Parfait.

– Pendant le dîner, lui dis-je, vous avez parlé du climat. Oui, avec notre climat, avec de si grandes distances, avec une culture inévitablement pitoyable, et avec cette incroyable inhumanité que j'ai remarquée dans ma vie, alors que j'étais au service, – je me rappelai ce que j'avais été jusque-là, – notre unique salut est, d'un côté, des relations simplement humaines, nous permettant de nous dire réciproquement la vérité, et, d'un autre, une complète indifférence. La crainte, le désespoir, nos continuels soucis pour notre conversation, tout cela ne fait qu'aggraver le péril. Mais partons. Il en est temps.

Nous payâmes et sortîmes du cabaret.

– J'aime comme ça à courir les routes, dit Sobole en montant en traîneau. *Eccellenza,* ayez la bonté de me donner une allumette, j'ai oublié les miennes au cabaret.

Un quart d'heure après, ses chevaux restèrent définitivement en arrière et on n'entendit plus ses grelots à cause du chasse-neige.

Arrivé à la maison, je fis les cent pas dans mon appartement, tâchant de réfléchir à ma situation et de la définir le plus clairement possible. Je n'avais ni une phrase, ni un mot préparés pour ma femme. Mais ma tête ne travaillait pas à en chercher.

N'ayant aucune phrase prête, je descendis au rez-de-chaussée. Ma femme était dans sa chambre, vêtue de son peignoir rose, et elle avait toujours son air de vouloir me cacher ses papiers. Son visage exprimait la perplexité et l'ironie. On voyait, qu'ayant appris mon retour, elle se préparait non pas à pleurer, non pas à me questionner, non pas à se justifier, mais à me railler, à me traiter avec mépris et à agir résolument à sa guise. Son visage disait : alors s'il en est ainsi, adieu.

– *Nathalie,* lui dis-je, je ne suis pas parti, mais ce n'est pas que j'aie voulu vous tromper : je suis devenu fou ; j'ai vieilli, je suis malade ; je suis devenu un autre homme ; pensez-en ce que vous voudrez… Je me suis détourné avec horreur de mon ancien moi ; je le méprise et en ai honte. Et le nouvel homme qui est en moi depuis hier, m'empêche de m'en aller. Ne me chassez pas, *Nathalie !*

Elle me regarda fixement, me crut, et l'inquiétude brilla dans ses yeux. Ravi de sa présence, réchauffé par la chaleur de sa chambre, je murmurai comme en délire, en tendant mes mains vers elle :

– Je vous le dis : en dehors de vous je n'ai personne de proche. Je n'ai pas cessé une minute de m'ennuyer loin de vous, et, seul un amour-propre obstiné m'empêchait d'en convenir. Le passé, alors que nous vivions comme mari et femme, ne peut pas revenir, et il n'en est pas besoin. Mais faites de moi votre serviteur ; prenez toute ma fortune et distribuez-la à qui vous voudrez. Je suis calme, *Nathalie,* je suis content… Je suis tranquille…

Ma femme qui me regardait curieusement et fixement poussa tout à coup un léger cri, se mit à pleurer et s'enfuit dans la chambre voisine ; je montai chez moi.

Une heure après j'étais assis à ma table et écrivais mon *Histoire des chemins de fer ;* les affamés ne m'en empêchaient plus ; je ne ressentais plus d'inquiétude. Ni les misères, vues récemment, en visitant les isbas de Pestrôvo avec ma femme et avec Sobole, ni les bruits alarmants, ni les fautes des gens qui nous entourent, ni ma proche vieillesse, rien ne m'inquiétait plus. De même que les boulets et les balles, qui volent à la guerre n'empêchent pas les soldats de parler de leurs affaires, de manger et de raccommoder leurs chaussures ; de même les affamés ne m'empêchaient pas de dormir

tranquillement et de m'occuper de mes affaires personnelles.

Dans ma maison, dans la cour et au loin, le travail bouillonne. Le docteur Sobole l'appelle « l'orgie de la bienfaisance. » Ma femme entre souvent chez moi, et, avec son expression monacale, elle inspecte inquiètement mes chambres des yeux, comme si elle cherchait ce que l'on pourrait encore donner aux affamés pour « trouver la justification de sa vie. » Et *je* vois, que grâce à elle, il ne restera bientôt plus rien de notre fortune ; nous serons pauvres.

Mais cela ne me trouble pas et je lui souris gaiement. Depuis que je suis entré dans le régiment des indifférents, je suis devenu indifférent, moi aussi ; et je me sens bien.

Ce qu'il en sera plus tard, je l'ignore.

1892.

Partie 2
ARIANE

Sur le pont d'un paquebot allant d'Odessa à Sébastopol, un monsieur assez bien, à petite barbe ronde, s'approcha de moi et me dit :

– Faites attention à ces Allemands qui sont assis près du salon. Quand des Allemands ou des Anglais se rencontrent, ils parlent du prix de la laine, de la récolte et de leurs affaires personnelles, et, quand nous nous rencontrons, nous autres Russes, nous ne parlons que de femmes et de sujets abstraits ; mais nous parlons surtout des femmes.

La figure de ce monsieur m'était déjà connue. La veille, nous étions rentrés de l'étranger par le même train, et à Volotchisk, je le vis à la douane auprès d'une dame, devant une véritable montagne de malles et de corbeilles, remplies de robes. Je vis sa gêne et sa consternation de tout l'argent qu'il devait payer pour quelques chiffons de soie. Sa compagne protestait et menaçait de se plaindre à je ne sais qui. Puis, au cours du voyage jusqu'à Odessa, je l'avais vu porter dans le compartiment des dames seules des gâteaux et des oranges.

Le temps était un peu humide. Il y avait un peu de roulis, et les dames s'étaient retirées dans leurs cabines. Le monsieur à la petite barbe ronde s'assit à côté de moi, et continua :

– Oui, quand des Russes se rencontrent, ils ne parlent que de philosophie et de femmes. Nous sommes si intellectuels, si sérieux, que nous ne faisons qu'énoncer des vérités et ne pouvons résoudre que des questions d'ordre supérieur. L'acteur russe ne sait pas être gai, il joue les vaudevilles avec profondeur. Nous sommes pareils ; quand il faut parler de bagatelles, nous n'en parlons que du point de vue abstrait. C'est manque de hardiesse, de simplicité et de sincérité. Nous ne parlons si souvent des femmes que parce que, me semble-t-il, nous n'en sommes pas satisfaits. Nous considérons la femme de façon trop idéale et montrons des exigences sans rapport avec ce que peut offrir la réalité. Nous recevons bien moins que nous désirons ; et, au total, nos espérances sont déçues : notre âme souffre. Et on parle de ce qu'on souffre ! Ça ne vous ennuie pas que je continue cette conservation ?…

– Non, pas du tout.

– En ce cas, dit mon interlocuteur en se soulevant légèrement, permettez-moi de me présenter : Ivane Ilytch Chamôkhine, propriétaire moscovite en quelque façon… Moi, je vous connais

bien.

Il s'assit et poursuivit, en me regardant sincèrement et gentiment :

– Ces conversations continuelles sur les femmes, un philosophe moyen, dans le genre de Max Nordau, les expliquerait par la folie érotique ou parce que nous sommes des ci-devant possesseurs de serfs, etc., etc. Pour moi, je vois la chose d'une autre façon. Je le répète : nous ne sommes pas satisfaits parce que nous sommes des idéalistes. Nous voulons que les créatures qui nous donnent le jour, nous et nos enfants, soient plus hautes que nous, plus hautes que tout au monde. Jeunes, nous poétisons et adorons celles dont nous sommes amoureux. L'amour et le bonheur pour nous sont synonymes. Chez nous, en Russie, on détracte le mariage sans amour ; on se moque de la sensualité ; elle inspire le dégoût. Les romans et les nouvelles qui ont le plus de succès sont celles et ceux où les femmes sont belles, poétiques et nobles ; et, si le Russe admire une madone de Raphaël ou se préoccupe de l'émancipation des femmes, il n'y a là, je vous assure, rien d'affecté. Mais voilà le malheur ! À peine sommes-nous mariés, ou avons-nous une liaison, nous nous sentons, au bout de quelque deux ou trois ans, désenchantés, déçus. Nous nous lions avec d'autres femmes, et, à nouveau, le désenchantement, l'effroi. Et, au bout du compte, nous nous convainquons que les femmes sont menteuses, vaines, frivoles, injustes, peu développées, cruelles. Bref, non seulement leur niveau n'est pas supérieur à celui des hommes, mais elles sont infiniment plus bas. Et il ne nous reste rien de plus, – insatisfaits et désillusionnés que nous sommes, – qu'à maugréer, et à dire, à l'occasion, combien nous sommes cruellement déçus !

Tandis que Chamôkhine parlait, je remarquais que la langue et l'ambiance russes lui causaient un grand plaisir. Cela venait sans doute de ce que, à l'étranger, sa patrie lui avait beaucoup manqué. En vantant les Russes et en leur prêtant un idéalisme rare, il ne médisait pas des étrangers, et cela disposait en sa faveur. Il était à remarquer aussi qu'en son âme il y avait du malaise, qu'il voulait plutôt parler de lui-même que des femmes, et que j'allais avoir à subir quelque longue histoire, semblable à une confession.

Et, en effet, quand nous eûmes demandé une bouteille de vin et en eûmes bu un verre, il commença ainsi :

– Je me rappelle que, dans un récit de Veltmann, quelqu'un dit : « En voilà une histoire ! » Et son interlocuteur lui répond : « Non, ce

n'est pas une histoire, mais l'introduction à une histoire. » Ce que je viens de vous dire jusqu'à maintenant n'est que l'introduction, et je veux, à proprement parler, vous raconter ma dernière aventure. Pardon ; je vais vous demander encore une fois : ça ne vous ennuie pas d'écouter ?

Je lui en donnai l'assurance ; il reprit :

– L'action se passe dans le gouvernement de Moscou, dans un des districts du nord. Là, il faut le dire, la nature est étonnante. Notre propriété se trouve sur la rive escarpée d'une petite rivière rapide, à un endroit bouillonnant où l'eau murmure nuit et jour. Figurez-vous un vieux et grand jardin, de jolis parterres, des ruches, un potager ; en bas, la rivière avec ses saules touffus, qui, en temps de grande rosée, semblent d'argent mat comme s'ils grisonnaient ; et, sur l'autre rive, des prairies. Derrière elle, une forêt de sapins, noirs, effrayants. Dans cette forêt poussent sans cesse des oronges, et dans ses fourrés, vivent des élans. Quand on me clouera dans la bière, je me rappellerai, il me semble, les points du jour où le soleil vous aveugle, et les merveilleux soirs de printemps où, dans le jardin et au delà, chantent des rossignols et des râles, et où, du village, viennent les sons de l'accordéon. À la maison, on joue du piano ; la rivière bouillonne ; c'est, en un mot, un concert tel que l'on veut, à la fois et pleurer, et chanter à tue-tête. Nous n'avons que peu de terres de labour, mais les prairies font compensation, et avec les bois, elles donnent près de deux mille roubles de revenu par an. Je suis fils unique ; nous sommes, mon père et moi, des gens modestes, et, cet argent, et la pension de mon père nous suffisaient entièrement.

Je passai à la campagne les trois premières années après ma sortie de l'Université et m'occupai de la propriété. Je m'attendais à être appelé un jour ou l'autre à quelque fonction ; mais, ce qui pour moi primait tout : j'étais très amoureux d'une jeune fille extraordinairement belle et séduisante.

Elle était la sœur de mon voisin, le propriétaire Kotlôvitch, gentilhomme ruiné, dans la propriété duquel on faisait pousser des ananas et des pêches remarquables, où il y avait des paratonnerres, et, au milieu de la cour, un jet d'eau, mais où il n'y avait pas un copek. Kotlôvitch ne faisait rien, ne savait rien, était mou comme si on l'eût fait de navets bouillis. Il traitait les moujiks par l'homœopathie et s'occupait de spiritisme. Au demeurant, c'était un homme délicat, compatissant et pas sot. Mais mon cœur ne me

porte pas vers ces messieurs qui s'entretiennent avec les esprits et traitent les paysannes par le magnétisme. D'abord, tous les gens dont l'esprit est préoccupé ont des conceptions troubles et il est très difficile de causer avec eux ; en second lieu, ils n'aiment personne, évitent les femmes, et ce mystère agit désagréablement sur les gens impressionnables.

L'extérieur de Kotlôvitch ne me plaisait pas non plus. Il était grand, gros, blanc, avec la tête petite, les yeux petits et brillants, des doigts blancs et potelés. Il ne vous serrait pas la main, mais vous la pétrissait. Et il s'excusait toujours ; en demandant quelque chose, il s'excusait ; en donnant, il s'excusait aussi.

Sa sœur était un personnage d'une tout autre pièce de théâtre. Je dois vous dire que, dans mon enfance et ma jeunesse, je ne connaissais pas les Kotlôvitch. Mon père était professeur à N… et nous avions habité longtemps la province. Quand je fis connaissance de cette jeune fille, elle avait déjà vingt-deux ans. Elle était sortie depuis longtemps de l'Institut[15] , et avait habité Moscou deux ou trois ans, chez une tante riche qui la menait dans le monde. Quand je fis sa connaissance et dus lui parler la première fois, je fus surtout frappé par son nom rare et beau : Ariane. Il lui allait si bien !

C'était une brune très maigre, très mince, souple, élancée, extraordinairement gracieuse, avec des traits élégants et fort nobles. Elle aussi avait les yeux brillants, mais chez son frère, ils avaient un brillant froid et fade comme celui des bonbons ; dans son regard, à elle, luisait la fière et belle jeunesse. Elle me conquit dès le premier jour. Et il ne pouvait pas en être autrement.

La première impression fut si forte que, jusqu'à présent, je ne peux pas renoncer à mes illusions. Je veux encore croire que la nature, lorsqu'elle forma cette jeune fille, avait un dessein large et surprenant. La voix d'Ariane, son pas, son chapeau, et même l'empreinte de ses pas sur la rive sableuse où elle pêchait des goujons, me procuraient de la joie, une soif passionnée de vie. Je jugeais de son état psychique d'après son beau visage, et, chaque mot d'Ariane, chaque sourire m'enchantait, me séduisait, et me forçait à croire à l'élévation de son âme. Elle était douce, communicative, gaie, simple dans ses manières. Elle croyait poétiquement en Dieu, parlait poétiquement de la mort, et, dans son âme, il y avait une telle richesse de nuances qu'elle savait donner même à ses défauts, une tournure personnelle et gentille. Supposons

qu'elle eût besoin d'un nouveau cheval et qu'elle n'eût pas d'argent : le beau malheur ! On peut vendre ou hypothéquer quelque chose, et si l'intendant jure qu'il n'y a rien à vendre, ni à hypothéquer, on peut enlever les toits en tôle des dépendances de la maison et les vendre comme ferraille ; ou bien on peut, au plus fort moment du travail, envoyer au marché les chevaux de l'exploitation, et les vendre pour rien.

Ces désirs effrénés mettaient parfois au désespoir toute la propriété ; mais elle les exprimait avec tant d'élégance qu'à la fin on lui pardonnait et lui permettait tout, comme à une déesse ou à la femme de César. Mon amour était touchant et chacun le remarqua bientôt : mon père, les voisins et les moujiks ; et chacun me portait sympathie. Lorsque, d'aventure, je régalais les ouvriers de vodka, ils me saluaient en disant :

– Que Dieu vous accorde de vous marier avec la demoiselle des Kotlôvitch !

Ariane elle-même savait que je l'aimais. Elle venait souvent chez nous à cheval ou en charrette anglaise et passait parfois des journées entières avec mon père et moi. Elle se lia d'amitié avec mon père et il lui apprit même à monter à bicyclette, ce qui était sa distraction favorite. Je me rappelle qu'un soir elle s'apprêtait à une promenade et je l'aidais à monter ; à ce moment-là, elle était si belle qu'il me sembla que je me brûlais les doigts en la voyant ; je tremblais d'enchantement et, quand mon père et elle, tous deux beaux et sveltes, roulèrent côte à côte sur la chaussée, un cheval, que montait un intendant, fit un écart ; il me sembla qu'il s'était jeté de côté parce qu'il avait été frappé de la beauté d'Ariane.

Mon amour, mon adoration touchaient la jeune fille, l'attendrissaient, et elle désirait passionnément éprouver le même enchantement et répondre à mon amour. C'est si poétique !

Mais aimer véritablement, comme je faisais, elle ne le pouvait pas, car elle était froide et déjà assez perverse. En elle logeait déjà le malin, qui lui chuchotait nuit et jour qu'elle était ravissante, divine, et elle, qui ne savait positivement pas pourquoi elle était au monde et pourquoi elle vivait, ne se figurait pas, dans le futur, autrement que très riche et illustre. Elle rêvait bals, courses, livrées, somptueux salons, – son « salon » à elle, – et un essaim de comtes, de princes, d'ambassadeurs, d'artistes et d'acteurs connus, tous s'inclinant devant elle et admirant sa beauté et ses toilettes… Cette soif de puissance et de succès, ces idées constamment dirigées dans

le même sens, refroidissaient les gens. Ariane aussi était froide, et envers moi, et pour la nature, et pour la musique.

Cependant le temps passait et les ambassadeurs n'arrivaient pas. Ariane continuait à vivre chez son frère le spirite, dont les affaires empiraient sans cesse, en sorte qu'elle n'avait pas même de quoi s'acheter des robes et des chapeaux. Il fallait ruser et s'ingénier pour cacher sa pauvreté.

Comme un fait exprès, lorsqu'elle était à Moscou chez sa tante, un certain prince Maktoûiév, homme riche, mais absolument nul, l'avait demandée en mariage. Elle le refusa tout net. Mais, désormais, le ver du repentir la rongeait par moments : que l'avait-elle refusé ! Comme notre moujik souffle avec répulsion sur du kvass où se sont noyés des cancrelas, mais le boit cependant ; elle faisait une moue de dédain en se souvenant du prince ; et, tout de même, elle disait :

– On a beau dire, il y a dans un titre quelque chose d'extraordinaire, de prestigieux…

Elle rêvait de titres, de luxe, et, en même temps, elle ne voulait pas me perdre. Lors même que l'on rêve d'ambassadeurs, le cœur n'est pas de pierre et l'on regrette sa jeunesse qui passe. Ariane tâchait d'aimer, faisait mine d'aimer et m'avait même juré qu'elle m'aimait. Mais je suis un homme nerveux, pénétrant…

Quand on m'aime, je le sens même à distance, sans assurances ni serments. Et en elle, je sentais la glace, et quand elle me parlait d'amour, il me semblait entendre le chant d'un rossignol mécanique. Ariane, elle-même, sentait que le feu lui manquait. Cela la contrariait, et je la vis souvent pleurer. Et même, figurez-vous, une fois, elle m'étreignit fougueusement et m'embrassa…

Cela arriva un soir, au bord de la rivière… Je vis dans ses yeux qu'elle ne m'aimait pas et qu'elle ne m'avait embrassé que par curiosité pour voir ce qui en résulterait. Et j'eus peur… Je la pris par la main et lui dis, au désespoir :

– Ces caresses sans amour me font souffrir !

– Quel… original vous êtes !… dit-elle avec dépit, et elle s'éloigna.

Selon toute probabilité, je me serais marié avec elle au bout de deux ou trois ans, et l'histoire eût été finie, mais le destin voulut arranger notre affaire autrement. Il arriva qu'un autre personnage surgit à notre horizon. Un camarade d'Université de son frère, nommé Loubkov – Mikhaïl Ivânovitch – vint passer quelque temps

chez Kotlôvitch. C'était un homme bon, dont les cochers et les domestiques disaient : « C'est un monsieur extrêmement plaisant. »

Taille moyenne, un peu maigre, chauve, une figure de bon bourgeois, pas intéressante, mais pas laide ; pâle, avec des moustaches rudes, bien soignées, le cou ridé en chair de poule avec des boutons, une grosse pomme d'Adam. Il portait un pince-nez à large ganse noire. Il grasseyait, ne prononçant ni les R, ni les L. Il était toujours gai, et tout le faisait rire. Il s'était marié d'une façon extraordinairement bête. Sa femme lui avait apporté en dot deux maisons à Moscou, près du Dévitché-pôlié ; il se mit à les réparer et à y faire installer des bains, et se ruina de fond en comble. Sa femme et ses quatre enfants logeaient maintenant en garni aux « Chambres orientales » et étaient dans la misère. Il devait les faire vivre et cela lui semblait drôle.

Il avait trente-six ans et sa femme quarante-deux ; cela aussi l'amusait. Sa mère, une femme présomptueuse et bouffie d'orgueil, avec des prétentions nobiliaires, méprisait sa belle-fille et vivait seule avec une horde de chiens et de chats ; et, à elle aussi, il devait donner soixante-quinze roubles par mois. Lui-même, étant homme de goût, aimait à déjeuner au Bazar slave et à dîner à l'Hermitage[16] . Il lui fallait beaucoup d'argent, et son oncle ne lui donnait que deux mille roubles par an ; ça ne suffisait pas et il courait Moscou toute la journée, la langue pendante, comme on dit, cherchant à contracter des emprunts quelque part ; et cela aussi lui semblait drôle.

Il était venu chez Kotlôvitch pour se reposer au sein de la nature, disait-il, de la vie de famille. À dîner, à souper, durant les promenades, il nous parlait de sa femme, de sa mère, de ses créanciers, des huissiers ; et il se moquait d'eux. Il se moquait de lui-même et assurait que, grâce à sa faculté d'emprunter, il avait fait beaucoup de connaissances agréables. Il riait sans cesse et nous riions aussi. À son contact, nous nous mîmes à vivre autrement que nous ne faisions avant. Je me sentais enclin aux plaisirs paisibles, et, en quelque sorte, idylliques ; j'aimais à pêcher, à me promener le soir, à chercher des champignons ; Loubkov, lui, préférait les pique-niques, les feux d'artifice, la chasse à courre ; il organisait trois fois par semaine des pique-niques, et Ariane, avec une figure inspirée et sérieuse, inscrivait sur un papier des huîtres, des bonbons, du champagne, et m'envoyait chercher tout cela à Moscou, sans me demander, naturellement, si j'avais de l'argent. Pendant les pique-

niques, il portait des toasts, riait et multipliait les joyeuses histoires sur sa femme vieille, les chiens gras de sa belle-mère et la charmante gentillesse des créanciers…

Loubkov aimait la nature, mais il la considérait comme chose depuis longtemps connue, et, en outre essentiellement et incommensurablement inférieure à lui, et créée pour son seul plaisir. S'arrêtant devant un beau paysage, il disait : « Il serait bien de prendre le thé ici. » Ayant vu un jour Ariane se promener avec une ombrelle, il me la montra de la tête, et dit :

– Elle est maigre, et cela me plaît ; je n'aime pas les femmes grasses.

Cela me froissa. Je le priai de ne pas parler ainsi des femmes devant moi. Il me regarda avec surprise et dit :

– Quel mal y a-t-il à ce que j'aime les maigres et n'aime pas les grasses ?

Je ne lui répondis rien. Une autre fois, étant de bonne humeur et ayant un peu bu, il me dit :

– J'ai remarqué que vous plaisez à Ariane Grigôriévna ; je m'étonne que vous n'en profitiez pas.

Je me sentis gêné par ces mots et lui exprimai avec trouble mes vues sur l'amour et la femme.

– Je ne sais, soupira-t-il. Pour moi, une femme est une femme et un homme est un homme. Qu'Ariane Grigôriévna soit poétique et élevée, cela ne signifie pas qu'elle soit en dehors des lois de la nature. Vous le voyez vous-même, elle est en âge d'avoir un mari ou un amant. Je respecte les femmes non moins que vous ; mais j'estime que certaines relations n'excluent pas la poésie. La poésie reste la poésie, mais n'exclut pas l'amant. C'est exactement comme en agriculture : la beauté de la nature est une chose, mais le rapport des bois et des champs en est une autre.

Quand Ariane et moi nous pêchions les goujons, Loubkov restait étendu sur le sable à côté de nous ; il se moquait de moi ou m'apprenait comment il faut vivre.

– Je m'étonne, cher monsieur, me disait-il, que vous puissiez vivre sans intrigue amoureuse. Vous êtes jeune, beau, intéressant – en un mot, un homme bien – et vous vivez comme un moine ! Ah ! ces vieillards de vingt-huit ans ! J'ai presque dix ans de plus que vous, mais quel est le plus jeune de nous deux ? Qui, demanda-t-il, Ariane Grigôriévna ?

– Vous, certainement, lui répondit Ariane. Quand notre silence et

l'attention avec laquelle nous regardions le flotteur l'ennuyaient, il rentrait à la maison. Ariane me disait en me regardant, d'un air fâché :

– Vraiment, vous n'êtes pas un homme, mais Dieu me pardonne, une bouillie claire. L'homme doit s'emballer, faire des folies, des fautes, souffrir ! Une femme vous pardonnera une impertinence ou une impudence, mais elle ne vous pardonnera jamais d'être trop raisonnable.

Elle se fâcha pour de bon et continua :

– Pour avoir du succès, il faut être résolu et hardi. Loubkov est moins bien que vous, mais il est plus intéressant, et il aura toujours du succès auprès des femmes parce qu'il ne vous ressemble pas ; c'est un homme…

On percevait dans sa voix une sorte d'exaspération. Une fois, à souper, elle commença à dire sans s'adresser à moi que, si elle était un homme, elle ne moisirait pas à la campagne. Elle voyagerait, vivrait à l'étranger, par exemple, en Italie… « Oh ! l'Italie ! » Mon père, involontairement, versa de l'huile sur le feu ; il parla longuement de l'Italie : que c'était beau ! quelle nature ! quels musées ! Ariane ressentit tout à coup un violent désir d'aller en Italie. Elle frappa même la table du poing, et ses yeux brillèrent : il faut y aller !

Puis commencèrent les propos : Comme il ferait bon en Italie ! ah ! l'Italie ! oh ! l'Italie ! Et cela tous les jours. Et quand Ariane me regardait par-dessus l'épaule, je voyais à son expression froide et obstinée que, dans ses rêves, elle avait déjà conquis l'Italie avec ses salons, ses étrangers illustres, ses touristes, et qu'on ne pourrait plus la retenir. Je lui conseillais d'attendre un peu, de remettre le voyage à deux ou trois ans ; elle se renfrognait avec dédain, et disait :

– Vous êtes raisonnable comme une vieille femme.

Loubkov était pour le voyage. Il disait que ça ne coûterait pas cher et qu'il irait avec plaisir en Italie pour se reposer de sa vie de famille. Je me conduisis, je l'avoue, naïvement, comme un collégien. Non par jalousie, mais par pressentiment de quelque chose de mauvais, d'extraordinaire, je tâchais de ne pas les laisser seuls ; et ils en plaisantaient. Par exemple, quand j'entrais, ils faisaient mine de venir de s'embrasser, etc., etc.

Mais voilà qu'un beau matin, son frère, gras et blanc, vint me voir et demanda à me parler en particulier. C'était un homme sans volonté. Malgré son éducation et sa délicatesse, il ne pouvait pas se

retenir de lire les lettres des autres s'il s'en trouvait devant lui sur une table ; et voilà que, dans la conversation, il m'avoua avoir lu, sans le faire exprès, une lettre de Loubkov à Ariane.

– J'ai appris par cette lettre qu'elle allait bientôt partir pour l'étranger. Cher ami, je suis tout bouleversé. Éclairez-moi, au nom de Dieu ; je ne comprends rien !

En disant cela, il respirait péniblement, me soufflait au visage en sentant le bouilli.

– Excusez-moi, reprit-il, de vous mettre dans le secret de cette lettre, mais vous êtes l'ami d'Ariane ; elle vous estime. Peut-être savez-vous quelque chose. Elle veut partir, mais avec qui ? Loubkov s'apprête à partir avec elle. Pardon, mais c'est même singulier de la part de Loubkov ! Il est marié, il a des enfants et va faire des déclarations d'amour ; il écrit à Ariane en la tutoyant. Pardon, mais c'est étrange !

Je devins froid, mes mains s'engourdirent, et je sentis une douleur dans la poitrine comme si on m'y eût mis une pierre tranchante. Kotlôvitch, épuisé, se laissa tomber dans un fauteuil, et ses mains pendirent comme un martinet.

– Qu'y puis-je ? demandai-je.

– La convaincre, la persuader… Jugez-en : que lui est Loubkov ? Est-ce l'homme qui lui convient ? Oh ! mon Dieu, continua-t-il en se prenant la tête, que c'est affreux, affreux !… Elle a de si bons partis, Maktoûiév, et… autres. Le prince l'adore, et, pas plus tard que mercredi dernier, feu son grand-père Hilarion, assurait positivement qu'Ariane serait sa femme. Positivement ! Son grand-père est mort, mais c'était un homme étonnamment sage : nous évoquons son esprit chaque jour.

Après cette conversation, je ne dormis pas de la nuit ; je voulais me suicider. Le matin, j'écrivis cinq lettres que je déchirai toutes en morceaux ; puis je pleurai à chaudes larmes dans la grange ; puis je demandai de l'argent à mon père et partis pour le Caucase sans dire adieu à personne.

Assurément l'homme est l'homme et la femme est la femme, mais tout est-il aussi simple de nos jours qu'avant le déluge, et dois-je, moi, homme cultivé, pourvu d'une complexe organisation mentale, expliquer ma forte attraction vers la femme par la seule différence des formes entre elle et moi ? Oh ! que ce serait affreux ! Je veux penser que le génie de l'homme qui lutte avec la nature, a lutté aussi contre l'amour physique comme avec un ennemi, et que, s'il

ne l'a pas vaincu, il a réussi du moins à le recouvrir d'un voile d'illusions et de fraternité et d'amour. Pour moi, du moins, ce n'est plus, comme chez la grenouille ou le chien, une fonction de mon organisme, mais le véritable amour. Un pur élan du cœur et l'estime pour la femme inspirent chacune de mes étreintes. Au fait, le dégoût de l'instinct animal a été cultivé par des centaines de générations pendant des siècles ; il m'a été transmis avec le sang et fait partie de mon être ; et si, maintenant, je poétise l'amour, n'est-ce pas, de nos jours, aussi naturel et nécessaire que le fait que mes oreilles sont immobiles et que je ne suis pas recouvert de poils ? Il me semble que la plupart des gens cultivés pensent ainsi, car dans le temps présent, le manque de l'élément moral et poétique en amour est regardé comme une marque d'atavisme ; on dit qu'il est un symptôme de dégénérescence et, en beaucoup de cas, de folie. Il est vrai qu'en poétisant l'amour, nous supposons que ceux que nous aimons possèdent des qualités que, souvent, ils n'ont pas, et cela est pour nous une source d'erreurs et de souffrances constantes. Mais, à mon sens, il vaut mieux qu'il en soit ainsi ; autrement dit, il vaut mieux souffrir que de se consoler en proclamant qu'une femme est une femme et qu'un homme est un homme.

Je reçus, à Tiflis, une lettre de mon père. Il m'écrivait qu'Ariane Grigôriévna était partie tel jour pour l'étranger avec l'intention d'y passer l'hiver. Je revins à la maison un mois après. C'était déjà l'automne. Chaque semaine, Ariane adressait à mon père, sur du papier parfumé, des lettres très intéressantes et d'un très beau style littéraire. J'estime que toute femme peut être un écrivain. Ariane décrivait en détail combien il lui avait été difficile de faire la paix avec sa tante et d'obtenir d'elle mille roubles pour le voyage, et comme elle avait longtemps cherché à Moscou une vieille dame, sa parente éloignée pour la décider à partir avec elle. Cette abondance de détails sentait trop la composition, et je compris que personne ne l'accompagnait.

Peu après, je reçus aussi une lettre d'elle, également parfumée et littéraire. Ariane m'écrivait qu'elle s'ennuyait sans moi, sans mes beaux yeux intelligents et amoureux. Elle me reprochait amicalement de gâcher ma jeunesse, de moisir à la campagne, alors que je pouvais, comme elle, vivre au paradis, sous des palmiers et respirer l'odeur des orangers. Et elle signait : « Ariane, par vous abandonnée. » Ensuite, deux jours après, une autre lettre du même genre, terminée par les mots : « Ariane, que vous oubliez. » La tête

me tournait. Je l'aimais à la passion. Je la voyais en rêve chaque nuit, et elle disait que je l'avais « abandonnée », « oubliée » ! Pourquoi cela ? À quel sujet ? Ajoutez la tristesse de la campagne, les longues soirées, les idées angoissantes à propos de Loubkov… L'incertitude me torturait, m'empoisonnait, et, les nuits, c'était insupportable ; je n'y tins plus et je partis.

Ariane m'appelait à Abbazzia. J'y arrivai par une chaude et lumineuse journée après la pluie, dont les gouttes pendaient encore aux arbres, et je descendis dans la grande « dépendance[17] » d'un hôtel semblable à une caserne, où habitaient Ariane et Loubkov. Ils étaient sortis ; je me rendis au parc, errai un peu dans les allées, puis je m'assis. Un général autrichien passa, les mains derrière le dos, avec les mêmes bandes rouges aux pantalons que nos généraux. On roula une voiture d'enfant dont les roues crièrent sur le sable mouillé. Il passa un vieillard décrépit qui avait la jaunisse, un curé, une bande d'Anglaises, puis encore le général autrichien. Une musique militaire, arrivant de Fiume, se dirigea vers le kiosque avec des cuivres étincelants ; la musique commença.

Avez-vous été à Abbazzia ? C'est une petite ville sale, slave, avec une seule rue qui sent mauvais, et dans laquelle, après la pluie, on ne peut pas passer sans caoutchoucs. J'avais lu tant de fois, et toujours avec émotion, la description de ce paradis terrestre ! Maintenant, quand après avoir relevé mon pantalon, je traversais, avec précautions cette rue étroite, et que j'achetais, par ennui, des poires dures à une vieille femme qui, ayant flairé en moi un Russe, disait *tchitiry, da-vâdsat*[18] , et quand je me demandais avec perplexité où je devais aller et ce que j'allais faire, et quand, aussi, je rencontrais des Russes, infailliblement déçus comme moi, j'en avais honte et en ressentais du dépit.

Il y a à Abbazzia une baie calme que sillonnent des bateaux à vapeur et des barques avec des voiles multicolores. On voit au loin Fiume et des îles, enveloppées de brume violette, et ce serait « pittoresque », si la vue sur le golfe n'était pas obstruée par les hôtels et leurs « dépendances », d'une inepte architecture bourgeoise, dont les spéculateurs avides ont couvert toute cette côte verdoyante, en sorte que vous ne voyez rien dans le paradis que des fenêtres, des terrasses, et des emplacements, couverts de tables blanches, avec les habits noirs des garçons. Il y a ici un parc comme on en trouve dans toute ville d'eaux étrangère. Et la verdure sombre, immobile, silencieuse des palmiers, et le sable jaune vif des

allées, et les bancs vert clair, et le resplendissement des trompettes bruyantes des soldats, et les bandes rouges du général, tout cela vous obsède au bout de dix minutes.

Et vous êtes obligé, on ne sait pourquoi, d'y vivre dix jours, dix semaines ! Traînant malgré moi d'une de ces villes d'eaux à une autre, je me convainquais de plus en plus de la manière inconfortable et mesquine dont vivent les repus et les riches ; combien leur imagination est plate et débile ; combien leurs goûts et leurs désirs sont timorés !… Combien plus heureux sont les touristes, vieux et jeunes, qui, n'ayant pas assez d'argent pour vivre dans les hôtels, habitent n'importe où, jouissent de la vue de la mer du haut des montagnes, couchés dans l'herbe, vont à pied, voient de près les bois et les villages, observent les coutumes du pays, entendent ses chansons et s'éprennent de ses femmes…

Tandis que je restais assis dans le parc, il commença à faire sombre, et mon Ariane apparut dans le crépuscule, exquise et élégante comme une princesse. Derrière elle, venait Loubkov, tout habillé de neuf, en vêtements très larges, apparemment achetés à Vienne.

– Pourquoi vous irritez-vous ? lui disait-il. Que vous ai-je fait ?

En me voyant, elle se récria de joie, et, si elle n'avait pas été dans le parc, elle se serait certainement jetée à mon cou. Elle me serrait les mains très fort et elle riait. Et moi aussi je riais et j'aurais presque pleuré d'émotion. Les questions commencèrent : Que se passe-t-il à la campagne ? Comment va mon père ? Avais-je vu son frère ? etc. Elle exigeait que je la regardasse dans les yeux, et me demandait si je me rappelais les goujons, nos petites disputes, les pique-niques.

– En somme, soupirait-elle, comme tout cela était bien ! Mais ici aussi nous ne vivons pas tristement. Nous avons, mon cher, mon bon, beaucoup de relations. Je vous présenterai demain à une famille russe. Seulement achetez-vous un autre chapeau. (Elle m'examina et fit la moue). Abbazzia n'est pas la campagne. On doit, ici, être comme il faut.

Nous allâmes ensuite au restaurant. Ariane riait sans cesse. Elle badinait, m'appelait cher, bon, spirituel, et n'en croyait pas ses yeux que je fusse avec elle. Nous restâmes jusqu'à onze heures et nous nous séparâmes, très contents du souper et de nous-mêmes. Le lendemain, Ariane me présenta à la famille russe comme « le fils du professeur célèbre, notre voisin de campagne. » Dans cette famille,

elle ne faisait que parler de terres et de récoltes, et elle me prenait à témoin. Elle voulait paraître une riche propriétaire. Et, vraiment, cela lui réussissait. Elle se tenait, en vérité, très bien, comme une véritable aristocrate qu'elle était par sa naissance.

– Et ma tante, dites-moi, un peu ! fit-elle tout à coup, en me regardant avec un sourire. Nous nous sommes un peu disputées et elle s'est sauvée à Méran. Hein ! quelle femme !

Tandis que nous nous promenions ensuite dans le parc, je lui demandai :

– De quelle tante parliez-vous à l'instant ? Quelle est cette tante ?

– C'est un mensonge officieux, dit Ariane en riant. Ils ne doivent pas savoir que je voyage seule.

Après un silence d'une minute, elle se serra contre moi et dit :

– Mon ami, mon cher, faites amitié avec Loubkov. Il est si malheureux ! Sa mère et sa femme sont vraiment terribles.

Elle disait vous à Loubkov et en allant se coucher, elle lui disait, comme à moi : « À demain. » Ils logeaient à des étages différents et cela me donnait espoir qu'il n'y avait rien entre eux ; aussi le rencontrais-je sans déplaisance. Quand, un jour, il me demanda de lui prêter trois cents roubles, je les lui remis avec grand plaisir.

Chaque jour, nous nous promenions et ne faisions rien de plus. Nous flânions dans le parc ; nous mangions et buvions ; et chaque jour les causeries avec la famille russe se poursuivaient. Je m'étais peu à peu habitué à rencontrer infailliblement dans le parc le vieux bonhomme qui avait la jaunisse, le curé, et le général autrichien, qui ne se séparait jamais d'un petit jeu de cartes. Dès que c'était possible, il s'asseyait et faisait une réussite, remuant nerveusement les épaules. La musique jouait toujours aussi la même chose. À la campagne, chez nous, j'étais gêné devant les moujiks quand j'allais en semaine à un pique-nique ou que je pêchais ; de même, à Abbazzia, j'avais honte devant les garçons, les cochers, les ouvriers que je rencontrais. Il me semblait qu'ils pensaient en me regardant : « Pourquoi ne fais-tu rien ? » Et cette gêne, je la sentais du matin au soir, chaque jour. Temps étrange, désagréable, monotone. Rien ne le variait que le fait que Loubkov m'empruntait tantôt cent, tantôt cinquante gouldens. L'argent le ressuscitait aussitôt, comme un morphinomane la morphine. Et il commençait à se moquer bruyamment de sa femme, de lui-même et de ses créanciers.

Mais survinrent les pluies. Il fit froid. Nous partîmes pour l'Italie, et je télégraphiai à mon père de m'envoyer, à tout prix, par mandat,

à Rome, huit cents roubles. Nous nous arrêtâmes à Venise, à Bologne, à Florence. Dans chaque ville, nous tombions inévitablement dans un hôtel cher où l'on nous comptait à part l'éclairage, le service, le chauffage, le petit pain du déjeuner et le droit de prendre nos repas à une petite table. Nous mangions beaucoup. Le matin, on nous servait un « café complet »[19] ; à une heure, le déjeuner : viande, poisson, une omelette, fromage, fruits, vin ; à six heures, dîner de huit plats, avec de longs intervalles durant lesquels nous buvions de la bière et du vin ; à neuf heures, le thé. Ariane, vers minuit, déclarait qu'elle voulait manger et réclamait du jambon et des œufs à la coque. Pour lui tenir compagnie, nous mangions aussi. Entre temps nous courions les musées et les expositions avec l'unique idée de ne pas être en retard pour le déjeuner ou pour le dîner. Je m'ennuyais devant les tableaux ; j'étais attiré par ma chambre pour m'y étendre et me reposer ; je me fatiguais. Je cherchais des yeux une chaise et je répétais hypocritement après les autres : « Quelle merveille ! Que d'air ! » Comme des boas repus, nous ne faisions attention qu'aux objets brillants. Les devantures des magasins nous hypnotisaient ; nous admirions les broches fausses et nous achetions une foule d'objets inutiles et médiocres.

Pareille chose se répéta à Rome. Il y pleuvait, un vent froid soufflait. Après un déjeuner abondant, nous allâmes visiter Saint-Pierre, et, à cause de notre gourmandise, et peut-être du mauvais temps, il ne nous fit aucune impression. Nous reprochant les uns aux autres notre indifférence pour l'art, nous nous querellâmes presque.

L'argent envoyé par mon père arriva. J'allai le toucher, il me souvient, un matin. Loubkov était avec moi.

– Le présent, dit-il, ne peut pas être entièrement heureux quand il y a le passé. Du passé, je garde au cou une lourde charge. Si j'avais de l'argent, ce ne serait pas un mal, mais je suis nu comme Job… Le croyez-vous, continua-t-il en baissant la voix, il ne me reste que huit francs. Et je dois envoyer cent roubles à ma femme, et autant à ma mère. Et ici il faut vivre. Ariane est comme une enfant. Elle ne veut pas comprendre la situation ; elle sème l'argent comme une duchesse. Pourquoi, hier, a-t-elle acheté une montre ? Et, dites-moi pourquoi nous continuons à jouer les anges ? Nous cachons à la domesticité nos relations, et cela coûte dix à quinze francs de plus par jour, puisque je prends une chambre à part. Pourquoi cela ?

Ce fut comme si une pierre aiguë se retournait dans ma poitrine. Il n'y avait plus d'incertitude : tout était clair pour moi. Je devins glacé et, tout de suite, je pris la résolution de ne plus les voir, l'un et l'autre, de me sauver d'eux, de rentrer immédiatement en Russie…

– Il est aisé de se lier avec une femme, poursuivit Loubkov ; il suffît de la déshabiller ; mais après, comme tout cela est compliqué ! quelle idiotie !

Quand je comptais l'argent que je venais de recevoir, il me dit :

– Si vous ne me donnez pas mille francs, je suis perdu. Votre argent est ma seule ressource.

Je les lui donnai et il devint tout de suite gai. Il commença à se moquer de son oncle, un original, qui n'avait pas su cacher à sa femme où il se trouvait. Rentré à l'hôtel, je fis ma malle et réglai ma note. Il me restait à prendre congé d'Ariane.

Je frappai chez elle.

– Entrez[20] .

Dans sa chambre régnait le désordre matinal. Sur la table, le service à thé, un pain non fini, des coquilles d'œufs, une odeur forte et suffocante de parfums. Le lit n'était pas fait ; il était évident que deux personnes y avaient dormi. Ariane ne venait que de se lever ; elle était en peignoir de flanelle, non coiffée.

Je lui dis bonjour, puis je restai silencieux une minute, tandis qu'elle essayait de mettre ses cheveux en ordre, et je lui demandai, tout tremblant :

– Pourquoi… pourquoi m'avez-vous fait venir à l'étranger ?

Elle comprit évidemment à quoi je pensais ; elle me prit la main et dit :

– J'ai voulu que vous soyez ici. Vous êtes si pur !

J'eus honte de mon agitation, de mon tremblement. Si j'allais sangloter tout d'un coup ! Je sortis sans dire un mot et une heure après, j'étais en wagon. Pendant tout le voyage, je m'imaginai Ariane enceinte, et elle me répugnait. Et toutes les femmes que je voyais dans les wagons et aux stations me semblaient enceintes et, elles aussi, me paraissaient dégoûtantes et pitoyables. Je me trouvais dans la position d'un avare qui découvre tout à coup que toutes ses pièces d'or sont fausses. Les images pures et gracieuses que mon imagination, réchauffée par l'amour, avait si longtemps caressées, mes plans, mes espérances, mes souvenirs, mes idées sur l'amour et la femme, tout cela se moquait maintenant de moi et me

tirait la langue. Ariane, songeais-je avec effroi, cette jeune fille intelligente, très belle, fille d'un sénateur, s'était liée à un homme sans intérêt, commun, trivial ! Mais, me répondais-je, pourquoi n'aimerait-elle pas Loubkov ? En quoi est-il pire que moi ? Qu'elle aime qui bon lui semble, mais pourquoi mentir ? Et pour quelle raison serait-elle sincère avec moi ?

Et je continuais, toujours dans cette sorte-là, jusqu'à l'abrutissement. Dans le wagon, il faisait froid. J'étais en première, mais il y a trois places par banquette, pas de doubles fenêtres, la portière ouvre directement dans le compartiment ; et je me sentais comme enchaîné, écrasé, abandonné, piteux ; mes pieds étaient glacés. Et, en même temps, il me revenait en mémoire combien Ariane était éblouissante ce matin avec son peignoir et ses chevaux défaits, et une jalousie si forte s'emparait de moi que je sursautais de douleur. Mes voisins me regardaient avec étonnement et même avec crainte.

En Russie, je trouvai des amas de neige et une gelée de vingt degrés. J'aime l'hiver ; je l'aime parce que, en ce temps-là, par les fortes gelées, j'étais toujours particulièrement au chaud. Couvert d'une demi-pelisse, avec des bottes de feutre, il est agréable, en un jour clair et froid, de travailler au jardin ou aux champs ; ou de lire, dans une chambre bien chauffée ; de rester assis près de la cheminée dans le cabinet de son père, ou d'aller se laver dans une étuve de village, vous appartenant… Mais voilà, quand on n'a chez soi ni mère, ni sœur, ni enfants, c'est un peu angoissant durant les soirs d'hiver, qui semblent extraordinairement longs et mornes. Et plus c'est chaud et confortable, plus on sent le vide.

L'année où je revins de l'étranger, les soirées ne finissaient plus… Je m'ennuyais beaucoup et ne pouvais pas même lire. Le jour, cela allait encore ; je balayais la neige au jardin ; je donnais à manger aux poules et aux veaux, mais le soir, c'était à se pendre.

Naguère je n'aimais pas les visites ; maintenant je m'en réjouissais parce que je savais qu'on parlerait d'Ariane. Kotlôvitch, le spirite, venait souvent parler de sa sœur, et il amenait parfois son ami le prince Maktoûiév, qui était non moins amoureux d'Ariane que moi. Se tenir dans la chambre de la jeune fille, tapoter les touches de son piano, regarder sa musique, c'était une nécessité pour le prince. Il ne pouvait vivre sans cela, et l'esprit du grand-père Hilarion continuait à annoncer que, tôt ou tard, elle serait sa femme. Le prince, d'habitude, restait longtemps, du déjeuner jusqu'à minuit, et

il se taisait. Il buvait en silence deux ou trois bouteilles de bière et, de temps à autre seulement, pour montrer qu'il prenait part à la conversation, il riait par saccades, tristement et bêtement. Au moment de rentrer, il me prenait chaque fois à part, et me disait à mi-voix :

– Quand avez-vous vu Ariane Grigôriévna la dernière fois ? Se porte-t-elle bien ? Je crois qu'elle ne s'ennuie pas à l'étranger ?

Le printemps arriva. Il fallait aller à la chasse des oiseaux de passage, faire semer les trèfles et les blés tendres. Le temps était triste, mais d'une tristesse printanière. Je voulais m'habituer à la perte de mon amour. Travaillant aux champs et écoutant les alouettes, je me demandais : Ne faudrait-il pas en finir d'un coup avec cette question du bonheur personnel ? Pourquoi, par exemple, n'épouserais-je pas, sans aller plus loin, une simple paysanne ?

Or, tout à coup, au plus fort moment des travaux, je reçus une lettre à timbre italien.

Le trèfle, les ruches, les veaux, la jeune paysanne, tout s'envola comme de la fumée. Cette fois Ariane écrivait qu'elle était profondément, infiniment malheureuse. Elle me reprochait de ne pas lui avoir tendu la main pour la secourir, et, l'ayant regardée du haut de ma vertu, de l'avoir abandonnée au moment du péril. Tout cela était tracé d'une grosse écriture nerveuse, avec des ratures et des taches. On voyait qu'elle écrivait à la hâte et qu'elle souffrait. En conclusion, elle me suppliait de venir et de la sauver.

Derechef je levai l'ancre et fus emporté. Ariane était à Rome. J'arrivai chez elle un soir, tard, et, quand elle me vit, elle se mit à sangloter et se jeta à mon cou. Pendant l'hiver elle n'avait pas du tout changé ; elle était aussi charmante et aussi jeune. Nous soupâmes ensemble et allâmes ensuite nous promener en voiture jusqu'à l'aube dans la ville, et, tout le temps, elle me parla de sa vie. Je lui demandai où était Loubkov.

– Ne me rappelez pas cet être ! s'écria-t-elle. Il m'est odieux et me dégoûte.

– Mais, dis-je, vous l'avez aimé, il me semble ?

– Jamais ! D'abord, il me paraissait original et excitait ma pitié, voilà tout. Il est impudent, prend une femme d'assaut, et c'est amusant. Mais ne parlons pas de lui. C'est une triste page de ma vie. Il est rentré en Russie pour chercher de l'argent. Bon, qu'il y aille ! Je lui ai dit de ne pas revenir.

Elle n'était plus à l'hôtel, mais dans un appartement de deux

pièces qu'elle avait meublées à son goût, froid et luxueux. Quand Loubkov fut parti, elle s'endetta de près de cinq mille francs auprès de ses connaissances, et mon arrivée était réellement pour elle le salut. Je comptais la ramener à la campagne, mais je n'y parvins pas. Elle avait le mal du pays, mais le souvenir de la pauvreté, des privations qu'elle avait endurées, du toit rouillé de la maison de son frère, lui inspiraient du dégoût et la faisaient frissonner. Et, quand je lui proposais de rentrer en Russie, elle me serrait convulsivement les mains et disait :

– Non, non ! J'y mourrais d'ennui.

Puis mon amour atteignit sa dernière phase, entra dans son dernier quartier.

– Soyez le « chéri » de jadis, aimez-moi un peu, disait Ariane en se penchant sur moi. Vous êtes morose et trop raisonnable ; vous craignez de vous abandonner à l'élan, et vous pensez toujours aux suites ; c'est ennuyeux. Je vous en prie, je vous en supplie, soyez gentil pour moi !… Mon pur, mon saint, mon cher ami, je vous aime tant !

Je devins son amant. Je fus un mois au moins comme fou, ne ressentant que de l'enchantement. Tenir dans ses bras un corps jeune et beau, s'en délecter, sentir chaque fois, en s'éveillant, sa tiédeur et se rappeler que mon Ariane était là ! Oh ! il n'est pas facile de s'accoutumer à pareille chose ! Mais je m'y accoutumai pourtant, et, peu à peu, je commençai à considérer consciemment ma nouvelle situation.

Avant tout, je compris qu'Ariane, comme jadis, ne m'aimait pas. Pourtant elle voulait sérieusement m'aimer ; elle craignait la solitude, et, surtout, j'étais jeune, solide, robuste ; et elle était sensuelle comme, en général, tous les gens froids. Et nous faisions semblant tous les deux d'être liés par un amour mutuel et passionné. Puis je compris aussi autre chose.

Nous vécûmes à Rome, à Naples, à Florence ; nous allâmes à Paris, mais il nous parut froid, et nous revînmes en Italie. Nous nous présentions partout comme mari et femme, comme de riches propriétaires. On faisait volontiers connaissance avec nous, et Ariane eut un grand succès. Comme elle prenait des leçons de peinture, on l'appelait artiste, et, figurez-vous, cela lui allait très bien, bien qu'elle n'eût pas le moindre talent. Elle dormait tous les jours jusqu'à deux ou trois heures ; elle buvait son café et déjeunait au lit. À dîner, elle mangeait du potage, de la langouste, du poisson,

de la viande, du fromage, du gibier, des asperges, et, quand elle se couchait, je lui donnais au lit quelque chose à manger, du roast-beef, par exemple, qu'elle mâchait d'un air triste et préoccupé et, la nuit, en se réveillant, elle mangeait des pommes et des oranges.

Sa nature foncière était une stupéfiante malice. Elle rusait continuellement, à toute minute, sans la moindre nécessité, comme par instinct, pour les mêmes raisons que le moineau pépie ou que la blatte remue ses barbes. Elle rusait avec moi, avec les domestiques, avec le portier, avec les marchands, dans les magasins, avec ses connaissances. Pas une conversation, pas une rencontre n'allait sans grimaces et sans pose. Qu'un homme entrât dans notre chambre – quel qu'il fût – le garçon ou un baron, elle changeait de regard, d'expression, de voix, et même les lignes de son corps changeaient. Si vous l'aviez vue alors, même une seule fois, vous auriez dit qu'il n'y avait pas dans toute l'Italie de gens plus riches ou plus mondains que nous. Elle ne laissait passer aucun musicien, aucun artiste sans lui débiter des tas de compliments sur son talent remarquable.

– Vous avez un si grand talent ! disait-elle d'une voix chantante et douce. On se sent mal à l'aise avec vous ; je crois que vous voyez les gens de part en part.

Et tout cela pour plaire, pour avoir du succès, pour fasciner. Elle se réveillait chaque jour avec une seule idée : « Plaire ! » C'était le but, le sens de sa vie. Si je lui avais dit que, dans telle rue, demeurait un homme auquel elle ne plaisait pas, cela l'eût fait sérieusement souffrir. Elle devait chaque jour enchanter, captiver, rendre fou. Que je fusse en son pouvoir et que je m'anéantisse totalement devant ses charmes, cela lui causait les mêmes plaisirs que les vainqueurs éprouvaient jadis dans les tournois. Mon humilité ne lui suffisait pas et, la nuit, vautrée comme une tigresse, dénudée, – elle avait toujours chaud – elle lisait les lettres que lui adressait Loubkov. Il la suppliait de revenir en Russie. Il jurait autrement de dévaliser ou de tuer quelqu'un afin d'avoir de l'argent et de la rejoindre. Elle le haïssait, mais ses lettres passionnées, asservies, l'énervaient. De ses charmes, elle avait une opinion extraordinaire. Il lui semblait que si dans une nombreuse société quelconque, on eût vu comme elle était bien faite et quelle était la couleur de sa peau, elle aurait vaincu toute l'Italie, tout l'univers. Ces conversations sur les formes et la couleur de la peau d'une femme me choquaient et, ayant remarqué cela, elle disait, quand

elle était fâchée, pour me taquiner et pour me vexer, toutes sortes de vulgarités. Elle en vint même à dire, une fois, chez une dame à la campagne, étant irritée :

– Si vous continuez à m'ennuyer avec vos prônes, je me déshabille à l'instant et me couche toute nue sur ces fleurs !

Souvent, en la regardant dormir, ou manger, ou tâcher de donner à ses yeux une expression naïve, je pensais : Pourquoi, mon Dieu, cette beauté extraordinaire, cette grâce, cet esprit lui ont-ils été donnés ? N'est-ce que pour se vautrer au lit, manger et mentir, mentir sans cesse ?

Mais avait-elle de l'esprit ? Elle avait peur de trois bougies allumées, du nombre treize ; elle avait effroi du mauvais œil et des mauvais rêves ; elle parlait de l'amour libre et de la liberté comme une vieille bigote ; elle assurait que Boleslas Markévitch[21] écrivait mieux que Tourgueniev. Mais elle était diablement rusée et spirituelle ; elle savait, en société, paraître très instruite et femme aux idées avancées.

Il ne lui coûtait rien, même quand elle était de bonne humeur, d'humilier les domestiques ou de tuer un insecte. Elle aimait les courses de taureaux ; elle aimait à lire les assassinats et elle se fâchait quand on acquittait les accusés.

Avec la vie que nous menions, Ariane et moi, il fallait beaucoup d'argent. Mon pauvre père m'envoyait sa pension, tous ses pauvres revenus, empruntait pour moi où il pouvait, et quand il me répondit, une fois, *non habeo,* je lui envoyai, un télégramme désespéré le suppliant d'hypothéquer notre terre. Peu après, je le priai d'emprunter sur seconde hypothèque. Il fit l'un et l'autre sans récriminer et m'envoya tout l'argent, sans garder un sou. Ariane faisait fi de la vie pratique ; elle ne se souciait aucunement de tout cela, et quand je gaspillais des milliers de francs pour satisfaire ses fous désirs et que je gémissais comme un vieil arbre, elle chantait, l'âme sereine : *Addio, bella Napoli.*

Peu à peu, je me refroidis à son égard et eus honte de notre liaison. Je n'aime pas les grossesses et les couches, mais, à présent, je songeais à un enfant qui eût été la justification matérielle de notre vie. Pour ne pas me dégoûter tout à fait moi-même, je me mis à visiter les musées et les galeries, je lisais, je mangeais peu, et je cessai de boire. En courant du matin au soir, comme un cheval qui court à la corde, je me sentais le cœur moins lourd.

Moi aussi, j'ennuyais Ariane. Tous les gens auprès desquels elle

avait du succès étaient de moyenne condition ; pas plus que jadis, il n'y avait chez elle d'ambassadeurs, et elle n'avait pas son salon. L'argent manquait, et cela l'humiliait, la faisait pleurer. Elle me déclara enfin qu'elle n'aurait pas d'objection à rentrer en Russie.

Et voilà, nous revînmes.

Dans les derniers mois qui précédèrent notre départ, elle écrivait constamment à son frère. Elle avait évidemment des projets secrets, mais lesquels ? Cela maintenant m'ennuyait d'approfondir ses ruses. Nous n'allâmes pourtant pas à la campagne, mais à Yalta, et de Yalta au Caucase.

Elle ne peut vivre maintenant que dans les villes d'eau, et si vous saviez combien je les déteste toutes ! Comme j'y suis gêné et comme j'y étouffe ! Maintenant ce serait le moment d'être à la campagne. Je travaillerais ; je gagnerais mon pain à la sueur de mon front ; je rachèterais mes fautes. Actuellement je sens en moi un afflux de forces, et, il me semble qu'en les tendant, je dégagerais mon bien en cinq ans. Mais, voyez-vous, il y a une complication ! Ici, ce n'est pas l'étranger, mais notre bonne mère Russie : il faut penser au mariage.

Évidemment, l'emballement est passé ; il ne reste rien de l'amour d'autrefois, mais, malgré tout, je suis obligé de l'épouser.

*

* *

Chamôkhine, bouleversé par son récit, descendit avec moi vers les cabines, continuant à parler des femmes. Il était déjà tard. Il se trouva que nous avions la même cabine.

– Pour le moment, me disait Chamôkhine, il n'y a qu'à la campagne où la femme soit l'égale de l'homme ; elle y a la même pensée que lui, sent comme lui, et au nom de la culture, lutte avec autant d'application que lui contre la nature. La femme des villes, bourgeoise ou intellectuelle, a rétrogradé depuis longtemps et revient à l'existence primitive. Elle est déjà à moitié femme-animale et, à cause d'elle, beaucoup de ce que le génie humain avait acquis est déjà perdu. La femme disparaît peu à peu et, à sa place, s'installe la femelle primitive. Cette régression de la femme intellectuelle menace la civilisation d'un sérieux danger. Elle tâche d'entraîner l'homme dans sa marche en arrière et arrête son mouvement en avant ; c'est incontestable.

Je lui demandai : « Pourquoi généraliser ? pourquoi juger toutes les femmes d'après la seule Ariane ? La tendance seule de la femme vers l'instruction et l'égalité des sexes exclut toute supposition de

mouvement régressif. »

Mais Chamôkhine m'écoutait à peine et souriait d'un air incrédule. Il détestait les femmes avec passion, avec conviction, et on ne pouvait l'en faire démordre.

– Laissez donc ! m'interrompit-il ; si la femme ne voit pas en moi un homme, son égal, mais un mâle, et si elle prend soin toute sa vie de me plaire, c'est-à-dire de me conquérir, peut-il être question là d'égalité ? Oh ! ne les croyez pas ! Elles sont très, très rusées ! Nous autres hommes, nous voulons leur liberté, mais elles n'en veulent aucunement : elles font seulement semblant de le vouloir. Elles sont terriblement, horriblement malignes !

J'en avais assez de discuter, et j'avais sommeil ; je me retournai vers la cloison.

– Oui, entendis-je en m'endormant. Oui. La faute en est à notre éducation, mon cher monsieur ! Dans les villes, l'éducation et l'instruction, en leur principale essence, tendent à faire de la femme la femme-animale, autrement dit une femme qui plaise au mâle, et sache le conquérir. Oui. (Chamôkhine soupira). Il faut que les petites filles soient élevées et instruites avec les garçons, qu'ils soient toujours ensemble. Il faut élever la femme de façon à ce qu'elle sache reconnaître ses torts, comme l'homme le fait ; autrement, à son idée, elle a toujours raison. Inculquez à la petite fille, dès le maillot, que l'homme n'est pas avant tout son chevalier servant, et son fiancé, mais qu'il est son prochain, égal à elle en tout. Habituez-la à penser, logiquement, à généraliser ; ne lui assurez pas que son cerveau pèse moins que celui de l'homme et que, par cela seul, elle peut être indifférente aux sciences, aux arts et aux autres questions intellectuelles. L'apprenti cordonnier ou l'apprenti peintre a aussi un cerveau de dimensions moindres qu'un homme fait ; il prend part néanmoins à la lutte pour l'existence ; il travaille et il souffre. Il faut aussi bannir la coutume d'invoquer la physiologie, la grossesse et les couches. D'abord la femme n'accouche pas tous les mois ; en second lieu, toutes les femmes n'accouchent pas ; troisièmement, la femme normale des campagnes travaille aux champs à la veille de ses couches, et il ne lui en arrive rien de mal. Puis il faut qu'il y ait une égalité complète dans la vie quotidienne. Si un homme passe une chaise à une dame ou ramasse son mouchoir, qu'elle lui rende la pareille. Je n'aurais pas d'objections à ce qu'une jeune fille de bonne famille m'aidât à mettre mon pardessus ou me servît un verre d'eau…

Je n'entendis plus rien, car je m'endormis. Le lendemain matin, quand nous approchions de Sébastopol, le temps était désagréable et humide. Il y avait du roulis. Chamôkhine était assis avec moi dans le salon, méditait et se taisait. Les hommes, le col de leurs manteaux relevés, et les dames, la figure pâle et endormie, commencèrent à apparaître quand on sonna pour le thé. Une dame, jeune et très belle, celle qui, à Volotchisk, s'était fâchée avec les employés de la douane, s'arrêta devant Chamôkhine et lui dit, avec l'expression d'un enfant capricieux et gâté :

– *Jean*[22] *,* ton petit pinson a eu le mal de mer.

Vivant à Yalta, je vis cette jolie femme filant sur un ambleur et, derrière elle, deux officiers qui avaient peine à la rejoindre. Un matin, coiffée d'un bonnet phrygien et en petit tablier, elle peignait une étude, assise sur le quai, et une foule l'entourait et l'admirait. Je fis aussi sa connaissance. Elle me serra fortement la main et, me regardant avec extase, elle me remercia d'une voix chantante et sucrée du plaisir que lui faisaient mes livres.

– Ne la croyez pas, murmura Chamôkhine, elle n'a rien lu de vous.

Un soir, me promenant sur le môle, je rencontrai Chamôkhine ; il portait de gros paquets de hors-d'œuvre et de fruits.

– Le prince Maktoûiév est ici ! me dit-il joyeusement. Il est arrivé hier avec le frère d'Ariane, le spirite. Je comprends maintenant ce qu'elle lui écrivait. Seigneur, continua-t-il, en regardant le ciel et en appuyant les paquets sur sa poitrine, si cela s'arrangeait avec le prince, ce serait la liberté ! Je pourrais alors m'en aller à la campagne chez mon père !

Et il courut plus loin.

– Je commence à croire aux esprits, me cria-t-il en se retournant. L'esprit du grand-père Hilarion semble avoir prédit la vérité. Ah ! si cela était !

Le lendemain je quittai Yalta. Comment a fini le roman de Chamôkhine, je l'ignore.

1901.

Partie 3
LA DERNIÈRE MOHICANE

Par un beau matin de printemps, nous étions assis dans des fauteuils d'aïeux, le propriétaire Dokoûkine, capitaine de cavalerie en retraite et moi, qui passais quelques semaines chez lui ; et nous regardions paresseusement par la fenêtre.

L'ennui était effroyable.

– Fi ! s'exclama Dokoûkine, on s'ennuie tant qu'on serait heureux de voir survenir un huissier !…

– Si on allait se coucher ! pensai-je.

Nous méditâmes longtemps, très longtemps sur le thème de l'ennui jusqu'au moment où, à travers les vitres mal lavées, qui s'irisaient comme un arc-en-ciel, nous aperçûmes dans l'univers un petit changement : le coq qui se trouvait près d'un tas de feuilles de l'année précédente, levant tantôt une patte, tantôt l'autre (il voulait les lever toutes les deux à la fois) se secoua tout à coup, et se jeta du côté de la porte, comme si on l'eût piqué.

– Quelqu'un arrive à pied ou en voiture… fit Dokoûkine, souriant. Puisse le diable nous envoyer une visite ! Du moins ce sera plus gai…

Le coq ne nous avait pas trompés. Dans la porte cochère s'encadrèrent, d'abord, la tête d'un cheval, sous un archet vert, puis le cheval tout entier et enfin une sombre, lourde briska avec des garde-boues hideux, faisant songer aux ailes d'un hanneton qui s'apprête à prendre son vol.

La briska entra dans la cour, tourna maladroitement à gauche et s'en fut, avec des heurts grinçants vers l'écurie. Deux personnes étaient assises dans la voiture : l'une grande, une femme ; l'autre plus petite, un homme.

– Le diable m'emporte !… bougonna Dokoûkine, me regardant avec des yeux effarés et se grattant la tempe. Quand on est bien, on ne sait pas s'en rendre compte ! Ce n'est pas pour rien que j'ai rêvé à un poêle cette nuit !…

– Qu'est-ce donc ? Qui est-ce qui arrive ?

– Ma sœur et son mari, que le diable les…

Dokoûkine se leva et se mit à marcher nerveusement.

– J'en ai senti du froid sous le cœur… marmonna-t-il. C'est mal de n'avoir pas pour sa sœur des sentiments de tendresse, mais – croyez-moi ! – j'aime mieux rencontrer un chef de brigands dans une forêt, qu'elle. Si nous nous cachions !… Timôchka dira que nous sommes partis pour la session…

Dokoûkine s'agita, ne sachant que faire, et se mit à appeler fortement Timôchka. Mais il était trop tard pour mentir et se cacher. Une minute après, on entendit du bourdonnement dans l'antichambre : une grosse voix de femme et une mince voix d'homme.

– Arrange le bas de mon volant, dit la grosse voix. Tu as encore pris les pantalons qu'il ne fallait pas !

– Vous avez daigné donner mes pantalons bleus à notre petit oncle Vassîli Anntîpytch, fit la petite voix en se disculpant ; et mes pantalons à carreaux, vous m'avez ordonné de les serrer jusqu'à l'hiver… Dois-je prendre votre châle ou ordonnez-vous de le laisser ici ?

La porte s'ouvrit enfin et une dame d'une quarantaine d'années, grande, forte, large, vêtue d'une robe de soie bleue, entra.

Sur sa figure aux joues rouges, marquée de taches de rousseur, on lisait tant de fierté stupide que je compris du premier coup l'antipathie de Dokoûkine.

Suivant la dame, entra un petit homme maigre, en redingote chinée, avec des pantalons larges et un gilet de velours. Le petit homme était étroit de poitrine, rasé ; il avait un petit nez rouge. Sur son gilet ballottait une chaîne d'or, ressemblant à une chaîne de lampadaire.

Dans ses mouvements, son costume, son petit nez, dans toute sa personne mal tournée, perçait quelque chose d'abaissé, de servile, de piteux…

La dame entra, et, comme si elle ne nous eût pas aperçus, se dirigea vers les icônes et se mit à faire des signes de croix.

– Signe-toi ! dit-elle en se retournant vers son mari.

Le petit homme au petit nez rouge tressaillit et se signa.

– Bonjour, sœur ! dit Dokoûkine à la dame, en soupirant, quand elle eut fini son oraison.

La dame sourit avec importance et tendit ses lèvres aux lèvres de son frère.

Le petit bonhomme embrassa aussi Dokoûkine.

– Permettez-moi de vous faire faire connaissance, dit Dokoûkine : « Ma sœur, Olympiâda Iégôrovna Khlykine… son mari, Dossiféy Anndréïtch… un de mes bons amis…

– Très heureuse… dit d'une voix traînante Olympiâda Iégôrovna, sans me tendre la main. Très heureuse.

Nous nous assîmes et il y eut une minute de silence.

– Je parie que tu n'attendais pas de visites ? dit Olympiâda Iégôrovna à son frère. Je ne croyais pas, moi non plus, venir ici, frère ; mais comme je vais chez le Maréchal de la noblesse… alors, en passant…

– Pourquoi vas-tu chez le Maréchal ? demanda Dokoûkine.

– Me plaindre de lui ! dit la dame en montrant son mari.

Dossiféy Anndréïtch baissa ses petits yeux, cacha ses pieds sous sa chaise et, gêné, toussa derrière son poing.

– À quel sujet te plaindre de lui ?

Olympiâda Iégôrovna soupira :

– Il ne sait pas garder son rang ! dit-elle. Alors que faire ? Je me suis déjà plainte à toi, frère, et à ses parents ; je l'ai mené chez le P. Grigôri pour qu'il le sermonne, et j'ai pris moi-même toutes les mesures possibles ; rien n'y a fait. Il faut donc, malgré moi, déranger M. le Maréchal…

– Mais qu'a donc fait Dossiféy ?

– Rien. Il ne sait pas tenir son rang. Il est, admettons-le, sobre, docile, respectueux, mais quel mérite à cela, s'il oublie son rang ? Vois un peu, comme il se tient courbé ! On dirait un solliciteur ou un roturier. Est-ce que les gentilshommes s'assoient ainsi ? Allons, assieds-toi comme il faut ! Redresse-toi !

Dossiféy Anndréitch tendit le cou, leva le menton et regarda craintivement sa femme du coin de l'œil.

Voyant que la conversation prenait un caractère intime, familial, je me levai pour sortir. Mme Khlykine remarqua mon mouvement.

– Peu importe, dit-elle, restez ; il est bon que les jeunes gens entendent ce que je dis. Si nous ne sommes pas versés dans les sciences, nous sommes du moins plus âgés que vous. Que Dieu accorde à chacun de vivre comme nous l'avons fait !…

Elle se tourna vers Dokoûkine :

– Tant que nous sommes ici, mon frère, nous allons dîner chez toi. Mais aujourd'hui, j'en suis sûre, tu as fait faire un dîner gras. Tu ne t'es certainement pas souvenu que c'est mercredi ? (Elle soupira). Fais-nous préparer un repas maigre ; nous ne ferons pas gras.

Dokoûkine appela Timôchka et commanda un repas maigre.

– Après dîner, nous irons chez le Maréchal, reprit Mme Khlykine. Je le prierai de faire un peu attention… C'est son affaire de veiller à ce que les gentilshommes ne donnent pas dans le travers !…

– Mais est-ce que Dossiféy y donne ?

– Comme si c'était la première fois que tu l'entends dire !… se

récria Mme Khlykine. Cela, d'ailleurs, ne te fait rien… Toi-même, gardes-tu bien ton rang ?… Tiens, demandons-le à M. le jeune homme… Jeune homme, me demanda-t-elle, est-il bien, à votre avis, qu'un gentilhomme se commette avec n'importe quelles gens ?

– Cela dépend lesquels… dis-je, embarrassé.

– Avec le marchand Goûssév, par exemple… Je ne laisse pas ce Goûssév franchir ma porte, et, ce monsieur joue aux dames avec lui et va même manger chez lui !… Convient-il qu'il aille à la chasse avec le scribe municipal ?… De quoi peut-il causer avec le scribe ? Le scribe, non seulement, ne devrait pas oser parler devant lui, mais pas même dire pi. Voilà ce qui en est, monsieur !

– J'ai le caractère faible… balbutia Dossiféy Anndréïtch.

– Je t'en donnerai du caractère ! dit sa femme, menaçante, en frappant rageusement le dossier d'une chaise avec sa bague. Je ne te permettrai pas de ternir notre nom ! Tu as beau être mon mari, je te couvrirai de honte. Comprends-le ! Je t'ai fait une situation !… La famille Khlykine, monsieur, est une famille déchue et, si je l'ai épousé, moi, une Dokoûkine, il doit l'apprécier ! Il me coûte cher, monsieur ! Ce qu'il m'en a coûté pour le faire entrer au service !… Ce qu'il m'en a coûté pour l'équiper !… Si vous voulez le savoir : le seul examen pour le premier grade civil m'a coûté trois cents roubles ! Et pourquoi m'en être donné la peine ? Tu crois, espèce de coq de bruyère, que c'est pour toi que je me démène ? Ne le pense pas ! Le nom de notre race m'est cher. N'était ce nom-là, il y a beau temps que tu pourrirais à la cuisine !

Mme Khlykine parla encore longtemps. Le pauvre Dossiféy Anndréïtch écoutait, se taisait, et se crispait de peur et de honte. Durant le repas, sa sévère épouse ne le laissa pas tranquille non plus. Elle ne détachait pas les yeux de lui, elle suivait tous ses mouvements.

– Sale ta soupe ! Tu tiens mal ta cuiller ! Recule le saladier ; tu vas l'accrocher avec ta manche ! Ne cligne pas des yeux !

Dossiféy mangeait vite et se ramassait sous son regard comme un lapin sous celui d'un boa. Avec sa femme il faisait maigre et regardait à tout moment nos côtelettes avec convoitise.

– Dis ton *benedicite !* lui dit sa femme à la fin du repas. Remercie mon frère.

Après le repas, Mme Khlykine alla faire un somme. Quand elle fut partie, Dokoûkine, la tête entre ses mains, fit les cent pas.

– Ce que tu es malheureux, mon pauvre frère, dit-il à Dossiféy,

haletant. Je ne suis resté qu'une heure avec elle et je suis excédé. Que doit-il en être de toi qui restes avec elle nuit et jour… Ah ! tu es un martyr… un martyr malheureux ! Tu es un des innocents qu'Hérode fit massacrer à Bethléem !

Dossiféy clignota ses petits yeux et murmura :

– Elle est sévère, c'est vrai ; mais je dois prier pour elle nuit et jour parce que je ne reçois d'elle que bienfaits et amour.

– C'est un homme perdu ! s'écria Dokoûkine, laissant retomber le bras. Jadis, il prononçait des discours aux assemblées provinciales, il a inventé une semeuse… Cette sorcière a mangé un homme ! Ah !…

La grosse voix féminine retentit :

– Dossiféy ! Où es-tu donc ? Viens chasser les mouches qui m'importunent !

Dossiféy Anndréitch tressaillit et, courant sur la pointe des pieds, entra dans la chambre à coucher.

– Fi…, cria Dokoûkine, faisant mine de cracher de dépit derrière lui, quel homme !…

1885.

Partie 4
UNE NATURE ÉNIGMATIQUE

Un compartiment de première classe.

Sur la banquette, recouverte de velours grenat, une jolie petite dame est à demi couchée.

Un éventail précieux, à franges, crépite dans sa main nerveusement serrée. Son lorgnon tombe à tout instant de son joli petit nez. Une broche se soulève sur sa gorge et descend comme une frêle barque sur des vagues. La petite dame est agitée…

En face d'elle est assis un Fonctionnaire pour Missions spéciales du gouverneur, jeune écrivain débutant qui place des petits récits dans les *Messagers* du Gouvernement, ou, comme il les appelle lui-même des *novelle* de la vie du grand monde… Il regarde la petite dame bien en face ; il la regarde avec insistance d'un œil de connaisseur. Il observe, étudie, tâche de saisir cette nature excentrique, énigmatique. Il la comprend, il la découvre. Son âme, toute sa psychologie sont claires pour lui comme s'il les tenait sur sa main.

– Oh ! je vous conçois, dit le fonctionnaire, lui baisant la main près du bracelet ; votre âme, sensible, impressionnable, cherche à sortir du labyrinthe… Oui ! C'est une lutte terrible, formidable, mais… ne désespérez pas ! Vous triompherez ! Oui !

– Peignez-moi dans une de vos œuvres, *Voldemar*[23] *!* dit la petite dame en souriant mélancoliquement. Ma vie est si pleine, si diverse, si bigarrée… Mais surtout… je suis malheureuse. Je souffre comme un héros de Dostoïevski… Faites connaître mon âme à l'univers, *Voldemar ;* montrez-lui cette pauvre âme ! Vous êtes psychologue. Il n'y a pas une heure que nous sommes ensemble à parler dans ce compartiment et vous m'avez déjà devinée toute, toute !

– Parlez ! Je vous en supplie, parlez !

– Écoutez. Je naquis dans la pauvre famille d'un fonctionnaire. Mon père était un bon diable, intelligent, mais… *vous comprenez*[24] … les idées de ce temps, le milieu… Je n'accuse pas mon pauvre père… Il buvait, jouait aux cartes… touchait des pots-de-vin… Et ma mère !… Que puis-je en dire ? La gêne, la lutte pour la bouchée de pain, la conscience de son effacement… Ah ! ne me forcez pas à m'en souvenir ! Je dus moi-même frayer ma route… Absurde éducation de l'Institut[25] , lecture de romans bêtes, erreurs de jeunesse, premier amour timide… Et la lutte avec le milieu ? Atroce !… Et les doutes ?… Les souffrances de sentir que l'on doute

de soi, de la vie… Ah ! vous êtes un écrivain et vous nous connaissez, nous, les femmes !… Vous allez comprendre… Je suis douée, par malheur, d'une nature généreuse… J'attendais le bonheur, et quel bonheur ! J'avais soif d'être quelqu'un ! Oui ! Être quelqu'un, c'est là que je voyais le bonheur !

– Ravissante ! murmure l'écrivain en baisant la main de la petite dame près du bracelet. Ce n'est pas vous que je baise, divine, mais la souffrance humaine ! Vous rappelez-vous Raskôlnikov ?… C'est ainsi qu'il embrassait.

– Oh ! *Voldemar,* j'avais besoin de gloire… de bruit, d'éclat, comme en a besoin – pourquoi faire la modeste ? – toute nature hors ligne. J'avais soif de quelque chose d'extraordinaire, de non-féminin ! Et voilà… Voilà !… Un vieux général riche se trouva sur ma route… Comprenez-vous, *Voldemar !* C'était le sacrifice, l'abnégation, le comprenez-vous ? Je ne pouvais agir autrement. J'enrichis ma famille. Je voyageai, je fis du bien, mais comme je souffris ! Combien insupportables, bassement viles étaient les étreintes de ce général, bien que – il faut lui en rendre la justice, – il se fût bravement battu en son temps ! Il y eut des minutes… d'horribles minutes ! Mais l'idée que le vieux mourrait aujourd'hui ou demain me soutenait ; l'idée que je vivrais comme je voudrais, que je me donnerais à l'homme que j'aimerais, que je serais heureuse… Et j'ai cet homme à ma disposition, *Voldemar !* Que Dieu m'en soit témoin, je l'ai !

La petite dame agite son éventail avec accélération ; sa figure prend une expression dolente.

– Voilà donc que le vieux est mort… Il m'a laissé quelque argent ; je suis libre comme l'oiseau. Maintenant je n'aurais qu'à vivre heureuse… N'est-ce pas, *Voldemar ?* Le bonheur frappe à ma fenêtre. Il n'y aurait qu'à lui ouvrir… mais non ! *Voldemar,* écoutez-moi, je vous en conjure ! Maintenant, il faudrait se donner à l'homme aimé, devenir sa compagne, son aide, le soutien de son idéal, être heureuse… souffler. Mais, comme tout est banal, laid, bête en ce monde !… Comme tout est vil, *Voldemar !* Je suis malheureuse, malheureuse, malheureuse ! Il se dresse à nouveau sur ma route un obstacle ! Je sens à nouveau que mon bonheur est loin, loin !… Ah ! que de souffrances si vous saviez, *Voldemar !* Que de souffrances !

– Mais qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il donc sur votre route ? Je vous en supplie, parlez ! Qu'est-ce donc ?

– Encore un vieillard riche…

L’éventail brisé cache la jolie figure. L’écrivain soutient de son poing sa tête lourde de pensées, soupire, et, de l’air d’un connaisseur en psychologie, il réfléchit.

La locomotive siffle, souffle. Les rideaux des portières rougissent au soleil couchant…

1883.

Partie 5
CHRONOLOGIE VIVANTE

Le salon du conseiller d'État Chamarykine est plongé dans une agréable pénombre. La grande lampe de bronze, avec son abat-jour vert, teinte, à la façon d'une « nuit d'Ukraine », les murs, les meubles, les visages… De temps à autre, dans la cheminée, une bûche, qui se consume, s'embrase et jette un instant sur toute chose une lueur d'incendie. Mais cela ne gâte pas l'harmonie générale. Le ton d'ensemble, comme diraient les peintres, est conservé.

Devant la cheminée, est enfoncé dans un fauteuil, dans la pose d'un homme qui vient de dîner, Chamarykine en personne, vieux monsieur à favoris de fonctionnaire, aux yeux d'un bleu doux. La bénignité reluit sur sa figure. Un sourire mélancolique plisse ses lèvres. À ses pieds, sur un tabouret, les jambes allongées vers la cheminée, et s'étirant paresseusement, est assis le vice-gouverneur Lôpnév, beau gaillard d'environ quarante ans.

Près du piano jouent les enfants de Chamarykine, Nîna, Kôlia, Nâdia et Vânia.

Du salon de Mme Chamarykine, vient, par la porte à demi ouverte, une lumière timide. Là-bas, est assise, à son bureau Ânna Pâvlovna, présidente du Comité des dames de la ville, – vive et piquante jeune dame d'une trentaine d'années, avec quelques mois de nourrice. À travers son lorgnon, ses yeux noirs et vifs courent sur les pages d'un roman français. Sous le roman se trouve un compte rendu déchiré du Comité de l'année passée.

– Jadis, à ce point de vue, dit Chamarykine en fermant les yeux sur les charbons qui se consument, notre ville était plus favorisée. Il ne se passait pas un hiver sans que quelque étoile y apparût. Nous avons eu des acteurs et des chanteurs célèbres. Et maintenant ?… C'est on ne sait quoi ! Hormis des prestidigitateurs et des joueurs d'orgue de Barbarie, personne ne vient plus. Nul plaisir esthétique… Nous vivons comme dans des bois… Oui… Vous souvenez-vous, Excellence, de ce tragédien italien ?… Comment s'appelait-il ?… Un brun, grand… Dieu veuille que je me souvienne !… Ah ! oui, Luigi-Ernesto di Ruggiero… Un talent remarquable… Quelle force ! Il n'avait qu'à dire un mot et tout le théâtre frémissait. Mon Annioûtotchka[26] s'intéressait beaucoup à son talent. Elle lui a fait avoir le théâtre et a vendu ses billets pour dix spectacles… Il lui a donné pour cela des leçons de déclamation et de mimique. C'était un amour d'homme ! Il était ici… que je ne me trompe pas !… il y a douze ans… Non, je me trompe… Moins de dix ans…

Annioûtotchka, quel âge a notre Nîna ?

– Bientôt dix ans, cria Ânna Pâvlovna de son cabinet. Pourquoi ?

– Rien, ma petite, pour savoir… Et il venait aussi parfois de bons chanteurs… Vous souvenez-vous du ténor *di grazia* Prilîptchine ? Quel amour d'homme ! Quel extérieur ! Un blond… la figure expressive, des manières parisiennes… Et quelle voix, Excellence ! Il n'y avait qu'un malheur : il chantait quelques notes du ventre et prenait le *ré* en fausset ; sauf cela, tout était bon. Il se disait élève de Tamberlick… Annioûtotchka et moi nous lui avons fait avoir la salle du Cercle, et, par gratitude, il chantait chez nous, jours et nuits… Il apprenait à chanter à Annioûtotchka… Il était ici, je me rappelle, pendant le carême, il y a… douze ans de cela. Non, plus !… Quelle mémoire, mon Dieu ! Annioûtotchka, quel âge a notre petite Nâdia ?

– Douze ans.

– Douze… ajoutons dix mois… C'est bien cela… treize ans !… Jadis, la ville était plus vivante… Prenons, par exemple, nos soirées de bienfaisance ! Quelles belles soirées il y a eu… Quel charme ! On jouait, on chantait, on déclamait… Après la guerre, il me souvient, il y avait ici des prisonniers turcs. Annioûtotchka organisa une soirée au profit des blessés. Cela rapporta onze cents roubles… Les officiers turcs étaient fous de la voix d'Annioûtotchka et ne faisaient que lui baiser la main. Hé ! hé !… Ils ont beau être asiatiques, ce sont des gens reconnaissants. La soirée réussit si bien que, figurez-vous, je l'ai notée dans mon journal. C'était comme il me souvient en… soixante-seize… non ! En soixante-dix-sept… Non ! Permettez ! quand donc avons-nous eu les Turcs ? Annioûtotchka, quel âge a notre Kôlitchka[27] ?

– J'ai sept ans, papa ! dit Kôlia, petit garçon moricaud, la figure basanée, et les cheveux noirs comme du charbon.

– Oui, nous avons vieilli, accorde Lôpnév en souriant ; notre énergie n'est plus la même ! Voilà quelle en est la raison… la vieillesse, mon cher ! On n'a plus la même ardeur ! Quand j'étais plus jeune, je n'aimais pas que les gens s'ennuyassent… J'étais le premier à aider Ânna Pâvlovna… Fallait-il organiser une soirée de bienfaisance, une loterie, donner un appui à une célébrité étrangère, je laissais tout, et m'en occupais… Un hiver, je me rappelle, j'ai tant couru, tant travaillé que j'en suis tombé malade… Je ne peux oublier cet hiver-là… Vous rappelez-vous le spectacle que nous avons organisé avec Ânna Pâvlovna au bénéfice des incendiés ?

– En quelle année était-ce donc ?

– Il n’y a pas si longtemps… En soixante-dix-neuf… Non, en soixante-dix-huit, il me semble ! Pardon, quel âge a notre Vânia ?

– Cinq ans, crie Ânna Pâvlovna de son salon.

– Alors cela a eu lieu il y a six ans… Oui, mon cher, il s’en est passé des choses !… Maintenant ce n’est plus cela ! L’ardeur n’est plus la même.

Lôpnév et Chamarykine méditent. La bûche qui se consume s’avive pour la dernière fois et se couvre de cendres.

1884.

Partie 6
LA LANGUE TROP LONGUE

Nathâlia Mikhâïlovna, jeune petite dame, revenue le matin de Yalta, racontait à son mari en dînant, et bavardant sans répit, les charmes de la Crimée.

Le mari, heureux de son retour, regardait avec attendrissement sa figure enthousiaste, écoutait et posait de temps à autre des questions…

– Mais on dit qu'en Crimée la vie est excessivement chère ?

– Comment dire ? À mon sens, papa, on exagère. Le diable n'est pas aussi terrible qu'on le représente. J'avais, par exemple, avec Ioûlia Pétrôvna une chambre confortable et très bien pour vingt roubles par jour. Tout dépend, mon ami, de la façon de s'arranger. Naturellement si tu veux aller dans les montagnes… à Ai-Petri, par exemple, c'est cher… Il faut prendre un guide, un cheval, alors, naturellement, c'est cher. Affreusement cher. Mais, Vâssitchka[28] , quelles montagnes !… Figure-toi des montagnes hautes, hautes, mille fois plus hautes qu'une église… Au sommet, du brouillard, du brouillard, du brouillard… En bas d'énormes pierres, des pierres, des pierres… Et des pins parasols !… Ah ! je ne puis y penser sans émoi !

– À propos… j'ai lu pendant ton absence dans une revue quelque chose sur les guides tartares… J'en ai lu des horreurs… Est-ce vraiment des gens extraordinaires ?

Nathâlia Mikhâïlovna fit une petite moue dédaigneuse et hocha la tête.

– Des Tartares, comme tous les autres, rien d'extraordinaire… dit-elle. Je les ai vus de loin, en passant… On me les a montrés, mais je n'y ai pas fait attention. J'ai toujours ressenti, papa, du parti pris contre tous ces Tcherkesses, ces Grecs… ces Maures !…

– On dit que ce sont de terribles Dons Juans ?

– Peut-être ! Il y a des gredines qui…

Nathâlia Mikhâïlovna se leva comme si elle se souvenait tout à coup de quelque chose d'affreux ; elle regarda son mari une demi-minute avec des yeux effarés et dit, en détachant chaque mot :

– Vâssitchka, je vais te dire quelles femmes dévergondées il y a ! Ah ! quelles dévergondées ! Pas de simples femmes, tu sais, ou des femmes de la société moyenne, mais des aristocrates, de ces collets montés de bon ton ! C'est vraiment affreux ; je n'en croyais pas mes yeux ! Je mourrais que je m'en souviendrai encore ! S'oublier à ce point-là !… Ah ! Vâssitchka, je ne voudrais pas même le dire ! Ne

prenons que ma compagne Toûlia Pétrôvna… Elle a un mari si bon, deux enfants… Elle est de très bonne famille. Elle fait la sainte, et, tout à coup, peux-tu te figurer ?… Seulement, papa, cela, naturellement *entre nous*[29] …. Tu me donnes ta parole d'honneur de n'en parler à personne ?

– Bah ! pour qui me prends-tu ? Il va de soi que je ne dirai rien.

– Tu me donnes ta parole ? Prends-y garde !… Je te crois…

La petite dame posa sa fourchette, prit une expression mystérieuse et murmura :

– Figure-toi ceci… Cette Ioûlia Pétrôvna est allée dans les montagnes… Il faisait un temps magnifique. Elle part en avant avec son guide ; je suis à petite distance. Nous étions à trois ou quatre verstes de la ville ; tout à coup, comprends-tu, Ioûlia fait un cri et porte la main à sa poitrine. Son Tartare la soutient à la taille, autrement elle serait tombée de cheval… Je m'approche d'elle avec mon guide… Qu'est-ce qu'il y a ? Que se passe-t-il ?… « Oh ! s'écrie-t-elle, je meurs ! Je me sens mal. Je ne peux pas aller plus loin. » Imagine-toi quelle peur j'ai eue ! « Alors, dis-je, revenons ! » « Non, *Nathalie*[30] , dit-elle, je ne peux pas revenir. Si je fais encore un pas, je vais mourir. J'ai des palpitations. »

Et elle nous prie, moi et mon Souleyman (Soliman) de revenir en ville et de lui apporter des gouttes de Bestoujév, qui la calment.

– Pardon… Je ne te comprends pas entièrement, marmotte le mari en se grattant la tête. Tu viens de dire que tu n'avais vu ces Tartares que de loin, et, maintenant, tu me parles de je ne sais quel Souleyman ?

– Bon, tu joues encore avec les mots ! dit la petite dame, fronçant les sourcils, nullement troublée. Je ne peux pas souffrir la méfiance. Je déteste ça. C'est bête, bête !

– Je ne joue pas avec les mots… mais… pourquoi ne pas dire la vérité ? Tu as fait des promenades à cheval avec des Tartares, bon, soit ! à ton aise… mais… pourquoi tournailler ?

– Hum ! s'indigna la petite dame, qu'il est étrange !… Il est jaloux de Souleyman ! Je voudrais savoir comment tu serais allé sans guide dans la montagne ! Je le voudrais ! Si tu ne connais pas la vie de là-bas et ne la comprends pas, alors ne dis rien. Tu n'as qu'à te taire ! On ne peut pas, là-bas, faire un pas sans un guide.

– Je crois bien !…

– Je t'en prie, pas de ces sourires stupides ! Je ne suis pas une Ioûlia quelconque… Je ne la justifie pas, mais je… chut ! Bien que

je ne fasse pas, moi non plus la sainte, je ne me suis pas oubliée à ce point-là. Souleyman, avec moi, n'a jamais dépassé la mesure… No-on ! Mamétkoule[31] parfois ne partait pas de chez Ioûlia, mais moi, dès que onze heures sonnaient, je lui disais : « Souleyman, allez, partez ! » Et mon bête de Tartare s'en allait. Je le tenais ferme, papa. Dès qu'il commençait à grogner à propos d'argent ou autrement, je lui disais : « Quoi ! comment ? » Son âme alors lui tombait dans les talons… Ha, ha, ha !… Des yeux, comprends-tu, Vâssitchka, noirs, noirs comme du charbon, une petite tête tartare, bête, drôle… Voilà comme je le tenais ! Voilà !

– Je m'imagine ! grommela le mari, roulant des boulettes de mie de pain.

– C'est bête, Vâssitchka ! Je sais quelles pensées tu as ! Je sais ce que tu penses !… Mais, je t'assure que, même pendant les promenades, il n'a pas dépassé la mesure. Allions-nous, par exemple, dans la montagne ou à la cascade de d'Outchane-Sou, je lui disais toujours : « Souleyman, tiens-toi en arrière ! Allons ! » Et, toujours il se tenait en arrière, le pauvre… Même au moment… aux endroits les plus pathétiques, je lui disais : « Tu ne dois tout de même pas oublier que tu n'es qu'un Tartare, et que je suis la femme d'un conseiller d'État. » Ha, ha, ha !…

La petite dame rit, puis elle regarda rapidement autour d'elle, et la mine effarée, elle murmura :

– Mais Ioûlia ! Ah ! cette Ioûlia ! Je le comprends, Vâssitchka, pourquoi ne pas s'amuser ?… pourquoi ne pas se reposer du vide de la vie mondaine ? Tout cela on le peut… Amuse-toi, à ton aise ; personne ne t'en blâmera. Mais prendre cela au sérieux, faire des scènes… Cela, tout ce que tu voudras, je ne le comprends pas ! Elle était jalouse, figure-toi !… N'est-ce pas bête ?… Un jour, Mamétkoule, sa passion, vint pour la voir… Elle n'était pas chez elle… Alors je l'ai appelé chez moi… On commence à parler de ceci, de cela… Ils sont, tu sais, très amusants ! On passa ainsi la soirée, sans s'en apercevoir… Tout à coup Ioûlia arrive en coup de vent… Elle se jette sur moi, sur Mamétkoule… Elle nous fait une scène… Fi !… Je ne comprends pas ça, Vâssitchka !…

Vâssitchka fit une exclamation, se rembrunit et se mit à marcher à grands pas.

– Vous avez joyeusement passé le temps ! grommela-t-il en souriant d'un air de mépris.

– Ah ! que c'est bête ! dit Nathâlia Mikhâïlovna, offensée. Je sais

à quoi tu penses ! Tu as toujours de vilaines idées de ce genre ! Je ne te raconterai plus rien. Rien !

La petite dame gonfla ses petites lèvres et se tut.

1889.

Partie 7
LE MARI

Pendant les manœuvres, le régiment de cavalerie de… s'arrêta dans la petite ville de district de… pour y coucher. Un événement aussi important que la nuitée de MM. les officiers agit toujours sur les habitants d'une façon qui stimule et inspire. Les boutiquiers rêvent à l'écoulement de vieux saucissons moisis et de boîtes de sardines « les meilleures », restées depuis dix ans sur les rayons ; les aubergistes et autres commerçants ne ferment pas de la nuit. Le chef de recrutement, son secrétaire et la garnison locale mettent leurs tenues les plus neuves. La police court comme une brûlée. Et le diable sait ce que font les dames !

Les dames de…, entendant le régiment approcher, plantèrent là leurs bassines à confitures et se précipitèrent dans la rue. Oubliant leurs déshabillés et leurs airs ébouriffés, respirant avec force, le cœur battant, elles se hâtèrent à la rencontre du régiment, écoutant avec avidité les mesures entraînantes de la marche. En voyant leurs visages pâles et inspirés, on eût pu croire que les sons sortaient, non pas des trompettes militaires, mais du ciel.

– Le régiment ! disaient-elles joyeusement ; le régiment arrive !

Mais quel besoin ont-elles de ce régiment inconnu, qui passe par hasard et qui partira le lendemain à l'aube ?… Lorsque, ensuite, MM. les officiers, les mains derrière le dos, stationnaient sur la place, décidant la question des logements, toutes s'étaient réunies chez la femme du juge d'instruction, et elles critiquaient le régiment à qui mieux mieux.

Elles tenaient déjà, on ne sait d'où, que le colonel était marié, mais vivait séparé de sa femme ; que le lieutenant-colonel était père chaque année d'enfants mort-nés ; que l'aide de camp était amoureux sans espoir d'une comtesse et avait même tenté, une fois, de se suicider. Elles savaient tout. Quand passa sous la fenêtre un soldat, grêlé de petite vérole, en chemise rouge, elles savaient fort bien que c'était l'ordonnance du sous-lieutenant Rymzov, et qu'il courait la ville pour tâcher d'acheter à crédit de l'eau-de-vie dite « anglaise amère ». Bien qu'elles n'eussent vu les officiers qu'en passant et de dos, elles avaient décidé qu'il n'en était, parmi eux, aucun d'intéressant et de joli.

Ayant bavardé de tout leur cœur, elles firent venir l'officier de recrutement et le président du Cercle et leur enjoignirent d'organiser à tout prix une soirée dansante.

Leur désir fut satisfait. Vers neuf heures du soir, la musique

militaire jouait dans la rue, devant le cercle, et, au cercle même, MM. les officiers dansaient avec le dames de… Toutes se sentaient des ailes.

Enivrées par les danses, la musique, et le bruit des éperons, elles se donnaient de toute leur âme à leurs connaissances passagères et avaient complètement oublié leurs civils. Leurs pères et leurs maris, relégués au tout dernier plan, étaient groupés à l'entrée du cercle, près d'un maigre buffet. Tous ces caissiers, secrétaires et inspecteurs, malingres, gauches, épuisés par les hémorroïdes, comprenaient très bien leur infériorité. Ils n'entraient pas dans la salle, mais regardaient de loin leurs filles et leurs épouses qui dansaient avec des lieutenants sveltes et agiles.

Parmi les hommes se trouvait l'employé de la régie, Kirill Pétrôvitch Châlikov, individu ivrogne, borné et méchant, à grande tête rase, avec de grosses lippes tombantes. Il avait été jadis à l'Université, avait lu Pîssarév et Dobrolioûbov, chanté des chansons d'étudiant, mais, maintenant, il disait qu'il était assesseur de collège et rien de plus.

Châlikov se tenait appuyé au chambranle de la porte et regardait sa femme sans en détacher les yeux. Ânna Pâvlovna, sa femme, petite brune d'une trentaine d'années, le nez long et le menton pointu, poudrée, serrée dans son corset, dansait sans répit, à en tomber par terre. Les danses l'avaient fatiguée, mais elle était lasse de corps, et non d'esprit… Toute sa figure exprimait le ravissement et le plaisir. Son sein palpitait, des taches jouaient sur ses joues ; tous ses mouvements étaient languides, fondus. On voyait qu'en dansant, elle se rappelait son passé, son lointain passé, alors qu'elle dansait à l'Institut[32] et qu'elle rêvait d'une vie joyeuse, magnifique et était sûre que son mari serait infailliblement un baron ou un prince.

Son mari la regardait et se crispait de colère. Il ne ressentait pas de jalousie, mais il lui était désagréable, d'abord qu'à cause des danses il n'y eût aucune place pour jouer aux cartes ; en second lieu, il détestait la musique des cuivres ; troisièmement il lui semblait que MM. les officiers se comportaient avec trop de désinvolture et de hauteur envers les civils, et enfin, quatrièmement, le principal, il était outré et indigné de l'expression de béatitude de sa femme…

– C'est répugnant à voir ! marmonna-t-il. Bientôt quarante ans, ni peau ni tête et, voyez-la, elle s'est poudrée, frisée, serrée dans un

corset ! Elle coquette, minaude et s'imagine que ça lui va… Hein ! Dites-moi… ce que vous êtes belle !

Ânna Pâvlovna était si absorbée par les danses qu'elle ne regarda pas une fois son mari.

– Évidemment, pensait l'employé, avec une joie amère, que sommes-nous, nous, les moujiks ?… Maintenant nous sommes au rancart… Nous sommes des phoques, des ours de district ! Et elle est la reine du bal. Elle est encore si bien conservée que même des officiers peuvent s'intéresser à elle ! Pour un peu, ils s'en amouracheraient !

Pendant la mazurka, la figure de l'employé de la régie se crispa de colère.

Ânna Pâvlovna dansait avec un officier brun, aux yeux à fleur de tête et à pommettes tartares. Il travaillait des jambes sérieusement et avec sentiment, avait un air sérieux, et tournait tellement les genoux qu'il ressemblait à un polichinelle que l'on tire par une ficelle. Ânna Pâvlovna, pâle, tremblante, la taille languissamment ployée, jetait des regards autour d'elle, tâchait d'avoir l'air de ne pas toucher le parquet. Il lui semblait apparemment qu'elle n'était pas sur terre, pas à un cercle de district, mais quelque part loin, loin, dans les nuages.

Ce n'était pas seulement son visage, tout son corps exprimait la béatitude… L'employé n'y tint plus. Il voulait tourner en ridicule cette béatitude, faire sentir à Ânna Pâvlovna qu'elle s'oubliait, que la vie n'est pas du tout aussi belle qu'il lui paraissait présentement dans l'ivresse du bal…

– Attends, maugréa-t-il, je vais t'apprendre à sourire béatement ! Tu n'es pas à l'Institut ; tu n'es pas une fillette. Un vieux museau doit comprendre qu'il est un museau !

Les mesquins sentiments de dépit, d'envie, d'amour-propre blessé, de haine provinciale du prochain, qu'engendrent chez les petits fonctionnaires la vie sédentaire et la vodka, grouillaient en lui comme des souris… Ayant attendu la fin de la mazurka, il pénétra dans la salle et se dirigea vers sa femme. À ce moment-là, Ânna Pâvlovna, assise, ainsi que son cavalier, s'éventait, et, clignant coquettement les yeux, racontait comme elle dansait jadis à Pétersbourg. (Elle faisait la bouche en cœur et disait « chez nous à Puturs-bourg ».)

– Anioûta[33] , lui dit l'employé d'une voix rauque, rentrons !

En voyant son mari devant elle, Ânna Pâvlovna tressaillit d'abord,

comme se rappelant qu'elle avait un mari ; puis elle rougit toute. Elle avait honte d'avoir un mari aussi noyé d'alcool, aussi commun et aussi maussade.

– Rentrons ! répéta l'employé.

– Pourquoi ? Il est encore de bonne heure !

– Je te prie de rentrer ! dit le mari espaçant ses mots, et donnant à sa figure une expression mauvaise.

– Pourquoi donc ? Est-il arrivé quelque chose ? demanda Ânna Pâvlovna, inquiète.

– Il n'est rien arrivé, mais je désire que tu rentres à l'instant à la maison… Je le désire, voilà tout ; et sans réplique, s'il te plaît !

Ânna Pâvlovna ne craignait pas son mari, mais elle avait honte devant son cavalier, qui, étonné et moqueur, regardait l'employé. Elle se leva et se retira à l'écart avec son mari.

– Que vas-tu inventer ? lui dit-elle. Pourquoi dois-je rentrer ? Il n'est pas même onze heures.

– Je le désire et il suffit ! Viens, voilà tout !

– Cesse d'aller chercher des absurdités !… Va-t'en toi-même, si tu le veux.

– Bon, alors je vais faire un esclandre !

L'employé vit l'expression de béatitude disparaître peu à peu du visage de sa femme ; il vit combien elle avait honte et combien elle souffrait ; et il se sentit le cœur plus léger.

– Quel besoin as-tu donc de moi ? demanda sa femme.

– Je n'ai pas besoin de toi, mais je désire que tu restes à la maison ; je le désire, voilà tout.

Ânna Pâvlovna ne voulait pas même l'entendre. Elle se mit ensuite à supplier son mari de lui permettre de rester encore une demi-heure ; puis, sans savoir pourquoi, elle s'excusa, se mit à faire des serments, et, tout cela, à voix basse, souriant pour que le public ne pensât pas qu'elle avait une explication avec lui. Elle se mit à l'assurer qu'elle ne resterait que très peu de temps, rien que dix minutes, rien que cinq ; mais l'employé s'en tenait absolument à ce qu'il avait dit.

– À ton idée, reste, mais je ferai un esclandre !

En parlant avec son mari, Ânna Pâvlovna s'était décomposée, semblait avoir maigri, vieilli. Blême, se mordant les lèvres, elle sortit dans l'antichambre et se mit à se couvrir…

– Où donc allez-vous, Ânna Pâvlovna, s'étonnaient les dames ; où allez-vous, chérie ?

– Elle a mal de tête, répondait pour elle l'employé.

Ayant quitté le cercle, les époux se turent jusqu'à la maison. Le mari suivait sa femme et regardait sa petite silhouette, courbée de chagrin, humiliée. Il se souvenait de la béatitude qui l'avait tant irrité au cercle. Et la conscience que cette béatitude n'existait plus, emplissait son âme d'un sentiment de triomphe. Il était heureux, satisfait, et, en même temps, il lui manquait quelque chose ; il voulait retourner au cercle et faire en sorte que tout le monde devînt triste, ennuyé ; que tous sentissent combien nulle et plate est cette vie, alors qu'on marche ainsi dans l'obscurité, que l'on entend la boue geindre sous ses pieds, lorsqu'on sait qu'en se réveillant, le lendemain, il ne restera plus comme distraction que la vodka et les cartes. Oh ! comme c'est affreux !

Ânna Pâvlovna marchait à peine… Elle était encore sous l'impression des danses, de la musique, des conversations, de l'éclat, du bruit. Elle marchait et se demandait pourquoi Dieu la punissait si fort. Elle se sentait blessée, remplie d'amertume. Étouffant de haine, elle écoutait les pas lourds de son mari. Elle se taisait et tâchait de trouver quelque mot suprêmement injurieux, âcre, empoisonné pour le lui lancer, mais, en même temps, elle avait conscience qu'aucun mot ne pouvait atteindre cet être. Que lui étaient les mots ? L'ennemi le plus méchant n'aurait pas pu trouver une situation plus désespérée.

Et la musique continuait à jouer, et la nuit était remplie des accents les plus entraînants et les plus dansants.

1899.

Partie 8
LE MALHEUR

Sôphia Pétrôvna, épouse du notaire Loubiânntsov, jolie jeune femme de vingt-cinq ans, marchait lentement dans une laie de forêt avec son voisin de villégiature, l'avocat Ilyne.

Il était environ cinq heures du soir. Au-dessus de la laie s'amassaient de duveteux nuages blancs, derrière lesquels des lambeaux de ciel d'un bleu vif apparaissaient çà et là. Les nuages étaient immobiles comme s'ils se fussent accrochés à la cime des vieux sapins. L'air était calme et étouffant.

Au loin, un remblai de chemin de fer coupait l'allée et, à ce moment-là, on ne sait pour quelle raison, une sentinelle, en armes, allait et venait, montant la garde. Tout au delà du remblai on voyait une grande église à six coupoles, blanche, le toit rouillé…

– Je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici, disait Sôphia Pétrôvna, regardant à terre et touchant du bout de son ombrelle les feuilles tombées. Je ne m'y attendais pas, et, cependant, j'en suis contente. J'ai besoin de vous parler sérieusement et de façon décisive. Ivane Mikhâïlovitch, si véritablement vous m'aimez et m'estimez, je vous prie de cesser vos poursuites ! Vous me suivez comme mon ombre ; vous me regardez continuellement avec de vilains yeux ; vous me déclarez votre amour ; vous m'écrivez des lettres étranges, et je ne sais quand tout cela finira ! Voyons ! à quoi tout cela vous mènerait-il, Seigneur, mon Dieu ?

Ilyne se tut. Sôphia Pétrôvna fit quelques pas et reprit :

– Et ce brusque changement s'est produit en vous, il y a deux ou trois semaines, alors que vous me connaissez depuis cinq ans ! Je ne vous reconnais plus, Ivane Mikhâïlovitch !

Sôphia Pétrôvna jeta un coup d'œil sur son compagnon. Les yeux clignés, il regardait attentivement les nuages blancs. L'expression de son visage était méchante, nerveuse, distraite, comme celle d'un homme qui souffre et qui est obligé d'écouter des absurdités.

– Il est étonnant que vous ne puissiez pas comprendre ! continua Mme Loubiânntsov, levant les épaules. Comprenez bien que vous entamez-là un jeu pas du tout joli. Je suis mariée, j'aime et j'estime mon mari ; j'ai une fille… Est-il possible que vous ne teniez aucun compte de cela ? De plus, en qualité d'un de mes vieux amis, vous connaissez mon opinion sur la famille… et sur les principes familiaux principalement…

Ilyne toussota avec ennui et soupira :

– Les principes familiaux… oh ! mon Dieu !

– Oui, oui !… J'aime mon mari ; je prise et je chéris le repos familial. Je me ferais tuer plutôt que de causer le malheur d'Andréy et de ma fille. Donc je vous en prie, Ivane Mikhâïlovitch, au nom de Dieu, laissez-moi en paix ! Soyons, comme avant, de bons et de braves amis, et abandonnez ces soupirs et ces « ah ! » qui ne vous vont pas. C'est décidé et signé ! Plus un mot là-dessus. Parlons d'autre chose.

Sôphia Pétrôvna jeta un nouveau coup d'œil sur Ilyne. Pâle, il regardait en l'air et mordait furieusement ses lèvres qui tremblaient. Mme Loubiânntsov ne comprenait pas ce qui l'irritait et l'indignait, mais sa pâleur la toucha.

– Voyons, ne vous fâchez pas ! lui dit-elle tendrement. Restons amis. Le voulez-vous ? Voici ma main.

Il prit dans ses deux mains la petite main potelée de Sôphia Pétrôvna, la pressa, et la porta lentement à ses lèvres.

– Je ne suis pas un collégien, murmura-t-il tristement ; l'amitié d'une femme aimée n'a rien pour me séduire.

– Assez, assez ! fit-elle. C'est décidé et signé. Nous voici arrivés à un banc. Asseyons-nous.

Un doux sentiment de repos emplit l'âme de Sôphia Pétrôvna. Le plus difficile et le plus délicat était dit. La question était résolue. Elle pouvait maintenant respirer à l'aise et regarder Ilyne en face. Elle le regardait, et le sentiment égoïste de supériorité de la femme qui est aimée sur celui qui l'aime la caressait agréablement. Il lui plaisait que ce colosse, au visage mâle et farouche, à la longue barbe noire, il lui plaisait que cet homme intelligent, cultivé, et qui avait, disait-on, du talent, fût docilement assis près d'elle, tête baissée.

Deux ou trois minutes, ils restèrent assis sans rien dire.

– Rien n'est encore décidé et fini !… commença Ilyne. Vous me dites comme si vous lisiez cela dans un livre : j'aime et j'estime mon mari… les principes familiaux… Je connais tout cela sans vous, et je puis dire plus : je dis sincèrement et honnêtement que je regarde ma conduite comme immorale et criminelle. Que puis-je ajouter ? Mais pourquoi répéter ce que chacun sait déjà ? Au lieu de me nourrir de mots apitoyants, vous feriez mieux de m'apprendre ce qu'il y a à faire.

– Je vous l'ai déjà dit : partez !

– Je suis déjà parti cinq fois, vous le savez très bien, et, chaque fois, à mi-chemin, je suis revenu. Je puis vous montrer tous mes

billets de longs voyages ; ils n'ont servi à rien ! Je n'ai pas la volonté de vous fuir. Je lutte ; je lutte furieusement, mais que diable puis-je, si je n'ai pas de caractère, si je suis faible et lâche ! Je ne peux pas lutter avec ma nature ; comprenez-vous ? Je ne le puis pas ! Je m'enfuis et elle me retient par les pans de mon habit. Plate, dégoûtante faiblesse !

Ilyne rougit, se leva et se mit à marcher près du banc.

– Je suis furieux comme un chien ! grogna-t-il, serrant les poings. Je me déteste et me méprise ! Je fais la cour comme un gamin pervers à la femme d'un autre. J'écris des lettres idiotes. Je m'abaisse… Ah !

Il se prit la tête, gémit et s'assit.

– Et il y a encore votre manque de sincérité ! reprit-il amèrement. Si vous protestez contre mon vilain jeu, pourquoi êtes-vous venue ici ? Qu'est-ce qui vous y attire ? Dans mes lettres je ne vous demande qu'une réponse claire et catégorique : oui ou non ; et au lieu de me répondre ainsi, vous faites en sorte de me rencontrer chaque jour « comme par hasard » et vous me régalez de phrases qui traînent partout.

Mme Loubiânntsov s'effara, devint pourpre. Elle ressentit soudain une gêne du genre de celle qu'éprouve une honnête femme que l'on surprend déshabillée.

– Vous semblez soupçonner un jeu de ma part ?… murmura-t-elle. Je vous ai toujours répondu franchement, et, aujourd'hui même, je vous ai prié…

– Ah ! est-ce qu'en ces matières-là on prie ? Si vous m'aviez dit tout droit : « Allez-vous-en ! » il y a longtemps que je ne serais plus ici. Mais vous ne l'avez pas dit ! Pas une fois, vous n'avez répondu franchement. Singulière indécision ! Oui, par Dieu, ou vous vous jouez de moi, ou…

Ilyne s'arrêta, se soutenant la tête. Sôphia Pétrôvna se mit à se rappeler sa conduite point par point. Elle se souvint que chaque jour, non seulement en fait, mais dans ses pensées les plus sincères, elle avait protesté contre la cour que lui faisait Ilyne, mais qu'en même temps elle avait senti dans les paroles de l'avocat une part de vérité. Et ne sachant pas jusqu'où allait cette vérité, elle ne trouvait, quoiqu'elle cherchât, rien à répondre au reproche d'Ilyne. Le silence était pénible. Elle dit en levant les épaules :

– C'est donc moi encore qui suis coupable ?

– Je ne vous reproche pas votre manque de franchise, fit l'avocat,

soupirant ; j'ai dit cela en passant… Votre insincérité est naturelle et dans l'ordre des choses. Si les gens faisaient un pacte et devenaient soudainement sincères, tout irait à vau-l'eau.

Sôphia Pétrôvna n'avait pas envie de philosopher ; pourtant elle saisit avec joie cette occasion de changer la conversation. Elle demanda :

– Pourquoi cela ?

– Parce que seuls sont sincères les sauvages et les animaux. Du moment que la civilisation a apporté dans la vie un besoin de confort du genre de celui qu'est la vertu des femmes, il n'y a plus place pour la sincérité… Parfaitement…

Ilyne enfonça avec colère sa canne dans le sable. Un caillou roula dans l'herbe en bruissant et vola de l'autre côté de l'allée. L'avocat continua ses théories et Mme Loubiânntsov l'écouta, ne comprenant que peu de chose. Toutefois son discours lui plaisait. Il lui plaisait qu'un homme de talent « parlât raison » avec elle, simple femme. Et elle avait grand plaisir aussi à voir les mouvements de son visage, jeune, pâle, et encore fâché.

Elle comprenait peu de chose, mais elle sentait nettement cette belle hardiesse de l'homme moderne, qui, sans réfléchir et se faire aucune raison, résout les grands problèmes et tire des conclusions définitives. Elle se surprit à admirer Ilyne, et s'effraya.

– Pardon, se hâta-t-elle de dire, mais je ne comprends pas pourquoi vous avez parlé de mon manque de sincérité ? Je renouvelle encore ma prière : soyons de bons, de braves amis. Laissez-moi en repos. Je vous le demande sincèrement.

– Bien ! je lutterai encore, soupira Ilyne. Heureux de faire ce que je peux… Mais que sortira-t-il de ma lutte ? Ou je me logerai une balle dans la tête, ou je… ou je me mettrai à boire de la façon la plus stupide. Ça finira mal ! Tout a une mesure, la lutte avec la nature aussi. Comment, dites-moi, lutter avec la folie ? Si l'on boit, comment dominer l'excitation ? Que puis-je, si votre image s'est enracinée dans mon âme, et se dresse devant mes yeux nuit et jour, de façon obsédante, comme ce pin, tenez ! Enseignez-moi quel exploit je dois accomplir pour me tirer de cette malheureuse, de cette abominable situation, alors que toutes mes pensées, tous mes rêves, mes désirs, ne m'appartiennent plus et sont à quelque démon installé en moi ! Je vous aime ; je vous aime au point d'être sorti de ma voie toute tracée, d'avoir délaissé mes affaires, mes proches, et d'en avoir oublié Dieu ! Je n'ai jamais de la vie aimé personne ainsi.

Sôphia Pétrôvna, ne s'attendant pas à ce tour que les choses prenaient, s'éloigna d'Ilyne et le regarda avec crainte. Il y avait des larmes aux yeux de l'avocat. Ses lèvres tremblaient. Une expression suppliante, avide, était répandue sur ses traits.

– Je vous aime ! murmura-t-il, approchant ses yeux des grands yeux effarés de Mme Loubiânntsov. Vous êtes si délicieuse. Je souffre ; mais, toute ma vie, je le jure, je resterais ainsi à souffrir, en regardant vos yeux… Mais… je vous en supplie, taisez-vous.

Prise littéralement au dépourvu, Sôphia Pétrôvna se mit à chercher vite, vite, les mots par lesquels elle pourrait arrêter Ilyne. « Je vais partir ! » décida-t-elle. Mais elle n'avait pas fait encore un mouvement pour se lever qu'Ilyne était à genoux à ses pieds… Il embrassait ses genoux, la regardait, et parlait passionnément, avec fièvre, avec beauté… La peur et le vertige empêchaient Mme Loubiânntsov de l'entendre. Étrangement, en ce moment périlleux, tandis que ses genoux se serraient agréablement comme dans un bain tiède, elle cherchait avec une sorte de rage furieuse quel sens il pouvait y avoir dans ce qu'elle éprouvait.

Elle s'irritait de n'être emplie, au lieu de vertu qui proteste, que de faiblesse, de paresse et de vide, comme un ivrogne qui ne redoute rien. Tout au fond seulement de son âme, une petite voix taquine demandait :

« Pourquoi ne pars-tu pas ? Est-ce donc que cela doit être ainsi ! »

Cherchant un sens à ce qui se passait, elle ne comprenait pas pourquoi elle ne retirait pas sa main, à laquelle Ilyne s'était collé comme une sangsue, et en raison de quoi elle se hâtait, comme lui, à regarder à droite et à gauche, s'il ne venait personne. Les sapins et les nuages demeuraient immobiles et regardaient d'un air morne comme de vieux mentors, spectateurs d'une fredaine, mais qui sont payés pour ne rien dénoncer. La sentinelle restait piquée comme une colonne sur le remblai, et semblait regarder vers le banc. « Qu'elle regarde ! » pensa Sôphia Pétrôvna.

– Mais… dit-elle enfin, avec du désespoir dans la voix, mais, écoutez !… À quoi cela mènera-t-il ?… Qu'arrivera-t-il, après ?

– Je ne sais, je ne sais, marmotta Ilyne, secouant la main, comme pour écarter ces questions importunes.

On entendit le sifflet enroué, fêlé, d'une locomotive. Ce bruit froid, prosaïque, fit tressaillir Mme Loubiânntsov. Elle se leva vite.

– Il est temps que je parte ! dit-elle. Voici le train. Andréy arrive. Il faut qu'il dîne.

Cramoisie, elle regarda vers le remblai. On vit d'abord la locomotive qui glissait lentement, puis des wagons. Ce n'était pas le train de banlieue, comme l'avait cru Mme Loubiânntsov ; ce n'était qu'un train de marchandises. Les wagons en longue file l'un après l'autre, comme les jours d'une vie humaine, passaient sur le fond blanc de l'église et il semblait que ça n'en finirait jamais. Enfin, pourtant le train finit, et le dernier wagon, avec ses lanternes et son serre-frein, disparut dans la verdure. Sôphia Pétrôvna se tourna brusquement, et, sans regarder Ilyne, se hâta vers chez elle.

Elle s'était déjà ressaisie. Rouge de honte, fâchée non contre Ilyne, mais contre sa propre faiblesse, choquée de l'impudeur avec laquelle, femme de moralité et de pudeur, elle avait permis à un étranger de lui serrer les genoux, elle ne songeait qu'à revenir au plus vite dans sa villa, dans sa famille. Ilyne avait peine à la suivre. Entrant dans un étroit sentier, elle jeta vers lui un regard si rapide qu'elle n'aperçut que du sable resté à ses genoux. Du bras, elle lui fit signe de la laisser.

Arrivée chez elle en courant, elle demeura cinq minutes immobile dans sa chambre, regardant tantôt la fenêtre, tantôt son bureau.

– Femme détestable ! s'invectivait-elle ; détestable !

Furieuse contre elle-même, elle se rappelait en détail, sans rien omettre, que tous ces jours, elle avait repoussé la cour d'Ilyne. Quoi donc l'avait amenée à aller s'expliquer avec lui ? Puis, tandis qu'il se roulait à ses pieds, elle avait senti une satisfaction extraordinaire. Elle se rappelait tout, sans merci, et, suffoquant de honte, elle aurait voulu se souffleter…

« Pauvre Andréy ! songeait-elle, tâchant de prendre, en se souvenant de son mari, l'expression la plus tendre… Vâria, ma pauvre petite, ne sait pas quelle abominable mère elle a !… Pardonnez-moi, mes chers ! Je vous aime tant… »

Et voulant se prouver qu'elle était encore une brave femme et une bonne mère, et que la corruption n'avait pas atteint en elle ces « principes » dont elle avait parlé à Ilyne, Sôphia Pétrôvna, courant à la cuisine, se mit à crier après la cuisinière qui n'avait pas encore mis le couvert d'Andréy Ilytch. Elle tâcha de se figurer la mine affamée et fatiguée de son mari, le plaignit tout haut, et entreprit de mettre son couvert elle-même, ce qu'elle n'avait jamais fait auparavant.

Elle trouva ensuite Vâria, la souleva en l'air et l'embrassa ardemment. La fillette lui parut lourde et froide, mais elle n'en

voulut pas convenir, et elle se mit à lui expliquer quel papa tendre, honnête et bon elle avait.

En revanche, quand Andréy Ilytch arriva, elle lui dit à peine bonsoir. Le flot de ses sentiments factices était déjà passé, et, sans lui avoir rien prouvé, n'avait fait que l'irriter de son mensonge et la courroucer.

Assise près de sa fenêtre, elle souffrait et se fâchait. Ce n'est que dans le malheur que l'on peut comprendre combien il est difficile de maîtriser ses sentiments et ses pensées. Sôphia Pétrôvna racontait plus tard qu'il s'était fait en elle « un tournoiement au milieu duquel il lui était aussi difficile de se reconnaître qu'il peut l'être de compter des moineaux au vol ». Ainsi, tout d'un coup, remarquant qu'elle ne se réjouissait pas de l'arrivée de son mari et qu'elle n'aimait pas la façon dont il se tenait à table, elle conclut qu'elle commençait à le détester.

Mort de fatigue et de faim, Andréy Ilytch, en attendant qu'on servît son repas, s'était jeté sur du saucisson et le mangeait avec avidité, mâchant avec bruit et remuant les tempes.

– Mon Dieu, pensa Sôphia Pétrôvna, je l'aime et je l'estime, mais… pourquoi mâche-t-il d'une façon si répugnante ?…

Dans ses pensées, un désordre non moindre que dans ses sentiments se produisit. Mme Loubiânntsov, comme tous les gens inaccoutumés à lutter avec des pensées désagréables, tâchait de tout son pouvoir de ne pas songer à sa peine, mais, plus elle s'y efforçait, plus vivement reparaissaient à son imagination Ilyne, le sable de ses genoux, les nuages duveteux, le train…

– Pourquoi, sotte que j'étais, suis-je allée là-bas aujourd'hui ? se demandait-elle à la torture. Suis-je donc femme à ne pas pouvoir répondre de moi-même ?

La peur a les yeux grands. Lorsque son mari eût fini de dîner, Sôphia Pétrôvna eut la pleine résolution de lui tout raconter et de se mettre à l'abri du danger.

– Andréy, lui dit-elle, au moment où il quittait sa redingote et ses bottines pour faire un somme, j'ai à te parler sérieusement.

– Eh bien ? demanda-t-il.

– Partons d'ici !

– Où aller ?… Il est encore trop tôt pour rentrer en ville.

– Non, dit-elle ; voyager, ou… quelque chose dans ce genre…

– Voyager, j'y songe aussi, murmura le notaire, en s'étirant. Mais où prendre de l'argent ? Et à qui confier mon étude ?

Il réfléchit et dit :

– En effet, c'est ennuyeux pour toi ici… Pars seule, veux-tu ?

Sôphia Pétrôvna y consentait, mais subitement, elle se représenta Ilyne, profitant de l'occasion, partant avec elle, dans le même train, dans le même wagon… Elle songea à son mari, le regarda, rassasié maintenant, mais toujours fatigué. Son regard s'arrêta sur ses pieds, très petits, presque féminins, chaussés de chaussettes rayées ; des fils sortaient aux deux bouts des chaussettes…

Un bourdon sous le store baissé cognait à la vitre et bourdonnait… Sôphia Pétrôvna regardait les fils des chaussettes, écoutait le bourdon et se figurait son voyage. Nuit et jour, Ilyne serait en face d'elle, ne la quittant pas des yeux, furieux de sa faiblesse et pâle de souffrance morale. Il se traiterait de gamin pervers, l'injurierait, s'arracherait les cheveux, mais, l'obscurité arrivée, profitant du moment où les voyageurs dormiraient ou descendraient aux stations, il tomberait à ses genoux et lui enserrerait les jambes comme sur le banc tout à l'heure…

Elle se surprit à rêver…

– Écoute, dit-elle à son mari, je ne partirai pas seule. Il faut que tu me suives.

– Fantaisie, ma petite Sophie ! soupira Loubiânntsov. Il faut être sérieux et ne désirer que le possible.

« Tu partirais, si tu savais ! » pensa Sôphia Pétrôvna.

Décidée à partir coûte que coûte, elle se sentit hors de danger. Ses idées peu à peu s'ordonnèrent. Elle devint gaie et se permit de penser à tout : « Que je pense ou que je rêve, je partirai. »

Tandis que son mari dormait, le soir était venu. Elle se mit à jouer du piano au salon. L'animation du soir derrière les fenêtres ; les accords de la musique ; la pensée que, femme de tête, elle s'était tirée de peine, achevèrent de la mettre en train. D'autres femmes dans sa situation, n'auraient sans doute pas résisté, auraient perdu la tête. Elle s'était presque consumée de honte, avait pâti, et elle fuyait le danger qui, peut-être, n'existait pas. Sa résolution et sa vertu l'émouvaient tellement que deux ou trois fois, elle se regarda dans la glace avec satisfaction.

À la brune, des gens arrivèrent chez elle passer la soirée. Les hommes se mirent à jouer aux cartes dans la salle à manger ; les dames occupèrent le salon et la véranda. Ilyne apparut le dernier. Il était triste, sombre et semblait malade. De toute la soirée il ne bougea pas du coin du divan où il s'était assis. D'habitude, gai et

causeur, il se tut tout le temps, renfrogné, et se frottant les yeux. Quand il avait à répondre à quelque question, il ne souriait que de la lèvre supérieure avec contrainte, et répondait d'une voix saccadée et méchante. Cinq ou six fois, il fit de l'esprit ; mais ses mots furent impertinents et durs. Sôphia Pétrôvna pensait qu'il était près d'avoir une crise de nerfs.

Assise au piano, elle eut clairement conscience à ce moment-là, pour la première fois, que ce malheureux homme ne plaisantait pas, qu'il souffrait dans l'âme et ne savait que faire de lui-même. Pour elle, il perdait le meilleur de son temps et de son avenir. Il dépensait à louer une villa ses derniers sous. Il avait abandonné au hasard sa mère et ses sœurs. Et surtout il s'épuisait dans une lutte torturante avec lui-même. Par humanité la plus élémentaire, il fallait le traiter avec plus de sérieux.

Elle s'en rendait nettement compte, jusqu'à en souffrir dans son cœur ; et si, à ce moment-là, elle se fût approchée d'Ilyne et lui eût dit « Non ! » il y aurait eu dans sa voix une force à laquelle il eût été impossible de se soustraire. Mais elle ne s'approcha pas du jeune homme, ne lui dit pas cela, et n'y songea même pas… La fatalité et l'égoïsme d'une nature jeune ne s'accusèrent jamais en elle, aussi fort que ce soir-là. Elle savait qu'Ilyne était malheureux et était sur le divan comme sur des charbons ardents. Elle en souffrait pour lui, mais, en même temps, la présence d'un homme qui l'aimait jusqu'à en souffrir, emplissait son âme d'une sensation de force et de triomphe. Elle sentait sa jeunesse, sa beauté, son inaccessibilité, et, du moment qu'elle avait décidé de partir, elle se donnait toute liberté ce soir-là. Elle coquetait, riait sans cesse, chantait avec un sentiment particulier, inspirée. Tout la réjouissait et tout lui paraissait drôle. Drôle, l'histoire du banc avec la sentinelle qui regardait ; drôles, les gens qui étaient là devant elle ; drôles, les boutades d'Ilyne et l'épingle de sa cravate qu'elle n'avait jamais remarquée auparavant. L'épingle figurait un petit serpent rouge aux yeux de diamants et ce petit serpent lui semblait si drôle qu'elle eût été prête à l'embrasser…

Sôphia Pétrôvna chanta des romances nerveusement, avec un emportement de demi-ivresse ; et, comme pour taquiner le chagrin d'autrui, elle les choisissait tristes, mélancoliques, celles où l'on parlait d'espérances déçues, du passé et de la vieillesse.

Et la vieillesse approche, approche…

chantait-elle.

Mais qu'avait-elle bien à faire avec la vieillesse ?…

« Il me semble, pensait-elle, de temps à autre entre ses rires et son chant, qu'il se passe en moi quelque chose d'inquiétant… »

À minuit, les visiteurs partirent. Ilyne s'en alla le dernier. Sôphia Pétrôvna eut encore la témérité de l'accompagner jusqu'à la dernière marche de la véranda. Elle voulait lui annoncer qu'elle partait avec son mari et voir l'effet que cette nouvelle produirait.

La lune se cachait sous des nuages, mais il faisait assez clair pour que Sôphia Pétrôvna vît le vent remuer les pans de sa pèlerine et agiter les draperies de la véranda. Elle voyait aussi combien Ilyne était pâle et comment, voulant sourire, il crispait sa lèvre supérieure.

– Sônia, Sônitchka… ma petite femme chérie ! murmura-t-il, l'empêchant de parler. Ma chérie, ma belle !

Dans un accès de tendresse, des larmes dans la voix, il la noya de mots, de caresses ; plus tendres les uns que les autres, et, déjà se mettait à lui dire « tu » comme à une maîtresse ou à sa femme. À l'improviste, il entoura sa taille d'un bras, et de l'autre la prit par un coude.

– Ma chérie, ma jolie !… murmura-t-il en lui baisant la nuque. Sois sincère ! Viens tout de suite chez moi !

Elle se dégagea de son étreinte, leva la tête pour faire éclater son indignation et se rebeller, mais l'indignation ne vint pas, et toute la vertu dont elle s'était vantée, toute sa pureté ne servirent qu'à lui faire dire la phrase que prononcent toutes les femmes ordinaires en de pareilles circonstances :

– Vous êtes fou !

– En vérité, poursuivait Ilyne, partons ! Tout à l'heure, de même que là-bas sur le banc, je me suis convaincu, Sônia, que vous êtes aussi faible que moi… Pour vous aussi, ça finira mal ; vous m'aimez et, maintenant, vous marchandez en vain avec votre conscience.

La voyant partir, il la saisit par la dentelle d'une de ses manches et prononça hâtivement :

– Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain. Il faudra céder. Pourquoi donc ce délai ? La sentence est lue, ma chère, ma douce Sônia ! Pourquoi en différer l'exécution ? Pourquoi se leurrer ?

Sôphia Pétrôvna s'arracha de lui et se glissa précipitamment dans la porte. Revenue au salon, elle ferma machinalement le piano, regarda longtemps la vignette d'un morceau de musique, et s'assit. Elle ne pouvait ni rester debout ni penser. À son excitation et à sa

témérité avaient succédé une effroyable faiblesse, de la paresse et de l'ennui. Sa conscience lui murmurait qu'elle s'était conduite toute cette soirée mal, bêtement, comme une fille écervelée, que, tout à l'heure, sur la véranda, on l'avait tenue embrassée ; elle en sentait encore à la taille et au coude comme un froissement.

Il n'y avait personne dans le salon, une seule bougie brûlait. Sôphia Pétrôvna demeurait assise sur le tabouret du piano sans remuer, attendant quelque chose. Et, à la lettre, comme profitant de son extrême lassitude et de l'obscurité, un désir lourd, invincible commença à s'emparer d'elle. Tel qu'un boa, il enserra ses membres et son cœur, s'accroissant à toute minute, et ce ne fut plus une menace : son désir était manifeste, devant elle, dans toute sa nudité…

Une demi-heure Mme Loubiânntsov resta assise sans bouger, ne pouvant s'empêcher de penser à Ilyne. Puis elle se leva, nonchalamment, et, comme un chien à demi écrasé, elle se traîna vers la chambre, où son mari était déjà couché. Elle s'assit près de la fenêtre ouverte et s'abandonna à son désir.

Il n'y avait déjà plus de « tournoiement » dans sa tête. Tous ses sentiments et toutes ses pensées se pressaient amicalement vers un but clair. Elle aurait voulu essayer de lutter encore, mais tout de suite elle y renonça… Elle comprenait à présent combien fort et implacable était son ennemi. Pour le combattre, il aurait fallu de la force et de la vigueur, mais ni sa naissance, ni son éducation, ni la vie ne lui offraient rien sur quoi elle pût s'appuyer. « Vile, immorale ! » se disait-elle en injuriant sa faiblesse. Voilà ce que tu es ! »

Son honnêteté était si révoltée, qu'elle s'appela de tous les mots injurieux qu'elle connaissait et se dit beaucoup de vérités humiliantes et blessantes. Elle se dit qu'elle n'avait jamais été morale ; que si elle n'était pas tombée plus tôt, c'était uniquement parce qu'elle n'en avait pas eu l'occasion ; que sa lutte de toute la journée n'avait été qu'amusement et comédie…

« Admettons que j'ai lutté, se disait-elle, mais était-ce une lutte ? Les femmes qui se vendent, luttent, elles aussi, avant de le faire, mais ne s'en vendent pas moins. Belle lutte, qui a, en un jour, tourné comme le lait ! En un seul jour ! »

Elle vit clairement que ce qui l'attirait hors du foyer, ce n'était ni le sentiment ni la personne d'Ilyne, mais la seule attente de nouvelles sensations… « Dame de villégiature, se disait-elle ; dame

qui s'amuse, comme il y en a tant ! »

Sous la fenêtre, une voix de ténor, voilée, se mit à chanter :

Quand ils eurent tué la mère du pe-tit oiseau…[34]

« S'il faut y aller, songea Sôphia Pétrôvna, c'est le moment ! »

Son cœur se mit tout à coup à battre avec une étrange force.

– Andréy !… cria-t-elle presque, écoute ; nous… nous partons ? Tu le veux ?

– Oui… Je te l'ai déjà dit : pars seule.

– Écoute… dit-elle, si tu ne viens pas avec moi, tu risques de me perdre ; je suis déjà, il me semble… amoureuse !

– De qui ? demanda Andréy Ilytch.

– Ça doit t'être tout à fait égal ! lui cria-t-elle.

Son mari se dressa sur son lit, laissa pendre les jambes, et, étonné, il regarda la silhouette sombre de sa femme.

– Fantaisie ! dit-il en bâillant.

Il ne la croyait pas, et cependant il s'effraya. Après avoir réfléchi et avoir fait à sa femme quelques menues questions, il lui exprima ses façons de voir sur la famille, l'infidélité… Il parla indolemment une dizaine de minutes, et se recoucha. Les sentences n'eurent pas de succès. Il y a, sur ce bas monde, beaucoup de façons de voir, et une bonne moitié en a été formulée par des gens qui n'ont jamais connu le malheur.

Bien qu'il fût tard, on entendait encore derrière les fenêtres, des gens se promener. Mme Loubiânntsov jeta sur elle une légère mantille, demeura quelque temps debout, réfléchit… Elle eut encore la force de dire à son mari ensommeillé :

– Tu dors ? Je vais faire un tour… Veux-tu venir avec moi ?

C'était sa dernière espérance. Elle n'eut pas de réponse et sortit.

Il faisait du vent, il faisait frais. Elle ne sentit ni le vent ni l'obscurité. Elle marchait, marchait…

Une force invincible la portait et il lui semblait que si elle se fût arrêtée, quelque chose l'eût poussée…

– Je suis une femme immorale, marmottait-elle machinalement, une femme vile !

Elle suffoquait, brûlait de honte, ne sentait plus ses jambes à force de marcher ; mais ce qui la poussait était plus fort et que la honte et que la raison et que la crainte…

1886.

Partie 9
DOU-DOUCE

Ôlénnka[35] , fille de l'assesseur de collège Plémiânikov, assise dans la cour, sur l'avancée de sa porte, songeait.

Il faisait chaud, les mouches se collaient, importunes, et il était fort agréable de penser que le soir approchait. À l'est, glissaient de sombres nuages de pluie, et de temps en temps il en arrivait de la fraîcheur.

Au milieu de la cour, regardant lui aussi le ciel, se trouvait Koûkine, le directeur du jardin de Tivoli, le café-concert de la ville ; il habitait un des pavillons de la maison.

– Encore !… dit-il au désespoir. Il va y avoir encore de la pluie ! Il pleut chaque jour. Chaque jour il pleut. C'est comme un fait exprès. C'est à se pendre ! C'est la ruine !… Tous les jours des pertes énormes…

Il ouvrit les bras et continua, en s'adressant à Ôlénnka :

– Voilà quelle est ma vie, Ôlga Sémiônovna ! C'est à pleurer ! On travaille, on peine, on s'extermine, on n'en dort pas les nuits ; on pense à faire pour le mieux : et qu'en est-il ? D'une part un public ignare, sauvage ! Je lui donne les meilleures opérettes, les meilleures féeries, des couplettistes merveilleux, mais en a-t-il besoin ? y comprend-il quelque chose ? Il lui faut des pitres ; il faut lui servir des platitudes ! D'un autre côté, voyez le temps ! La pluie presque chaque jour ! Ça a pris le 9 mai, et ça a duré tout le mois, et le mois de juin ; c'est tout simplement effrayant. Le public ne vient pas et je dois payer le loyer, je dois payer les artistes !

Le lendemain, vers le soir, les nuages s'amoncelèrent de nouveau. Koûkine dit avec un rire hystérique :

– Eh bien, vas-y ! Que tout le jardin soit inondé et moi avec ! Que je n'aie aucune chance ni dans cette vie ni dans l'autre ! Que les artistes me traînent en justice ! Et ensuite ?… Que l'on me mène aux travaux forcés en Sibérie, à l'échafaud !… Ha ! ha ! ha !

Le surlendemain, ce fut de même. Ôlénnka écoutait Koûkine sans rien dire, d'un air sérieux, et, parfois, les larmes lui montaient aux yeux. À la longue, les malheurs de Koûkine la touchèrent ; elle se mit à l'aimer.

Il était de petite taille, maigre, le visage jaune, les tempes lisses. Il parlait d'une voix grêle et en se tordant la bouche. Sur sa figure était toujours inscrit le désespoir ; malgré tout, il fit naître en elle un sentiment vrai, profond.

Elle aimait sans cesse quelqu'un et ne pouvait vivre sans cela.

D'abord elle avait aimé son père, qui, maintenant, était malade, assis sur un fauteuil dans une chambre sombre et qui respirait avec difficulté. Elle avait aimé sa tante qui, de loin en loin, tous les deux ans, venait de Briânnsk. Et, bien avant, lorsqu'elle était au lycée, elle avait été amoureuse de son professeur de français.

Ôlénnka était une demoiselle modeste, bonne, compatissante, au regard doux et caressant, très bien portante. En voyant ses joues pleines et roses, son cou soyeux et blanc avec un grain de beauté noir, le bon et naïf sourire qui errait sur sa figure quand elle entendait quelque chose d'agréable, les hommes pensaient : « Oui, pas mal… » Et eux aussi souriaient.

Et les dames, quand elle parlait, ne pouvaient s'empêcher de lui prendre tout à coup la main et de lui dire, avec un élan de plaisir :

– Dou-douce !

La maison, qu'elle habitait depuis sa naissance, et que son père lui laissait par testament, se trouvait à l'extrémité de la ville, au faubourg des Tziganes, non loin de Tivoli. Le soir et la nuit, Ôlénnka, entendait la musique jouer, les fusées éclater, et il lui semblait que c'était Koûkine qui luttait avec le sort, prenant d'assaut son principal ennemi, le public indifférent.

Son cœur s'engourdissait agréablement ; elle ne voulait pas dormir, et quand, vers le matin, il rentrait chez lui, elle frappait doucement à la petite fenêtre de sa chambre, ne lui laissant entrevoir, à travers le rideau, que sa figure et une épaule ; et elle lui souriait tendrement…

Il fit sa demande et ils se marièrent. Et, quand il vit à loisir, son cou et ses épaules saines et grasses, il ouvrit les mains avec joie et s'écria :

– Dou-douce !

Il était heureux ; mais, comme le jour de son mariage et ensuite toute la nuit, il plut, l'expression du désespoir ne le quitta pas.

Après leur mariage, ils vécurent bien, Ôlénnka tenait la caisse, veillait à l'ordre du jardin, inscrivait les dépenses, payait les appointements ; et ses joues roses, son rire charmant, naïf, radieux, apparaissaient et disparaissaient tantôt au guichet de la caisse, tantôt dans les coulisses, tantôt au restaurant.

Et, déjà, elle disait à ses connaissances que ce qu'il y a de plus remarquable au monde, de plus sérieux et de plus nécessaire, c'est le théâtre, et que l'on ne peut avoir de véritable plaisir et devenir humain et instruit qu'au théâtre.

– Mais, demandait-elle, est-ce que le public comprend ? Il lui faut des pitres. Hier, nous donnions *le Petit Faust* et presque toutes les loges étaient vides ; si nous avions, Vânitchka[36] et moi, monté une banalité, croyez-moi, le théâtre eût été archi-plein. Nous donnons demain, Vânitchka et moi, *Orphée aux Enfers ;* venez-y.

Ce que son mari disait du théâtre et des acteurs, elle le répétait. Comme lui, elle méprisait le public en raison de son indifférence pour l'art et de son ignorance. Aux répétitions, elle intervenait et reprenait les acteurs ; elle surveillait les musiciens et, lorsque, dans le journal local, on parlait en mauvais termes du théâtre, elle pleurait et allait à la rédaction s'expliquer.

Les artistes l'aimaient. Ils l'appelaient « Vânitchka et moi » et « Dou-douce. » Elle compatissait à leur sort, leur faisait quelques avances, et s'il arrivait qu'on la dupât, elle pleurait en cachette, sans se plaindre à son mari.

L'hiver aussi se passa bien. Ils affermèrent le théâtre de la ville, et le sous-louèrent pour des tournées, tantôt à une troupe petite-russienne, tantôt à un prestidigitateur, tantôt aux amateurs de la ville.

Ôlénnka engraissait et rayonnait de plaisir ; Koûkine maigrissait, jaunissait, se plaignait de pertes énormes, bien que, tout l'hiver, les affaires n'eussent pas mal marché. La nuit, il toussait, et elle lui faisait boire des infusions de framboise et de tilleul. Elle le frottait d'eau de Cologne et l'enveloppait dans des châles moelleux.

– Comme tu es gentil ! lui disait-elle, tout à fait sincèrement en lui lissant les cheveux ; comme tu es joli !

Pendant le grand carême, Koûkine se rendit à Moscou pour engager une troupe, et sans lui, Ôlénnka ne pouvait pas dormir ; elle restait assise à la fenêtre à contempler les étoiles. Et elle se comparaît aux poules qui, elles aussi, ne dorment pas la nuit et éprouvent de l'inquiétude quand il n'y a pas de coq dans le poulailler.

Koûkine, retenu à Moscou, écrivait qu'il reviendrait pour Pâques et donnait ses instructions pour Tivoli. Mais, le soir du dimanche des Rameaux, très tard, des coups sinistres retentirent à la porte cochère ; on heurtait à la petite porte comme sur un tonneau : boum ! boum ! boum !

La cuisinière, réveillée, pataugeant pieds nus dans les flaques d'eau, courut ouvrir.

– Ayez la bonté d'ouvrir ! dit quelqu'un derrière la porte, d'une

voix profonde. Un télégramme.

Ôlénnka avait reçu précédemment des télégrammes de son mari, mais cette fois-ci, Dieu sait pourquoi, elle fut atrocement saisie. Elle ouvrit la dépêche d'une main tremblante et lut ce qui suit :

« Ivane Pétrôvitch, mort subitement aujourd'hui, attendons ordres, entirrement lundi. »

Il était ainsi imprimé dans le télégramme : *entirrement,* avec encore un mot incompréhensible. Le signataire était le régisseur de la troupe d'opérette.

– Mon aimé ! se mit à sangloter Ôlénnka ; mon cher petit Vânitchka, mon aimé ! Pourquoi t'ai-je rencontré ? Pourquoi t'ai-je connu et aimé ? À qui laisses-tu ta pauvre Ôlénnka, la pauvre malheureuse ?…

On enterra Koûkine à Moscou le mardi, au cimetière de Vagânnkovo. Ôlénnka revint chez elle le lendemain et, aussitôt qu'elle fut rentrée, elle se jeta sur son lit et se mit à sangloter si fort qu'on l'entendait dans la rue et dans les cours voisines.

– Dou-douce ! disaient les voisines, en se signant ; c'est cette bonne âme d'Ôlga Sémiônovna ; la pauvre, comme elle se désole !

Trois mois après, Ôlénnka revenait un jour de la messe, triste, en grand deuil. Il se trouva qu'un de ses voisins, Vassîli Anndréiévitch Poustovâlov, gérant d'un des chantiers de bois du marchand Babakâiév, revenant aussi de l'église, fit route avec elle.

Il avait un chapeau de paille, un gilet blanc, avec une chaîne d'or, et il ressemblait plus à un propriétaire qu'à un marchand.

– Chaque chose a son temps, Ôlga Sémiônovna, dit-il posément à Ôlénnka, d'un ton de condoléance. Lorsque l'un des nôtres meurt, c'est la volonté de Dieu ; il faut y songer et supporter le coup avec soumission.

Ayant accompagné Ôlénnka jusqu'à la petite porte, il prit congé d'elle et continua sa route. Après cela, Dou-douce entendit toute la journée sa voix sérieuse, et, à peine fermait-elle les yeux, elle voyait sa barbe brune ; il lui avait beaucoup plu.

Et elle aussi, visiblement, avait fait impression sur lui, parce que, à quelque temps de là, une vieille dame qu'elle connaissait à peine vint prendre le café chez elle, et, dès qu'elle fut assise, se mit à parler de Poustovâlov, qui était un homme bien, sérieux, que toute femme aurait épousé volontiers.

Trois jours après, Poustovâlov lui-même vint faire visite. Il ne

resta pas longtemps – dix minutes – parla peu, mais Ôlénnka se mit à l'aimer.

Et elle l'aima tant qu'elle n'en dormit pas de la nuit, brûlante comme si elle avait la fièvre.

Au matin, elle envoya chercher la vieille dame. On les fiança bientôt, puis vint la noce.

Poustovâlov et Ôlénnka s'étant mariés, vécurent bien. D'habitude il restait au chantier de bois jusqu'au dîner[37] , ensuite Ôlénnka le remplaçait et elle restait jusqu'au soir au bureau, faisant des factures et livrant la marchandise.

– À présent, disait-elle aux acheteurs et à ses connaissances, le bois augmente chaque année de vingt pour cent. Voyez ; avant nous vendions du bois d'ici ; maintenant, Vâssitchka doit aller chaque année en acheter dans le gouvernement de Moguiliov. Et quels frais de transport, disait-elle, terrifiée, en se couvrant les deux joues. Quels tarifs !

Il lui semblait qu'elle faisait le commerce du bois depuis très longtemps et que, dans la vie, la chose la plus sérieuse et la plus nécessaire, c'est le bois. Elle trouvait quelque chose de familier, d'attendrissant dans les mots : poutre, rondin, planche, planchette, volige, flache, dosse.

La nuit, elle voyait en rêve des montagnes de planches et de voliges. Des files interminables de chariots transportaient le bois loin de la ville. Elle voyait tout un régiment de bûches de douze, de cinq archines, debout, venant faire la guerre au chantier de bois. Elle voyait les bûches, les poutres et les dosses se cogner, faisant un sourd bruit de bois sec. Tout tombait, se relevait, s'entassait l'un sur l'autre. Ôlénnka poussait un cri et Poustovâlov lui disait tendrement :

– Ôlénnka, qu'as-tu, ma douce ? Signe-toi !

Les idées de son mari étaient les siennes. Si Poustovâlov pensait qu'il faisait chaud dans la chambre ou que les affaires stagnaient, elle le pensait aussi. Son mari n'aimait aucune distraction et ne sortait jamais les jours de fête ; elle non plus.

– Vous êtes toujours chez vous ou au bureau, lui disaient ses connaissances ; vous devriez aller au théâtre, Dou-douce, ou au cirque.

– Nous n'avons pas le temps, Vâssitchka et moi, d'aller dans les théâtres, répondait-elle posément. Nous sommes des gens de travail ! nous n'avons pas de temps à donner aux bêtises. Qu'y a-t-il

de bon à tous ces théâtres ?

Les samedis, Poustovâlov et elle allaient aux matines ; les jours de fête, à la première messe ; et, en revenant de l'église, ils marchaient côte à côte, la figure attendrie, tous deux sentant bon, et sa robe de soie bruissait agréablement. Chez eux, ils prenaient le thé, en mangeant du pain au lait et toutes sortes de confitures ; ensuite ils mangeaient du gâteau levé. Chaque jour, à leur porte dans la cour, et même dehors, cela sentait la bonne soupe à la betterave et le mouton rôti ou le canard. Et les jours maigres, cela sentait le poisson, si bien qu'on ne pouvait pas passer devant chez eux sans avoir envie de manger. Au bureau, le samovar bouillait toujours et l'on offrait aux acheteurs du thé avec des craquelins.

Une fois par semaine, les époux allaient à l'étuve et ils en revenaient côte à côte, tous deux rouges.

– Il n'y a rien à dire, nous vivons bien, Dieu merci ! disait Ôlénnka à ses connaissances. Que Dieu donne à chacun de vivre comme Vâssitchka et moi !

Quand Poustovâlov s'en allait au gouvernement de Moguiliov acheter du bois, elle s'ennuyait beaucoup. Et elle ne dormait pas la nuit et pleurait. Parfois, le soir, le vétérinaire militaire, Smirnine, jeune homme qui demeurait dans le pavillon de leur maison, venait la voir.

Il causait ou jouait aux cartes avec elle, et cela la distrayait. Les récits de la vie de famille de Smirnine étaient surtout intéressants. Il était marié et avait un fils, mais il avait quitté sa femme, qui l'avait trompé, et maintenant il la détestait et lui envoyait chaque mois quarante roubles pour l'entretien de son fils.

Et, en écoutant cela, Ôlénnka soupirait, secouait la tête et elle le plaignait.

– Allons, que Dieu vous assiste ! lui disait-elle en le raccompagnant jusqu'à l'escalier tenant une bougie. Merci d'être venu vous ennuyer avec moi. Que Dieu et la Reine des Cieux vous protègent !

Et elle s'exprimait toujours posément, raisonnablement, imitant son mari.

Quand le vétérinaire était déjà en bas, derrière la porte, elle lui criait :

– Savez-vous, Vladimir Platônytch, vous devriez vous réconcilier avec votre femme ! Vous devriez lui pardonner, ne fût-ce que pour votre fils !… Le petit garçon comprend assurément tout.

Et lorsque Poustovâlov revenait, elle lui parlait à mi-voix du vétérinaire et de sa malheureuse vie de famille. Tous les deux soupiraient, hochaient la tête et parlaient du petit garçon, qui, sans doute, s'ennuyait de ne pas voir son père.

Puis, par une étrange suite d'idées, tous deux s'agenouillaient devant les icônes, se prosternaient et priaient Dieu de leur envoyer des enfants.

Les Poustovâlov vécurent ainsi six ans, calmes et tranquilles, en amour et parfait accord. Mais, voilà que, une fois, en hiver, Vassîli Anndréïtch, ayant bu du thé chaud au chantier, sortit sans casquette pour livrer du bois ; il prit froid et tomba malade ; les meilleurs médecins le soignèrent, mais le mal eut le dessus : il mourut après avoir traîné quatre mois, et Ôlénnka redevint veuve.

– À qui me laisses-tu, mon chéri, sanglotait-elle après l'enterrement. Comment vais-je vivre maintenant sans toi, malheureuse et infortunée que je suis ? Braves gens, plaignez-moi, orpheline complète !

Elle portait une robe noire avec des pleureuses de crêpe et avait renoncé pour toujours à mettre un chapeau et des gants. Elle sortait rarement, rien que pour aller à l'église ou sur la tombe de son mari ; et elle vivait comme une nonne.

Ce ne fut qu'au bout de six mois qu'elle enleva les pleureuses et commença à ouvrir ses contrevents. On la voyait parfois maintenant aller au marché avec sa cuisinière ; mais comment vivait-elle, que faisait-on dans sa demeure ? On pouvait seulement le deviner.

On le devinait par exemple parce qu'on l'avait vue avec le vétérinaire, prenant le thé dans son petit jardin, et il lui lisait le journal. Et encore on le devinait, parce que, ayant rencontré à la porte une de ses connaissances, Ôlénnka lui avait dit :

– Il n'y a pas en ville de contrôle vétérinaire régulier, aussi y a-t-il beaucoup de maladies. On entend dire sans cesse que le lait a rendu des gens malades ou qu'ils ont pris telle ou telle maladie aux vaches ou aux chevaux. Il faudrait, en somme, se préoccuper autant de la santé des animaux domestiques que de celle des gens.

Elle répétait les idées du vétérinaire et, maintenant, était de son avis en tout. Il était clair qu'elle ne pouvait pas vivre, même une année, sans attachement, et qu'elle avait trouvé son bonheur chez elle, dans le pavillon.

On aurait blâmé une autre femme, mais personne ne pouvait mal penser d'Ôlénnka : dans sa vie tout était si facile à comprendre ! Ni

elle, ni le vétérinaire ne parlaient du changement survenu dans leurs relations, tâchant de le cacher ; mais cela ne réussissait pas parce qu'Ôlénnka ne pouvait pas avoir de secrets.

Lorsque des camarades du régiment de Smirnine venaient le voir, Ôlénnka, en leur versant le thé ou en servant le souper, se mettait à parler de la peste et de la phtisie bovines, des abattoirs municipaux ; et Smirnine se troublait beaucoup. Quand les visites étaient parties, il prenait Ôlénnka par la main et lui disait en colère, la voix sifflante :

– Je t'ai priée de ne pas parler de ce que tu ne comprends pas ! Lorsque nous causons entre vétérinaires, ne t'en mêle pas, je te prie. C'est ennuyeux à la fin !

Mais elle le regardait avec étonnement et lui demandait, inquiète :

– De quoi dois-je parler, Volôditchka[38] ?

Et elle l'embrassait, les larmes aux yeux, le suppliant de ne pas être fâché ! Et tous deux étaient heureux.

Néanmoins, leur bonheur ne dura pas longtemps. Le vétérinaire partit avec son régiment, et partit sans idée de retour parce qu'on avait transféré le régiment très loin, presque en Sibérie. Et Ôlénnka resta seule.

Elle était maintenant complètement seule. Son père était mort depuis longtemps déjà et son fauteuil traînait au grenier, couvert de poussière, avec un pied cassé. Ôlénnka maigrit, enlaidit, et ceux qui la rencontraient ne la regardaient plus comme avant et ne lui souriaient pas. Visiblement ses meilleures années étaient restées en arrière, étaient passées ; maintenant commençait une vie nouvelle, inconnue, à laquelle il vaut mieux ne pas penser.

Le soir, Ôlénnka restait sur l'avancée de sa porte et entendait la musique jouer à Tivoli et les fusées crépiter ; mais cela ne réveillait en elle aucune idée.

Indifférente, elle regardait sa cour déserte, ne pensait à rien, ne désirait rien, et, lorsque venait la nuit, elle allait se coucher et voyait en rêve sa cour vide. Elle buvait et mangeait comme par contrainte.

Mais, surtout, et c'était le pire, elle n'avait plus aucune opinion… Elle voyait des objets autour d'elle, comprenait tout ce qui se passait, mais elle ne pouvait se faire d'opinion sur rien et ne savait pas de quoi parler.

Et comme il est affreux de n'avoir pas d'opinion ! On voit par

exemple une bouteille debout, la pluie tomber, un moujik passer dans une charrette ; mais quel sens tout cela a-t-il ? Impossible de le dire, même si on vous donnait mille roubles. Avec Koûkine, avec Poustovâlov, et ensuite avec le vétérinaire, Ôlénnka pouvait tout expliquer ; elle aurait dit son avis sur n'importe quoi. Maintenant, au sein de ses pensées et dans son âme, il y avait le même vide que dans la cour. Et c'était angoissant et amer comme si elle eût mangé de l'absinthe.

La ville, peu à peu, s'agrandissait de tous côtés ; le faubourg tzigane s'appelait maintenant rue des Tziganes, et là où avaient été le jardin Tivoli et les chantiers de bois, on avait construit des maisons, on avait ouvert des rues. Que le temps passe vite ! La maison d'Ôlénnka avait noirci ; le toit avait rouillé, le hangar penché. Toute la cour était envahie par les herbes et les orties grièches. Ôlénnka avait vieilli, enlaidi.

En été, elle restait sur son avant-porte, et son âme était, comme naguère, triste, vide, avec un arrière-goût d'absinthe. Et, en hiver, elle restait auprès de la fenêtre, et regardait la neige.

Qu'elle sentît le printemps, que le vent lui apportât le son des cloches de la cathédrale, les souvenirs de jadis l'envahissaient tout à coup. Son cœur se serrait délicieusement et des larmes abondantes coulaient de ses yeux. Mais cela ne durait qu'une minute. Et c'était à nouveau le vide et l'ignorance de ce pour quoi l'on vit.

La chatte noire, Bryska, se caressait à elle, ronronnait doucement, mais ces caresses n'émouvaient pas Ôlénnka. Quel besoin en avait-elle ? Il lui eût fallu un amour qui envahît tout son être, toute son âme, tout son esprit, qui lui donnât des idées, des opinions, une ligne de conduite, qui réchauffât son sang vieilli. Et elle rejetait Bryska du creux de sa robe et lui disait, ennuyée :

– Va-t'en, va-t'en !… Pas besoin de rester ici !

Et cela de jour en jour, d'année en année. Pas une joie, pas une opinion ; ce qu'avait dit Mâvra, la cuisinière, cela était bien.

Par une chaude journée de juillet, vers le soir, quand on ramenait par la rue le troupeau de vaches des habitants, et que toute la cour était remplie de nuages de poussière, quelqu'un frappa tout à coup à la petite porte. Ôlénnka alla ouvrir elle-même et, quand elle eût regardé, elle resta stupéfaite.

Devant la porte était le vétérinaire Smirnine, les cheveux déjà gris, en civil. Elle se ressouvint tout à coup du passé, ne put se

retenir, fondit en larmes, lui appuya la tête sur la poitrine, sans dire un mot, et ne remarqua pas, dans sa forte émotion, comment ils entrèrent ensuite à la maison et se mirent à boire du thé.

– Mon chéri ! balbutiait-elle, tremblante de joie. Vladimir Platônytch, de quel pays Dieu vous ramène-t-il ?

– Je veux m'installer définitivement ici, raconta Smirnine. J'ai donné ma démission et viens tenter le bonheur en liberté ; je veux cesser de mener une vie nomade. D'ailleurs il est temps de mettre mon fils au lycée. Il grandit. Moi, figurez-vous, je me suis réconcilié avec ma femme.

– Et où est-elle ? demanda Ôlénnka.

– À l'hôtel, avec mon fils ; je cherche un appartement.

– Seigneur, petit père, mais prenez ma maison ! En quoi n'est-elle pas un appartement ? Ah ! mon Dieu, s'agita Ôlénnka, qui se remit à pleurer, mais je ne vous prendrai rien ! Demeurez ici ; moi j'aurai assez du pavillon ; quelle joie, Seigneur !

Le lendemain, on repeignait déjà le toit de la maison, on blanchissait les murs, et Ôlénnka, les poings sur les hanches, allait et venait dans la cour, donnant des ordres. Le sourire d'autrefois éclairait son visage. Elle revivait, redevenait fraîche comme si elle se fût réveillée après un long sommeil.

La femme du vétérinaire arriva, – une dame maigre, laide, avec des cheveux courts et une expression capricieuse, – et, avec elle, un petit garçon, Sâcha, petit pour son âge, (il avait déjà neuf ans,) gros, avec des yeux bleu clair, et des fossettes aux joues. À peine le petit garçon fût-il dans la cour qu'il courut à la chatte, et l'on entendit son rire radieux.

– Petite tante, demanda-t-il à Ôlénnka, c'est votre chatte ? Quand elle aura des petits, vous nous en donnerez un ; maman a peur des souris.

Ôlénnka lui parla, lui fit boire du thé et, tout à coup, dans sa poitrine, son cœur devint chaud et tressaillit doucement, comme si ce petit garçon était son fils.

Et lorsque, le soir, assis dans la salle à manger, il repassait ses leçons, elle le regardait avec tendresse et compassion, et murmurait :

– Mon chéri, ma petite beauté !… Mon petit enfant, ce que tu es gentil ! Que tu as la peau blanche ! Que tu es intelligent !

« On appelle île – lisait-il – un espace de terre, entouré d'eau de tous côtés. »

– On appelle île… répéta-t-elle.

Et ce fut la première opinion qu'elle émit avec conviction après tant d'années de silence et de vide dans les idées.

Déjà elle avait des opinions et, au souper, elle dit aux parents de Sâcha combien maintenant il est difficile pour les enfants de suivre les cours des lycées ; mais, pourtant, l'instruction classique vaut mieux que l'enseignement moderne, parce que le lycée ouvre toutes les carrières. On peut ensuite devenir ce que l'on veut, docteur, ingénieur…

Sâcha commença à aller au lycée. Sa mère s'en fut à Khârkov chez sa sœur et n'en revint pas. Son père partait chaque jour en voyage pour inspecter des bestiaux et, parfois, il restait trois jours sans rentrer à la maison.

Et il semblait à Ôlénnka que l'on avait complètement abandonné Sâcha, que l'on ne se souciait pas de lui, et qu'on le laissait mourir de faim. Elle le prit chez elle, dans le pavillon, et l'installa dans une petite chambre.

Et voilà déjà six mois que Sâcha est chez elle, dans le pavillon. Chaque matin, Ôlénnka entre dans la chambre. Il dort profondément, la main passée sous sa joue ; il semble ne pas respirer ; elle a peine à le réveiller.

– Sâchénnka[39] , lui dit-elle tristement, lève-toi, mon petit. Il est temps d'aller au lycée.

Il se lève, s'habille, fait sa prière, puis s'assoit à prendre le thé. Il en boit trois verres, mange trois gros craquelins et la moitié d'un pain français beurré. Il n'est pas encore sorti complètement de son sommeil, aussi n'est-il pas de bonne humeur.

– Tu ne sais pas bien ta fable, Sâchénnka, dit Ôlénnka, le regardant comme s'il allait partir pour un long voyage. Tu me donnes des soucis. Tâche d'apprendre, mon petit… Écoute tes maîtres.

– Ah ! laissez, ma tante, je vous en prie ! dit Sâcha.

Puis il se rend au lycée, tout petit, mais avec une grande casquette et sac au dos. Ôlénnka le suit silencieusement.

– Sâchénnka ! lui crie-t-elle.

Il se retourne et elle lui fourre dans la main une datte ou un bonbon. Quand on arrive à la rue où se trouve le lycée, il a honte qu'une femme grosse et grande le suive. Il se retourne et dit :

– Rentrez, tante, je finirai maintenant d'arriver tout seul.

Elle s'arrête et le regarde sans le perdre de vue jusqu'à ce qu'il ait

franchi la porte du lycée.

Ah ! ce qu'elle l'aime ! De toutes ses affections passées, aucune n'a été aussi profonde. Jamais auparavant son cœur ne s'était soumis si pleinement, sans la moindre arrière-pensée, et avec tant de joie qu'à présent alors que le sentiment maternel brûle en elle de plus en plus.

Pour ce petit garçon étranger, pour les fossettes de ses joues, pour sa casquette, elle donnerait toute sa vie ; elle la donnerait avec joie, avec des larmes d'attendrissement. Pourquoi ? Ah ! qui sait pourquoi ?

L'enfant au lycée, elle revient doucement à la maison, si contente, si tranquille, si remplie d'amour ! Sa figure, rajeunie dans ces derniers six mois, sourit, s'épanouit. Ceux qui la rencontrent, éprouvent du plaisir à la regarder ; ils lui disent :

– Bonjour, chère âme, Ôlga Sémiônovna ! Comment allez-vous, Dou-douce ?

– Il est maintenant difficile de suivre les cours du lycée, raconte-t-elle au marché ; ce n'est pas une plaisanterie. Hier, en neuvième, on a donné une fable à apprendre par cœur, une traduction latine et un problème… Comment un enfant peut-il s'en tirer ?

Et elle commence à parler des maîtres, des leçons, des livres scolaires, tout ce qu'en dit Sâcha.

À trois heures, ils dînent ensemble. Le soir, elle lui aide à faire ses devoirs et ils pleurent. En le mettant au lit, Ôlénnka fait sur lui de longs signes de croix et chuchote une prière. Puis, en se couchant, elle rêve à l'avenir lointain et incertain, alors que Sâcha, ses études finies, sera docteur ou ingénieur, alors qu'il aura une grande maison à lui, des chevaux, une voiture, qu'il se mariera et aura des enfants…

Elle s'endort et pense toujours aux mêmes choses, et les larmes coulent de ses yeux fermés, sur ses joues. La chatte noire est couchée à côté d'elle. Elle ronronne : *mour… mour… mour…* Tout à coup, un grand bruit se fait à la petite porte de la rue ; Ôlénnka se réveille et ne respire pas, glacée d'effroi. Son cœur bat fortement. Une demi-minute se passe et on refrappe.

– C'est un télégramme de Khârkov, pense-t-elle, en se mettant à trembler de tout son corps. La mère exige que Sâcha lui soit envoyé à Khârkov… Ah ! Seigneur !

Elle est au désespoir ; sa tête, ses pieds, ses mains deviennent froids ; il semble qu'il n'y ait personne au monde de plus

malheureux qu'elle. Mais il passe encore une minute ; on entend des voix. C'est le vétérinaire qui rentre du cercle.

– Allons, pense-t-elle, Dieu soit loué !

Peu à peu, le poids de son cœur disparaît, elle se sent à nouveau à l'aise. Elle se couche et pense à Sâcha. Il dort profondément dans la chambre voisine et dit parfois en rêve :

– Je vais t'en donner ! Fiche-moi le camp ! Ne cogne pas !

1889.

Partie 10
LE PROFESSEUR DE BELLES-LETTRES

I

Les sabots des chevaux résonnèrent sur le pavement en bois. On fit d'abord sortir de l'écurie, « le comte Noûline », étalon noir, puis « Vélikane » tout blanc[40] , puis sa sœur « Maika ». C'étaient de beaux chevaux de prix.

Le vieux Chèlestov sella Vélikane et dit à sa fille, Mâcha :

– Allons, Marie Godefroy, en selle. Hop-là !

Mâcha Chèlestov était la benjamine de la famille. Elle avait déjà dix-huit ans, mais on continuait à la regarder comme une enfant et tout le monde l'appelait Mânia et Manioûssia[41] . Après le passage d'un cirque, où elle était allée régulièrement, on s'était mis à l'appeler Marie Godefroy.

– Hop-là ! s'écria-t-elle en se mettant en selle sur Vélikane.

Sa sœur Vâria monta Maika ; Nikîtine, le comte Noûline ; les officiers avaient leurs chevaux d'armes ; et la longue et belle cavalcade, que bigarraient les dolmans blancs des officiers et les amazones noires, quitta la cour au pas.

Nikîtine remarqua que Manioûssia, tandis qu'elle se mettait en selle et que l'on sortait dans la rue, ne faisait attention qu'à lui ; elle l'observait d'un air préoccupé, en même temps que le comte Noûline, et disait :

– Serguéy Vassîliévitch, tenez-le toujours sur la bride ; ne le laissez pas faire des écarts ; il a toujours l'air d'avoir peur.

Et peut-être parce que Vélikane, qu'elle montait, et le comte Noûline étaient grands amis, ou bien par simple hasard, elle se tenait tout le temps, comme la veille et l'avant-veille, auprès de Nikîtine.

Nikîtine regardait son petit corps élégant, campé sur cette grande bête blanche et fière, son fin profil et le haut de forme, qui ne lui allait pas du tout et la vieillissait. Il la regardait avec joie, avec attendrissement, avec enchantement. Il l'écoutait sans bien la comprendre, et il pensait :

« Je me donne ma parole d'honneur, je jure Dieu que je ne serai pas timide, et que je me déclarerai aujourd'hui même. »

Il était près de sept heures du soir, l'heure où les acacias et les lilas sentent si fort qu'il semble que l'air et les arbres eux-mêmes se pâment dans leur propre odeur. Au jardin public, la musique jouait déjà. Les chevaux, de leurs sabots, battaient le pavé avec bruit. On

entendait partout rire, causer, et les portes des jardins claquer. Les soldats, que l'on croisait, saluaient les officiers. Les lycéens saluaient Nikîtine, et tous ceux qui se hâtaient d'aller entendre la musique semblaient heureux de voir cette cavalcade. Et qu'il faisait bon ! que les nuages, répandus en désordre dans le ciel, semblaient mous ! que les ombres des peupliers et des acacias semblaient douces et engageantes, ces ombres qui s'étendaient sur toute la largeur de la rue et embrassaient, du côté opposé, les maisons jusqu'aux balcons et aux seconds étages.

On sortit de ville et on se mit à trotter sur la grand'route. On ne sentait plus les acacias et les lilas ; cela sentait les champs, les seigles et les blés verdissants. Les citilles piauletaient[42] , les corneilles craillaient. Où que l'on regardât, tout était vert ; çà et là seulement faisaient des taches noires des planches de maraîchers, et à gauche, au loin, dans le cimetière, blanchissait une ligne de pommiers, passant fleurs.

On longea les abattoirs, puis la brasserie ; on dépassa une troupe de musiciens militaires qui allaient au parc.

– Le cheval de Poliânnski est un très beau cheval, dit Manioûssia à Nikîtine, en lui montrant des yeux l'officier qui chevauchait près de Vâria ; je n'en disconviens pas, mais il a des tares ; cette balzane blanche sur le pied gauche est très déplaisante, et voyez comme ce cheval encense ; on ne pourra jamais l'en déshabituer ; il encensera jusqu'à la mort.

Manioûssia était amateur de chevaux aussi passionné que son père. Elle souffrait de voir à quelqu'un un beau cheval et découvrait toujours des défauts aux chevaux des autres. Nikîtine, au contraire, n'entendait rien en chevaux ; il lui était positivement indifférent que l'on tînt un cheval au filet ou au mors, que l'on trottât ou galopât. Il sentait seulement que son assiette était mal assurée, raide, et que, en raison de cela, les officiers, sachant monter, devaient plaire à Manioûssia plus que lui ; et il en ressentait de la jalousie.

Quand on approcha du parc de banlieue, quelqu'un proposa de s'y arrêter pour boire de l'eau de Seltz. On y entra. Le parc n'était planté que de chênes ; leurs feuilles n'étaient pas encore bien sorties et l'on voyait à travers, la scène, les tables, les balançoires, et tous les anciens nids de corbeaux, pareils à de gros chapeaux. Les cavaliers et les dames mirent pied à terre près d'une des tables et demandèrent ce qu'ils désiraient boire. Des connaissances, qui se

trouvaient au parc, vinrent les saluer, entre autres, un médecin-major, chaussé de grandes bottes, et le chef d'orchestre, qui attendait l'arrivée de ses musiciens. Le major prit Nikîtine pour un étudiant, et lui demanda :

– Vous êtes venu ici pour les vacances ?

– Non, j'y habite, répondit Nikîtine ; je suis professeur au lycée.

– Vraiment ! s'étonna le major. Si jeune et déjà professeur !

– Si jeune… j'ai vingt-six ans… Dieu merci !

– Bien que vous ayez de la barbe et des moustaches, on ne vous donnerait pas, à première vue, plus de vingt-deux à vingt-trois ans. Comme vous paraissez jeune !

« C'est dégoûtant ! pensa Nikîtine ; celui-là aussi me prend pour un blanc-bec. »

Il lui déplaisait extrêmement que l'on parlât de sa jeunesse, surtout devant les femmes et ses élèves. Depuis qu'il était arrivé dans cette ville et était entré en fonctions, il détestait son air jeune. Les lycéens ne le craignaient pas ; les gens âgés l'appelaient jeune homme ; les femmes aimaient mieux danser avec lui qu'écouter ses longues dissertations. Il aurait donné cher pour devenir subitement plus vieux de dix ans.

À la sortie du parc, on se dirigea vers la ferme des Chèlestov. On s'y arrêta près de la porte, on appela la femme de l'intendant, Prascôvia, et on lui demanda de faire traire du lait. Mais on n'en but pas ; on se lança seulement des regards de raillerie, on se mit à rire, et on tourna bride. Quand on passa près du parc, la musique jouait déjà. Le soleil avait disparu derrière le cimetière, et la moitié du ciel était pourpre.

Manioûssia chevauchait encore auprès de Nikîtine. Le professeur voulait lui dire combien il l'aimait passionnément, mais il craignait que les officiers et Vâria ne l'entendissent, et il se taisait. Manioûssia se taisait aussi, et Nikîtine sentait pourquoi elle le faisait et pourquoi elle restait auprès de lui. Et il était si heureux que la terre, le ciel, les lumières de la ville, la silhouette sombre de la brasserie, tout se fondait à ses yeux en quelque chose de très beau et de très tendre ; il lui semblait que le comte Noûline trottait dans les airs, voulant escalader le ciel pourpre.

On rentra. Sur la table, au jardin, le samovar bouillait déjà ; à l'un des bouts de la table, était assis le père de Mânia avec des magistrats, ses amis. Comme toujours, il critiquait quelque chose :

– C'est une ignominie ! déclarait-il. Rien de moins ! Oui,

monsieur, une ignominie !

Depuis que Nikîtine était amoureux de Manioûssia, tout lui plaisait chez les Chèlestov : la maison, le jardin, les chaises cannées, la vieille bonne et, même, le mot « ignominie » que le père aimait à répéter. La grande quantité de chiens, de chats, et les pigeons égyptiens qui roucoulaient plaintivement dans une volière sur la véranda, lui déplaisaient seule. Il y avait tant de chiens de garde et d'appartement, que, depuis qu'il connaissait les Chèlestov, il n'avait appris à en reconnaître que deux, Moûchka[43] et Som. Moûchka était une petite chienne pelée, au museau velu, méchante et gâtée. Elle détestait Nikîtine. Quand elle le voyait, elle tournait invariablement la tête de côté, montrait les dents et commençait à faire : « rrr… nga-nga-nga… rrr… »

Puis elle s'installait sous la chaise et, quand Nikîtine essayait de la faire partir, elle éclatait en aboiements aigus, si bien que les maîtres de la maison lui disaient :

– N'ayez pas peur, elle ne mord pas ; elle n'est pas méchante.

Som était un grand chien noir à longues pattes, avec une queue dure comme un bâton. Pendant le dîner et le thé, il marchait sous la table en silence et battait de sa queue les chaussures des gens. C'était un chien débonnaire et bête, mais Nikîtine ne pouvait le souffrir parce qu'il avait l'habitude de poser sa tête sur les genoux des dîneurs et souillait leurs pantalons de sa bave. Nikîtine avait maintes fois essayé de le frapper sur le front avec le manche d'un couteau ; il lui détachait des chiquenaudes, jurait, se plaignait ; mais rien ne sauvait ses pantalons des bavures.

Après la promenade à cheval, le thé, les confitures, les biscottes et le beurre semblaient exquis. Le premier verre fut bu en silence, avec beaucoup d'avidité ; au second, on se mit à discuter. Aux moments du thé, et à dîner, Vâria entamait toujours la discussion. Elle avait vingt-trois ans, était gentille, plus belle que Manioûssia et passait pour la plus intelligente et la plus instruite de la maison. Elle était sérieuse, grave, comme il convient à la fille aînée, tenant la place de la mère défunte. En qualité de maîtresse de maison, elle se montrait en blouse à ses invités, appelait les officiers par leur nom propre, considérait Manioûssia comme une petite fille et lui parlait d'un ton de surveillante de classe. Elle s'appelait vieille fille, ce qui montrait qu'elle était assurée de se marier. Toute conversation, même sur le temps qu'il faisait, elle la changeait en discussion. Elle avait la passion de prendre tout le monde au mot, de prouver à chacun ses

contradictions, de s'accrocher à une phrase. À peine commenciez-vous à lui parler de quelque chose, elle vous regardait fixement dans les yeux et vous interrompait soudain :

– Pardon, pardon, Pétrov, avant-hier vous disiez tout le contraire !

Ou bien, elle souriait moqueusement et disait :

– Voyons, je m'aperçois que vous commencez à prêcher les principes de la Troisième section[44] .

Si vous faisiez un bon mot ou un calembour, vous entendiez aussitôt sa voix :

– C'est vieux, c'est plat !

Si un officier plaisantait, elle faisait une grimace dédaigneuse, et disait :

– Plaisanterie de corrps de garrde !

Et tous ces R étaient si impressionnants que Moûchka sous sa chaise répondait chaque fois :

– Rrr… nga-nga-nga…

La discussion s'engagea maintenant à propos des examens au lycée dont Nikîtine avait parlé.

– Permettez, Serguéy Vassîliévitch, interrompit Vâria. Vous dites que pour les élèves, c'est difficile. À qui la faute, permettez-moi de le demander ? Par exemple, vous avez donné aux élèves de 1re[45] comme sujet de composition : Poûchkine psychologue. D'abord, il ne faut pas donner de sujets si difficiles, ensuite est-ce que Poûchkine était un psychologue ? Chtchédrine, ou, si vous voulez, Dostoïevski, c'est autre chose ; mais Poûchkine est un grand poète, et rien de plus.

– Chtchédrine est une chose et Poûchkine une autre, répondit Nikîtine, maussade.

– Je le sais : au lycée, on n'admet pas Chtchédrine ; mais là n'est pas la question. Dites-moi quelle psychologie il y a chez Poûchkine ?

– Il n'est pas psychologue… permettez-moi de vous citer des exemples…

Et Nikîtine déclama quelques passages *d'Evguény Oniéguine* et de *Boris Godoûnov*.

– Je ne vois là aucune psychologie, dit Vâria en soupirant. On nomme psychologue l'écrivain qui décrit les recoins de l'âme humaine, mais ce ne sont là que de beaux vers, rien de plus.

– Je sais quelle psychologie il vous faut, dit Nikîtine, offensé ; que

l'on me scie le doigt avec une scie émoussée et que je crie à tue-tête, cela, à votre idée, c'est de la psychologie.

– C'est plat. Mais vous ne m'avez pas prouvé en quoi Poûchkine est un psychologue ?

Quand Nikîtine avait à combattre ce qui lui semblait une opinion reçue, une petitesse, ou quelque chose de ce genre-là, il se levait continuellement de son siège, se prenait la tête à deux mains et se mettait à marcher vite, d'un coin à un autre, en gémissant. Il fit de même cette fois-là. Puis il s'assit à l'écart.

Les officiers prirent son parti ; le capitaine en second Poliânnski se mit à assurer Vâria que Poûchkine était vraiment un psychologue et, pour le prouver, il cita deux vers de Lermontov. Le lieutenant Guernett allégua que, si Poûchkine n'avait pas été un psychologue, on ne lui aurait pas élevé un monument à Moscou.

– C'est une ignominie ! disait M. Chèlestov à l'autre bout de la table ; je l'ai dit au gouverneur : Excellence, c'est une ignominie !

– Je ne discute plus ! s'écria Nikîtine. De l'éternité, nous n'en verrions pas la fin… Assez ! ah ! va-t'en donc, sale chien !… cria-t-il à Som qui lui avait posé la tête et une patte sur les genoux.

– Rrr… nga-nga-nga… fit Moûchka sous la table.

– Avouez que vous avez tort ! s'écria Vâria. Avouez-le !

Mais il arriva des demoiselles en visite, et la discussion cessa d'elle-même. Tout le monde passa dans la salle. Vâria se mit au piano et commença à jouer des contredanses. On dansa d'abord une valse, puis une polka, ensuite un quadrille, terminé par un « *grand rond* »[46] que le capitaine Poliânnski fit passer par toutes les pièces de l'appartement, puis on dansa une autre valse.

Pendant les danses, les personnes d'âge étaient restées assises au salon, fumaient et regardaient la jeunesse. Parmi elles, se trouvait le directeur de la Société de Crédit municipal, Chébâldine, connu par son amour de la littérature et de l'art théâtral. Il avait fondé le Cercle musical et dramatique de la ville et prenait part lui-même aux spectacles en ne jouant que les valets comiques, ou bien il déclamait d'une voix chantante *la Pécheresse*[47] . En ville, on l'appelait la Momie parce qu'il était grand, très maigre, les veines saillantes, avait toujours un air solennel et des yeux immobiles et éteints. Il aimait tant l'art dramatique qu'il se rasait la barbe, ce qui lui donnait encore plus de ressemblance avec une momie.

Après « le grand rond », il s'approcha irrésolument de Nikîtine, toussota et lui dit :

– J'ai eu le plaisir d'entendre la discussion pendant le thé ; je partage entièrement votre manière de voir. Nous avons les mêmes idées, et j'aurais plaisir à causer avec vous. Avez-vous lu, monsieur, *la Dramaturgie de Hambourg,* de Lessing ?

– Non, je ne l'ai pas lue.

Chébâldine s'effara, remua les mains comme s'il s'était brûlé les doigts et s'éloigna de Nikîtine sans dire un mot.

La personne de Chébâldine, sa question et son étonnement parurent comiques à Nikîtine ; cependant il pensa :

« En effet, c'est choquant. Je suis professeur de lettres et je n'ai pas encore lu Lessing ! Il faudra le lire. »

Avant le souper, tous, jeunes et vieux, s'assirent pour jouer « à la destinée. » On prit deux jeux de cartes ; on donna à chacun un nombre de cartes égal et on posa l'autre jeu sur la table.

– Celui qui a telle carte, dit avec solennité Chèlestov, tirant une carte du deuxième jeu, doit se rendre immédiatement dans la cuisine et y embrasser la vieille bonne.

Le plaisir d'embrasser la vieille bonne échut à Chébâldine. On l'entoura en foule, on le conduisit à la chambre des enfants, et riant, et applaudissant, on le força à embrasser la vieille. On hurla, on fit du bruit…

– Moins passionnément ! criait Chèlestov, pleurant à force de rire ; moins passionnément !

La *destinée* de Nikîtine fut de confesser chacun. Il s'assit sur une chaise au milieu de la salle. On apporta un châle et on lui en couvrit la tête.

Vâria vint se confesser la première.

– Je connais vos péchés, commença Nikîtine, apercevant sous le châle son profil sévère. Dites-moi, mademoiselle, pourquoi vous vous promenez chaque jour avec Poliânnski ?

Oh ! ce n'est pas pour rien qu'elle est avec un hussard ![48] .

– C'est plat ! dit Vâria, et elle s'en fut.

Ensuite, sous le châle brillèrent de grands yeux immobiles ; un gentil profil se dessina dans le noir, et une odeur chérie, aimée depuis longtemps, se dégagea, qui rappela à Nikîtine la chambre de Manioûssia.

– Maria Godefroy, dit-il (et il ne reconnut pas sa voix tant elle était devenue douce et tendre), en quoi avez-vous péché ?

Manioûssia cligna les yeux, lui tira le bout de la langue, se mit à rire et s'éloigna.

Une minute après, elle était au milieu de la salle, battait dans ses mains et criait :

– À table pour le souper ! À table, à table ! Tout le monde passa à la salle à manger.

À table, Vâria ouvrit encore une discussion, mais cette fois-ci avec son père. Poliânnski mangeait beaucoup, buvait du vin rouge et racontait à Nikîtine comment à la guerre, une fois, en hiver, il demeura toute une nuit enfoncé jusqu'aux genoux dans un marais. L'ennemi était tout près. Il était défendu de parler et de fumer. La nuit était froide, noire ; le vent vous pénétrait. Nikîtine écoutait et jetait des coups d'œil sur Manioûssia. Elle le regardait fixement sans sourciller, comme pensant à quelque chose, et absente… C'était pour Nikîtine un plaisir et un supplice.

« Pourquoi me regarde-t-elle ainsi ? cherchait-il. Ça me gêne, on peut remarquer. Ah ! qu'elle est encore jeune, qu'elle est naïve ! »

À minuit, les convives commencèrent à partir. Quand Nikîtine passa la grille, une fenêtre battît au second étage et Manioûssia y apparut.

– Serguéy Vassîliévitch ? appela-t-elle.

– Que voulez-vous ?

– Voilà… fit Manioûssia, cherchant évidemment ce qu'elle allait dire. Voilà… Poliânnski a promis de venir un de ces jours nous photographier tous. Il faudra se réunir.

– Bien.

Manioûssia disparut ; la fenêtre battit et, dans la maison, quelqu'un se mit aussitôt à jouer du piano.

« Quelle maison ! songeait Nikîtine en traversant la rue ; une maison où seuls gémissent les pigeons égyptiens, et, cela, parce qu'ils ne savent pas manifester leur joie autrement ! »

Mais ce n'était pas seulement chez les Chèlestov qu'on vivait joyeusement ; Nikîtine n'avait pas fait deux cents pas que, dans une autre maison, il entendit les sons du piano ; il marcha encore un peu et aperçut, sous une porte cochère, un moujik qui jouait de la balalaïka[49] . Au jardin public, l'orchestre entama une sélection de chansons russes.

Nikîtine habitait à une demi-verste des Chèlestov un appartement de huit pièces qu'il louait trois cents roubles par an avec son collègue, Hippolyte Hippolytych, le professeur d'histoire et de géographie.

Hippolyte Hippolytych, homme encore jeune, la barbe rousse, le

nez camus, la figure grossière et peu intelligente – une figure d'ouvrier, – mais cordial, était assis à sa table de travail et corrigeait les cartes de ses élèves quand Nikîtine rentra. Il regardait comme la chose principale, en géographie, de calquer des cartes, et, en histoire, de savoir les dates. Il passait des nuits entières à corriger au crayon bleu les cartes de ses élèves, garçons et filles, ou bien il composait des tableaux chronologiques.

– Quel temps magnifique aujourd'hui, lui dit Nikîtine en rentrant. Je suis étonné que vous puissiez rester dans votre chambre.

Hippolyte Hippolytych était peu causeur ; il se taisait ou parlait de ce que tout le monde sait depuis longtemps ; il répondit ceci :

– Oui, le temps est beau. Maintenant c'est le mois de mai, bientôt ce sera l'été véritable. L'été n'est pas l'hiver ; en hiver il faut allumer les poêles ; en été, on a chaud sans faire de feu. En été, on ouvre les fenêtres la nuit, et cependant il fait chaud ; et l'hiver, même avec des doubles fenêtres, il fait froid.

Nikîtine ne resta pas plus d'une minute chez son confrère ; il s'y ennuya.

– Bonne nuit, lui dit-il en se levant et en bâillant. J'aurais voulu vous raconter quelque chose de romanesque, me concernant, mais vous êtes tout à la géographie. Que je commence à vous parler amour, vous me demanderez tout de suite : « En quelle année eut lieu la bataille de Kâlka[50] ? » Allez au diable avec vos batailles et avec votre cap de Tchoukotsk !

– Pourquoi donc vous fâchez-vous ?

– Mais c'est ennuyeux !

Et vexé de n'avoir pas encore fait sa déclaration à Manioûssia et de n'avoir personne à qui parler de son amour, Nikîtine passa dans son cabinet et s'y étendit sur le divan. Le cabinet était sombre et paisible. Étendu et scrutant les ténèbres, Nikîtine se mit à penser que, dans deux ou trois ans, il irait pour quelque raison à Pétersbourg, que Manioûssia viendrait l'accompagner à la gare, qu'elle pleurerait, qu'il recevrait d'elle à Pétersbourg, une longue lettre dans laquelle elle le supplierait de revenir au plus vite. Et sa réponse commencerait par les mots : « Mon cher petit rat… »

» Précisément, mon cher petit rat », se dit-il en riant.

Mal couché, il passa son bras sous sa tête et allongea la jambe gauche sur le dossier du canapé ; il se trouva mieux. Sur l'entrefaite, la fenêtre blanchit visiblement et les coqs ensommeillés commencèrent à chanter. Nikîtine continuait à penser qu'il

reviendrait de Pétersbourg, que Manioûssia viendrait l'attendre à la gare, qu'elle s'écrierait de joie, et se jetterait à son cou. Ou mieux encore, il jouerait de ruse ; il reviendrait en cachette la nuit ; la cuisinière lui ouvrirait : il passerait sur la pointe des pieds dans la chambre à coucher, se déshabillerait, et, plouf, au lit ! Manioûssia se réveillerait, – et quelle joie !

Le ciel était devenu tout blanc : le cabinet et la fenêtre ne se dessinaient plus. Sur le perron de la brasserie, devant laquelle on était passé aujourd'hui, Manioûssia, assise, racontait quelque chose. Elle prit ensuite Nikîtine par la main et alla avec lui au parc. Il vit les chênes et les nids de corbeaux, ressemblant à des chapeaux. Un nid se mit à se balancer : Chébâldine y apparut et lui cria très fort : « Vous n'avez pas lu Lessing ? » Nikîtine tressaillit de tout son corps et ouvrit les yeux. Hippolyte Hippolytych, près du canapé, la tête rejetée en arrière, nouait sa cravate.

– Levez-vous, lui dit-il, il est temps d'aller au lycée. Il ne faut pas dormir habillé, cela abîme les habits. Il faut dormir dans son lit, déshabillé…

Et il se mit, comme de coutume, à parler longuement, et en traînant les mots, de ce que tout le monde sait depuis longtemps.

La première classe de Nikîtine était une leçon de russe aux élèves de 6e. Quand il entra dans la classe, à neuf heures, il y avait sur le tableau deux lettres majuscules : M. C. Cela voulait sans doute dire : Mâcha Chèlestov.

Ils ont déjà flairé ça, les gredins… pensa Nikîtine. D'où le savent-ils ?

La seconde classe était une leçon de littérature en 3e. Là encore, il vit sur le tableau les deux lettres : M. C. Et quand il eut fini sa leçon, et quitta la classe, un cri, comme on hurle au poulailler d'un théâtre, s'éleva derrière lui :

– Hourra ! hourra, Maria Chèlestov !

D'avoir dormi habillé, la tête lui faisait mal et son corps était anéanti de paresse. Les élèves, attendant le congé qui précède les examens, ne faisaient rien, se morfondaient d'ennui, polissonnaient. Nikîtine se morfondait aussi, ne remarquait pas leurs gamineries et s'approchait sans cesse de la fenêtre. Il voyait la rue vivement éclairée par le soleil ; sur les maisons, le ciel bleu, transparent ; les oiseaux ; plus loin, par delà les jardins, l'étendue infinie avec ses bois bleuissants et la fumée d'un train qui passe…

Dans la rue, à l'ombre des acacias, déambulèrent deux officiers en

tunique blanche, agitant leurs cravaches. Sur une *ligne*[51] , passa un groupe de juifs à barbes blanches, coiffés de casquettes. Une gouvernante se promenait avec la petite fille du proviseur du lycée. Som, en compagnie de deux chiennes de garde, traversa la rue en courant… Puis, vêtue d'une simple robe grise, avec des bas rouges, passa Vâria, tenant le *Viêstnik Evropy, (le Messager d'Europe)*[52] . Elle venait probablement de la bibliothèque de la ville…

Les classes de Nikîtine ne finiront pas de sitôt, à trois heures seulement… Tout de suite après, il ne pourra aller ni chez lui, ni chez les Chèlestov ; il aura sa leçon chez les Wolf. Wolf, riche juif devenu luthérien, n'envoyait pas ses enfants au collège ; il leur faisait donner des leçons par les professeurs du lycée, payant cinq roubles la leçon. « Que c'est ennuyeux, ennuyeux !… »

Nikîtine alla chez les Wolf à trois heures, et y resta, lui parut-il, une éternité. Il en partit à cinq heures, et, à sept, il devait être revenu au lycée pour le conseil pédagogique. Il y avait à dresser le tableau des interrogations orales pour la sixième et la quatrième.

Lorsque, tard le soir, Nikîtine se rendait chez les Chèlestov, son cœur battait et sa figure brûlait. Depuis cinq semaines, désireux de se déclarer, il avait préparé tout un discours avec exorde et péroraison, mais à présent il n'avait plus un mot en tête ; tout s'était embrouillé et il ne savait qu'une chose : aujourd'hui il se déclarerait sans faute et il n'y avait plus moyen d'attendre.

« Je l'amènerai au jardin, pensait-il ; nous ferons quelques pas, et je m'expliquerai… »

Personne dans l'antichambre. Il entra dans la salle, puis dans le salon… Là aussi, personne. On entendait Vâria, qui discutait avec quelqu'un, en haut, au second étage, et, dans la chambre des enfants, où travaillait une couturière à la journée, un bruit de ciseaux.

Il y avait dans la maison une petite chambre que l'on appelait la chambre de passage ou la chambre sombre. Il s'y trouvait une grande vieille armoire où l'on serrait des médicaments, de la poudre et des fournitures de chasse. Un étroit petit escalier de bois, où dormaient toujours des chats, menait au second étage. La chambre de passage avait deux portes ; l'une donnait dans la chambre des enfants et l'autre dans le salon. Quand Nikîtine entra dans la petite chambre pour monter à l'autre étage, la porte de la chambre des enfants s'ouvrit et claqua si fort que l'escalier et l'armoire en tremblèrent ; Manioûssia, en robe foncée, tenant à la main un

morceau d'étoffe bleue, en sortit, et, sans apercevoir Nikîtine, s'élança vers l'escalier.

– Pardon, lui dit Nikîtine l'arrêtant ; bonjour, Godefroy !… Permettez…

Il était brûlant, ne savait que dire. D'une main il tenait la main de la jeune fille, et de l'autre l'étoffe bleue. Manioûssia, moitié effarée, moitié étonnée, le regardait avec de grands yeux.

– Permettez… continua Nikîtine, craignant qu'elle ne partît… J'ai besoin de vous dire quelque chose… Mais… ici ce n'est pas commode… Je ne peux pas, je ne suis pas en état… Comprenez-vous, Godefroy, je ne peux pas ?… et voilà tout…

L'étoffe bleue tomba et Nikîtine prit l'autre main de Manioûssia. Elle pâlit, remua les lèvres et se trouva dans le coin entre le mur et l'armoire.

– Ma parole d'honneur, Manioûssia, dit-il doucement, je vous assure… ma parole d'honneur…

Elle rejeta la tête en arrière et il l'embrassa sur les lèvres, et, pour que le baiser durât plus longtemps, il lui prit les joues, et, ce faisant, il se trouva lui aussi dans le coin entre le mur et l'armoire. De ses bras, elle lui entoura le cou et appuya la tête sur son menton.

Puis tous deux se sauvèrent au jardin.

Le jardin des Chèlestov avait quatre arpents. Il s'y trouvait une vingtaine de vieux érables, des tilleuls et un sapin ; tout le reste n'était qu'arbres à fruits, cerisiers, pommiers, poiriers, marronniers sauvages et oliviers argentés… Il y avait aussi beaucoup de fleurs.

Nikîtine et Manioûssia couraient dans les allées, sans parler, riaient, se faisaient de temps à autre des questions brèves, auxquelles ils ne répondaient pas. La lune à son second quartier brillait sur le jardin, et, dans l'herbe sombre, surgissaient, faiblement éclairés par elle, des tulipes et des iris endormis qui semblaient demander eux aussi des déclarations d'amour.

Lorsque Nikîtine et Manioûssia revinrent à la maison, les officiers et des demoiselles, déjà arrivés, dansaient une mazurka. Poliânnski conduisit encore une farandole par toutes les chambres, ensuite, on joua encore à la destinée. Avant le souper, quand les invités passaient dans la salle à manger, Manioûssia, restée seule avec Nikîtine, se pressa contre lui et lui dit :

– Parle toi-même à papa et à Vâria ; moi, j'ai honte…

Après le souper, Nikîtine parla à Chèlestov. Quand il l'eût écouté, le père réfléchit et dit :

– Je vous suis très reconnaissant de l'honneur que vous nous faites, à ma fille et à moi ; mais permettez-moi de vous parler en ami. Je vais vous parler, non comme un père, mais de gentleman à gentleman. Quelle idée, dites-moi, de vous marier si jeune ! Seuls les moujiks le font ; mais chez eux, comme on dit, il n'y a qu'ignominie. Vous, pourquoi le faire ? Quel plaisir, lorsqu'on est si jeune, de se mettre des chaînes ?

– Je ne suis pas du tout jeune, protesta Nikîtine ; je vais avoir vingt-sept ans.

– Papa, cria Vâria de la chambre voisine, le vétérinaire est ici.

Leur entretien cessa. Vâria, Manioûssia et Poliânnski reconduisirent Nikîtine chez lui. Au portillon de la barrière, Vâria lui dit :

– Pourquoi votre mystérieux Métropolite Métropolitych ne se montre-t-il nulle part[53] ? S'il venait du moins chez nous.

Le mystérieux Hippolyte Hippolytych, lorsque Nikîtine rentra, quittait ses pantalons, assis au bord de son lit.

– Ne vous couchez pas, mon cher, lui dit Nikîtine, haletant ; attendez ; ne vous couchez pas !

Hippolyte Hippolytych remit vivement ses pantalons et demanda, ému :

– Qu'y a-t-il ?

– Je me marie.

Nikîtine s'assit auprès de son collègue et le regardant comme s'il s'en étonnait lui-même, lui dit :

– Figurez-vous que je me marie ! C'est avec Mâcha Chèlestov. Je lui ai fait ma déclaration aujourd'hui.

– Pourquoi pas ? C'est, je crois, une jeune fille bien ; mais elle est bien jeune.

– Oui, soupira Nikîtine, en levant les épaules d'un air préoccupé, elle est jeune ! Elle est très, très jeune !

– Elle a été mon élève. Je la connais bien. Elle était assez bonne en géographie, mais mauvaise en histoire, et elle n'était pas attentive en classe.

Nikîtine, on ne sait pourquoi, prit tout à coup pitié de son collègue et voulut lui dire quelque chose de tendre et de consolant.

– Mon cher, lui demanda-t-il, pourquoi ne vous mariez-vous pas ? Pourquoi n'épouseriez-vous pas Vâria, par exemple ? C'est une charmante, une excellente jeune fille. En vérité, elle aime à discuter, mais par contre un cœur… quel cœur ! Elle vient de me

parler de vous. Épousez-la, mon cher ! Qu'en dites-vous ?

Il savait très bien que Vâria ne voudrait pas de ce maussade individu camus, mais cependant il l'invitait à l'épouser. Pourquoi cela ?

– Le mariage, dit Hippolyte Hippolytych, après avoir réfléchi, est un acte sérieux. Il faut tout bien juger, tout peser, on ne peut pas faire autrement. La raison n'est jamais de trop, surtout en matière de mariage, alors que l'homme, cessant d'être célibataire, commence une vie nouvelle.

Et il se mit à parler de ce qui est depuis longtemps connu de chacun. Nikîtine, ne voulant pas l'écouter, lui dit adieu et passa chez lui.

Il se déshabilla vivement et se coucha de même pour penser plus vite à son bonheur, à Manioûssia, à l'avenir. Il souriait, mais se rappela tout à coup qu'il n'avait pas encore lu Lessing.

« Il faudra le lire… se dit-il. D'ailleurs, au fait, pourquoi ?… Qu'il aille au diable ! »

Et, fatigué par son bonheur, il s'endormit sur-le-champ et sourit jusqu'au matin.

En rêve, il entendit les sabots des chevaux sur les poutres de l'écurie. Il rêva qu'on sortait, d'abord le comte Noûline, puis Vélikane le blanc, puis sa sœur Maika.

II

« À l'église, ce fut une cohue bruyante, et, tout à coup, quelqu'un même poussa un cri si fort que l'archiprêtre qui nous mariait, Manioûssia et moi, regarda la foule à travers ses lunettes, et dit sévèrement :

« – Ne vous promenez pas dans l'église et ne faites pas de bruit ; tenez-vous tranquilles et priez. Il faut avoir la crainte de Dieu. »

« Mes garçons d'honneur étaient deux de mes collègues ; ceux de Mânia, le capitaine Poliânnski et le lieutenant Guernett. Les chantres de l'évêché ont magnifiquement chanté. Le crépitement des cierges, l'éclat de la fête, les toilettes, les officiers, le nombre des visages, heureux et gais, l'air tout particulier, éthéré, de Mânia, toute l'ambiance enfin, et les paroles des prières nuptiales m'ont touché aux larmes et pénétré de solennité. Je songeais combien ma vie s'est joliment et poétiquement arrangée, s'est épanouie, ces temps derniers. Il y a deux ans j'étais encore étudiant, j'habitais un pauvre garni au Néglinnyi[54] , sans argent, sans parents, et, me semblait-il, sans avenir. Maintenant je suis professeur de lycée dans un des meilleurs chefs-lieux ; mon sort est assuré ; je suis aimé, gâté. C'est pour moi, pensais-je, que s'est réunie cette foule, pour moi que brûlent ces trois lampadaires, que beugle l'archidiacre, que les chantres s'évertuent, et c'est pour moi aussi qu'est ce jeune être, beau et joyeux, qui, bientôt, s'appellera ma femme.

« Je me rappelai nos premières rencontres, nos promenades, à cheval, ma déclaration d'amour, et le temps, qui, comme un fait exprès, avait été si beau tout l'été. Le bonheur qui, au Néglinnyi, ne me paraissait possible que dans les romans et les nouvelles, je l'éprouvais à présent pour de bon ; je le tenais, me semblait-il, en mains.

« Après le mariage, tous s'attroupèrent en désordre autour de Mânia et de moi, chacun nous exprimant sa joie, nous félicitant et nous souhaitant le bonheur.

« Le général de brigade, vieillard de près de soixante-dix ans, ne félicita que Manioûssia ; il lui dit d'une voix éraillée, si fort que cela s'entendit dans toute l'église :

« – J'espère, ma chérie, que, même après votre mariage, vous demeurerez une rose aussi fraîche qu'en ce moment. »

« Les officiers, le proviseur et tous les professeurs souriaient par

convenance, et je sentis aussi sur ma figure un sourire factice.

« L'excellent Hippolyte Hippolytych, le professeur d'histoire et de géographie qui exprime toujours ce que chacun sait depuis fort longtemps, me serra vigoureusement la main et me dit avec sentiment :

« – Jusqu'à maintenant vous n'étiez pas marié et viviez seul ; à présent vous êtes marié et vivrez à deux.

« De l'église, nous nous rendîmes dans une maison à deux étages, dont les stucs ne sont pas encore terminés et que Mânia a reçue en dot. Outre cette maison, Mânia possède vingt mille roubles d'argent et je ne sais quel terrain inculte, appelé Mélitonôvo, avec une bicoque où il y a, dit-on, une multitude de poules et de canards qui, livrés à eux-mêmes, redeviennent sauvages. Au retour de l'église, je me suis étendu en fumant sur l'ottomane de mon bureau. C'était doux, confortable et, de ma vie, je ne m'étais senti si bien. Pendant ce temps-là, les invités criaient hourra ! et, dans l'antichambre, une mauvaise musique jouait des bans et d'autres rengaines. Vâria, la sœur de Mâcha, entra en coup de vent dans mon bureau, une coupe à la main, et avec un air si étrange et si concentré qu'on eût dit qu'elle avait la bouche pleine d'eau. Elle voulait sans doute aller plus loin, mais elle se mit soudain à rire et à sangloter, et la coupe tomba et se brisa. Nous prîmes Vâria sous le bras et l'emmenâmes.

« – Personne ne peut comprendre ! murmurait-elle ensuite, étendue sur le lit de sa vieille bonne dans la chambre la plus lointaine ; personne, personne de la maison… Seigneur, personne ne peut comprendre !

« Mais tous comprenaient à merveille que, l'aînée de quatre ans de sa sœur Mânia, et, pas encore mariée, elle pleurait, non par jalousie, mais de tristesse à sentir que son temps passait, ou, même, était déjà passé !… Lorsqu'on dansa le quadrille, elle était revenue dans la salle, la figure très poudrée, avec l'air d'avoir pleuré ; et je vis le capitaine Poliânnski tenir devant elle une soucoupe sur laquelle était une glace qu'elle mangeait avec une cuiller…

« Il est déjà six heures du matin. Je me suis mis à mon journal pour décrire mon bonheur si plein et si varié. Je pensais écrire six feuilles pour les lire demain à Mânia ; mais, chose étrange, tout se brouille dans ma tête, devient vague comme en un songe. Seul l'épisode de Vâria me revient avec netteté, et j'ai failli écrire : pauvre Vâria !… Voilà, rester toujours assis ainsi et écrire : pauvre Vâria !…

« Les arbres se mettent à frissonner ; il va pleuvoir. Les corbeaux croassent, et ma Mânia, qui ne vient que de s'endormir, a, je ne sais pourquoi, une expression de tristesse. »

Nikîtine, ensuite, ne toucha pas de longtemps à son journal. Aux premiers jours d'août, commencèrent les examens de rentrée, les examens de repêchage et, après l'Assomption, les classes reprirent. Il partait d'habitude pour le lycée vers neuf heures et, dès dix heures, commençait à songer à Mânia, à sa maison neuve et regardait sa montre. Dans les petites classes, il faisait faire la dictée par l'un des élèves, et tandis que les enfants écrivaient, il se tenait près de la fenêtre, les yeux fermés et rêvait.

Rêvât-il à l'avenir, se rappelât-il le passé, tout lui semblait splendide, pareil à un conte. Dans les grandes classes on « expliquait » Gogol ou la prose de Pouchkine ; et cela le faisait rêver. En son imagination surgissaient des gens, des arbres, des champs, des coursiers, et il disait en soupirant, comme en admirant l'auteur :

– Que c'est beau !

Pendant la grande récréation, Mânia lui envoyait son déjeuner, plié dans une petite serviette blanche comme neige, et il le savourait lentement, comme pour prolonger son plaisir.

Hippolyte Hippolytych, qui déjeunait ordinairement d'un petit pain, le regardait avec vénération, avec envie, et disait quelque chose de connu, dans le genre de : « Les hommes ne peuvent pas vivre sans manger. »

Du lycée, Nikîtine se rendait à des leçons particulières et lorsque enfin, vers six heures, il rentrait chez lui, il éprouvait de la joie et de l'inquiétude comme s'il avait été absent toute une année. Il montait l'escalier en courant, s'essoufflait, trouvait Mânia, l'embrassait, l'étreignait, et il jurait qu'il l'aimait, qu'il ne pouvait vivre sans elle, qu'il s'était affreusement ennuyé, et lui demandait avec effroi si elle n'était pas malade et pourquoi sa figure était si triste. Puis ils dînaient en tête-à-tête. Après dîner, il se couchait sur l'ottomane et fumait. Elle s'asseyait près de lui et lui racontait les événements à voix basse.

Les jours les plus heureux étaient maintenant pour lui les dimanches et les fêtes, alors qu'il restait à la maison du matin au soir. Ces jours-là, il participait à une vie naïve, infiniment agréable, qui lui rappelait les idylles et les pastorales. Il observait sans se

lasser sa sage et positive Mânia qui arrangeait leur nid. Voulant montrer qu'il était bon à quelque chose à la maison, il entreprenait quelque chose d'inutile comme de sortir de la remise la charrette anglaise, et il l'examinait de tous côtés. Manioûssia, nantie de trois vaches, avait établi chez elle une véritable laiterie et gardait à la cave et dans le garde-manger beaucoup de pots de lait et de pots de crème pour faire du beurre. Parfois, Nikîtine, par plaisanterie, lui demandait un verre de lait. Elle s'effarait parce que ce n'était pas dans l'ordre prévu, mais il l'embrassait en riant et lui disait :

– Allons, je plaisante, mon trésor ; je plaisante !

Ou bien il se moquait de son excès d'ordre, lorsque, découvrant au buffet quelque bout de saucisson ou de fromage, dur comme la pierre, elle disait gravement :

– On le mangera à la cuisine.

Il lui observait qu'un morceau aussi petit n'était bon qu'à mettre dans une souricière, mais elle repartait en démontrant que les hommes n'entendent rien à la direction d'une maison, et que l'on n'effrayerait pas les domestiques en leur donnant des pouds de victuailles[55] . Il en convenait et l'embrassait avec transport. Ce qu'elle disait de juste lui paraissait toujours extraordinaire ; ce qui ne s'accordait pas avec ses opinions, était, à son avis, charmant et attendrissant.

Parfois, d'humeur philosophique, il se mettait à raisonner sur quelque thème abstrait ; elle l'écoutait et le regardait dans les yeux avec curiosité.

– Ma joie, lui disait-il en caressant ses doigts menus, ou en détressant et retressant sa natte, je suis infiniment heureux ; mais je ne regarde pas ce bonheur comme quelque chose qui me soit tombé du ciel. C'est un phénomène tout naturel, conséquent et logique. Je crois que l'homme est l'artisan de son bonheur ; je recueille maintenant ce que j'ai fait. Oui, je le dis, sans affectation, j'ai créé moi-même ce bonheur et je le possède à juste titre. Tu connais mon passé. J'ai été orphelin. Pauvreté, enfance malheureuse, jeunesse triste, tout cela fut une lutte, fut la voie que je frayai vers le bonheur…

En octobre, le lycée fit une douloureuse perte. Hippolyte Hippolytych eut un érésipèle à la tête et mourut. Les deux derniers jours de sa vie, restant sans connaissance, il délira ; mais, dans son délire même, il ne dit que des choses connues :

– Le Volga se jette dans la mer Caspienne… Les chevaux mangent

de l'avoine et du foin…

Au lycée, le jour de son enterrement, il n'y eut pas classe. Ses collègues et les élèves portèrent le cercueil et son couvercle ; et, sur tout le parcours, jusqu'au cimetière, le chœur du lycée chanta le *Miserere.*

Trois prêtres, deux diacres, tout le lycée et les chantres de la cathédrale, dans leur cafetan uniforme, figuraient au cortège. En voyant cet enterrement pompeux, les passants se signaient et disaient :

– Que Dieu donne à chacun une pareille mort !

Revenu du cimetière, Nikîtine, ému, tira de son bureau son journal et écrivit :

« On vient de mettre en terre Hippolyte Hippolytovitch[56] Ryjîtski. Paix à ton âme, modeste et laborieux travailleur ! Mânia, Vâria, toutes les femmes qui assistaient aux obsèques, pleuraient sincèrement, peut-être parce qu'aucune femme n'a aimé cet homme, peu intéressant et accablé par le sort. Je voulais dire sur la tombe de mon collègue quelques mots émus, mais on me prévint que cela pourrait déplaire au proviseur qui n'aimait pas le défunt. Il me semble que, depuis mon mariage, c'est la première fois que j'ai le cœur gros. »

Puis, de tout le reste de l'année scolaire, il n'y eut aucun événement notoire.

L'hiver était indécis, sans fortes gelées ; rien que de la neige pourrie. La veille de l'Épiphanie par exemple, le vent, comme en automne, gémit plaintivement toute la nuit, et l'eau dégoutta des toits. Le matin, pendant la Bénédiction des eaux[57] , la police ne laissa personne aller sur la rivière, car on disait que la glace, soulevée, allait rompre, et devenait noire. Malgré le mauvais temps, Nikîtine était aussi heureux qu'en été. Il eut même une distraction de plus : il apprit à jouer au *vinnte*[58] .

Une seule chose le tracassait, le mettait en colère et l'empêchait sans doute d'être complètement heureux : c'étaient les chiens et les chats que sa femme avait amenés. Il traînait toujours dans les chambres, surtout le matin, une odeur de ménagerie que rien ne pouvait dissiper. Les chats se battaient souvent avec les chiens. On donnait dix fois par jour à manger à la méchante Moûchka ; elle faisait mine, comme avant, de ne pas connaître Nikîtine, et aboyait après lui : Rrr… nga-nga-nga…

Pendant le grand carême, Nikîtine, un soir vers minuit, rentrait

du cercle à la maison. Il pleuvait. Il faisait sale et sombre. Nikîtine se sentait d'humeur maussade et ne pouvait comprendre à quoi cela tenait. Était-ce parce qu'il avait perdu douze roubles ou parce que son partenaire lui avait dit, faisant allusion à la dot de sa femme, que les poules ne pourraient pas manger tout son argent ? Il ne regrettait pas les douze roubles, et, dans les paroles du partenaire, il n'y avait rien d'offensant ; mais, malgré tout, cela lui était désagréable. Il n'avait pas envie de rentrer.

– Fi ! prononça-t-il en s'arrêtant sous un réverbère, comme c'est mal !

Il se dit qu'il ne regrettait pas les douze roubles parce qu'ils ne lui avaient rien coûté. S'il était un ouvrier, il saurait le prix de chaque copek et ne serait pas indifférent au gain ou à la perte.

Oui, songeait-il, tout son bonheur ne lui avait rien coûté ; il lui était échu gratuitement et était en réalité pour lui un luxe semblable à des remèdes pour un homme qui est bien portant.

S'il eût été, comme la majeure partie des gens, harcelé par le souci de la bouchée de pain ; s'il eût dû lutter pour son existence ; si son échine et sa poitrine eussent été endolories par le travail ; alors le souper, l'appartement chaud et engageant, la vie de famille eussent été pour lui un besoin, une récompense et la parure de sa vie. À l'heure présente, tout cela avait pour lui un sens incompréhensible et étrange.

« Fi, comme c'est mal ! » répéta-t-il, comprenant que, par elles-mêmes, ces réflexions ne présageaient rien de bon.

Quand il arriva chez lui, Mânia était au lit. Elle respirait régulièrement, souriait, et dormait apparemment avec beaucoup d'aise. Près d'elle, roulé en boule, était couché et ronronnait un chat blanc. Tandis que Nikîtine allumait une bougie et une cigarette, Mânia se réveilla et but avidement un verre d'eau :

– J'ai trop mangé de pâte de fruits, dit-elle en riant. Tu viens de chez les nôtres ? demanda-t-elle au bout d'un instant.

Nikîtine savait que le capitaine Poliânnski, sur lequel Vâria comptait beaucoup ces derniers temps, venait d'être nommé dans une garnison de l'ouest et faisait ses visites de départ. On était, pour cette raison, triste, chez son beau-père.

– Vâria est venue ce soir, dit Mânia s'asseyant dans son lit. Elle ne dit rien, mais, à sa figure, on voit combien elle souffre, la pauvre ! Je déteste ce Poliânnski. Il est gros, bouffi, et, quand il marche ou danse, ses joues tremblent… Ce n'est pas mon héros ; néanmoins je

le tenais pour un galant homme.

– Je le tiens encore pour tel, dit Nikîtine.

– Pourquoi donc agit-il si mal avec Vâria ?

– En quoi, mal ? demanda Nikîtine, commençant à s'irriter contre le chat blanc qui s'étirait, faisant le gros dos. Autant que je sache, il n'a fait ni déclaration ni promesse.

– Pourquoi donc venait-il si souvent à la maison ?… S'il n'avait pas l'intention de se marier, il ne devait pas venir.

Nikîtine souffla la bougie et se coucha. Mais il n'avait envie ni de dormir ni de rester couché. Il lui semblait que sa tête était énorme et vide, comme un hangar, et qu'il y errait, sous forme de longues ombres, des idées nouvelles, singulières.

Il songeait que, en dehors de la douce clarté de la lampe, souriant au paisible bonheur de la famille, que hors de ce petit monde où il vivait tranquille et gâté comme le chat blanc, il en était un autre… Et, soudain, il désira passionnément, avec angoisse, être dans cet autre monde pour y travailler dans une usine ou un grand atelier, pour y parler du haut d'une chaire, écrire, imprimer, faire du bruit, se fatiguer et souffrir…

Il voulait quelque chose qui l'eût empoigné jusqu'à l'oubli de soi-même, qui l'eût rendu indifférent à son bonheur qui ne lui donnait que des sensations si monotones… Et, dans son imagination, se dressa comme vivant Chèbâldine, rasé, qui articulait avec horreur :

– Vous n'avez pas même lu Lessing ! Comme vous êtes peu au courant ! Mon Dieu, comme vous êtes encroûté !

Mânia but de l'eau une seconde fois. Nikîtine jeta un regard sur son cou, ses épaules rondes, sa poitrine ferme, et se rappela les mots que le général de brigade avait dits naguère à l'église : une rose.

– Une rose ! murmura-t-il en riant.

En réponse, sous le lit, Moûchka, ensommeillée, grogna :

– Rrr… nga-nga-nga…

L'âme martelée par une forte irritation, il voulut dire à Mânia quelque chose de rude et même la battre ; son cœur se mit à palpiter vivement.

– Alors, demanda-t-il en se contenant, quand je venais chez vous, je devais absolument me marier avec vous ?

– Naturellement ; tu le comprends très bien.

– Charmant ! (Et une minute après il répéta :) Charmant !

Pour ne rien dire de trop et pour que son cœur se calmât, Nikîtine passa dans son cabinet de travail et s'y étendit sur l'ottomane, sans

oreiller. Ensuite, il s'étendit par terre, sur le tapis.

« Quelle absurdité ! dit-il, cherchant à se tranquilliser. Tu es professeur, tu travailles à une œuvre des plus nobles… De quel autre monde as-tu besoin ?… Que vas-tu chercher ? »

Mais il se répondit aussitôt avec assurance qu'il n'était pas un professeur, mais un fonctionnaire, aussi dénué de personnalité et de talent que le Tchèque, professeur de grec. Jamais il n'avait eu de vocation pour le professorat. Il n'entendait rien à la pédagogie et ne s'y intéressait pas. Il ne savait pas comment il faut s'y prendre avec les enfants. Le sens de ce qu'il enseignait lui était inconnu ; peut-être même enseignait-il ce qu'il ne faut pas. Feu Hippolyte Hippolytych était franchement borné et tous ses collègues et élèves le savaient, savaient ce que l'on pouvait en attendre ; mais, lui, Nikîtine, semblable au Tchèque, savait masquer sa bêtise et duper habilement tout le monde, faisant mine que, Dieu merci, tout allait bien. Ces nouvelles idées l'effrayaient. Il les repoussait, les qualifiait de stupides et pensait que tout cela provenait de ses nerfs, et qu'il en rirait lui-même quand ce serait passé…

Effectivement, vers le matin, il riait de sa nervosité et se traitait de femmelette. Mais il était clair pour lui, cependant, que sa quiétude était perdue, probablement à jamais, et que, dans cette maison à deux étages, le bonheur pour lui n'était plus possible.

Il devina que l'illusion était passée, et qu'une vie nouvelle, consciente et nerveuse commençait, qui ne s'harmoniserait pas avec son repos et son bonheur personnel.

Le lendemain, dimanche, il alla à la chapelle du lycée et y rencontra le proviseur et ses collègues. Il lui sembla qu'ils étaient uniquement occupés tous à cacher avec soin leur ignorance et leur mécontentement de la vie ; et, Nikîtine lui-même, pour ne pas déceler son inquiétude, souriait agréablement et parlait de futilités. Il alla ensuite à la gare, y vit l'arrivée et le départ d'un train-poste ; et il lui était agréable d'être seul et de n'avoir à parler à personne.

Chez lui il trouva son beau-père et Vâria qui étaient venus dîner. Vâria avait les yeux rouges et se plaignait d'avoir mal de tête. Chèlestov mangeait beaucoup et parlait des jeunes gens d'à présent, sur lesquels on ne peut pas compter et qui ne sont pas des gentlemen.

– C'est une ignominie ! déclara-t-il. Je le lui dirai tout cru : c'est une ignominie, monsieur !

Nikîtine souriait agréablement et aidait Mânia à faire bon accueil

à ses hôtes ; mais, après dîner, il se retira dans son bureau et s'y enferma.

Le soleil de mars brillait avec éclat, et, à travers les vitres, ses rayons brûlants tombaient sur sa table. On n'était que le 20, et, déjà, les voitures avaient remplacé les traîneaux ; les étourneaux ramageaient au jardin. Il semblait à Nikîtine que Manioûssia allait entrer à l'instant, le prendre par le cou, dire que les chevaux de selle ou la charrette anglaise attendaient à la porte et demander ce qu'il fallait mettre pour ne pas prendre froid.

Le printemps s'annonçait aussi merveilleux que l'année précédente et promettait les mêmes joies… Mais Nikîtine pensait qu'il serait bon maintenant de prendre un congé, de partir pour Moscou et de s'y installer au Néglinnyi-prospekt à l'hôtel qu'il connaissait.

Dans la pièce voisine, on buvait du café et on parlait du capitaine Poliânnski. Nikîtine, tâchant de ne pas comprendre, écrivit dans son journal :

« Où suis-je, mon Dieu ! Seule m'entoure la platitude, rien que la platitude. Gens ennuyeux, gens de rien ; pots de lait, pots de crème, cancrelas, femmes sottes… Il n'y a rien de plus effroyable, de plus outrageant, de plus angoissant que la platitude. Il faut m'enfuir d'ici, m'enfuir aujourd'hui même, ou je deviendrai fou ! »

1894.

Partie 11
RÉCIT DE Mlle M…

Il y a environ neuf ans, sur le soir, pendant la fenaison, nous allâmes à la gare à cheval, Piôtre Serguièitch, juge d'instruction, et moi, chercher la correspondance.

Le temps était splendide, mais, au retour, des grondements de tonnerre retentirent et nous vîmes une nuée noire et menaçante arriver droit sur nous. Elle s'approchait de nous et nous allions vers elle.

Sur la nuée, comme sur un fond, se détachaient en taches blanches, notre maison et l'église, et de hauts peupliers-grisards s'argentaient. On sentait une odeur de pluie et de foin coupé. Mon compagnon était de bonne humeur. Il riait et faisait toute sorte de plaisanteries. Il disait qu'il serait bien qu'un château moyen âge surgît soudain avec des tours crénelées, de la mousse, des hiboux ; nous nous y mettrions à l'abri de la pluie, et la foudre viendrait nous y tuer…

Mais voilà que sur le seigle et l'avoine courut la première vague ; le vent bondit et la poussière tourbillonna. Piôtre Serguièitch se mit à rire et éperonna son cheval.

– Oui, c'est bien ! s'écria-t-il. Très bien !…

Entraînée par sa gaieté et par l'idée que j'allais être à l'instant trempée jusqu'aux os et que je pouvais être tuée par la foudre, je me mis aussi à rire.

La bourrasque et la course précipitée, alors que le vent vous étouffe et que l'on se sent légère comme l'oiseau, vous excitent et vous chatouillent l'âme. Quand nous arrivâmes dans notre cour, le vent était tombé et de grosses gouttes rejaillissantes battaient l'herbe et les toits. Il n'y avait pas à l'écurie âme qui vive.

Piôtre Serguièitch dessella lui-même les chevaux et les mit dans leurs boxes. J'étais sur le seuil, attendant qu'il eût fini et regardant les raies obliques de la pluie. On sentait mieux qu'aux champs l'odeur douce et entêtante du foin ; il faisait sombre à cause des nuées et de la pluie.

– En voilà un coup de tonnerre ! fit Piôtre Serguièitch, revenant à moi après un très fort coup roulant, durant lequel il sembla que le ciel se fût partagé en deux. Qu'en dites-vous ?

Il était à côté de moi sur le seuil, essoufflé encore de la course rapide, et me regardait ; je remarquai qu'il m'admirait.

– Nathâlia Vladîmirovna, dit-il, je donnerais tout ce que j'ai pour pouvoir rester ainsi longtemps et vous regarder. Aujourd'hui vous

êtes splendide.

Ses yeux me regardaient avec extase et supplication. Sa figure était pâle. Des gouttes de pluie brillaient sur sa barbe et sur ses moustaches qui semblaient, elles aussi, me regarder avec amour.

– Je vous aime, me dit-il. Je vous aime et suis heureux de vous voir. Je sais que vous ne pouvez pas être ma femme, mais je ne veux rien, je n'ai besoin de rien. Sachez seulement que je vous aime. Ne dites pas un mot, ne me répondez pas ; ne faites pas attention à moi. Sachez seulement que vous m'êtes chère, et permettez-moi de vous contempler.

Son ravissement me gagna. Je regardai sa figure inspirée ; j'écoutais sa voix qui se mêlait au bruit de la pluie, et je ne pouvais bouger, comme ensorcelée. Je voulais regarder sans cesse ses yeux brillants et l'écouter.

– Vous vous taisez, dit Piôtre Serguièitch. C'est parfait ! Continuez à vous taire.

Je me sentais heureuse. Je ris de plaisir et courus à la maison sous la pluie battante. Il rit lui aussi et courut derrière moi en sautillant.

Trempés tous les deux, essoufflés, faisant dans l'escalier, comme des enfants, un gros bruit de pas, nous entrâmes précipitamment dans les chambres. Mon père et mon frère, qui n'étaient pas habitués à me voir gaie et rieuse, me regardèrent avec surprise et se mirent eux aussi à rire.

Les nuages d'orage étaient passés, le tonnerre s'était tu, mais les gouttes de pluie brillaient encore dans la barbe de Piôtre Serguièitch. Toute la soirée, jusqu'au souper, il chanta, siffla, joua bruyamment avec le chien, courant après lui dans l'appartement, manquant de renverser le domestique qui apportait le samovar. Au souper, il mangea beaucoup, plaisanta, et assura que, quand on mange en hiver des concombres frais, on sent dans sa bouche le printemps.

En me couchant, j'allumai une bougie et ouvris ma fenêtre toute grande, et un sentiment indéfinissable s'empara de moi.

Je me souvins que j'étais libre, bien portante, bien née et riche, et que l'on m'aimait, – mais principalement, que j'étais bien née et riche ; – bien née et riche, que c'était beau, mon Dieu !

Puis, frissonnant dans mon lit à cause de la légère fraîcheur qui venait du jardin, je tâchai de me rendre compte si j'aimais oui ou non Piôtre Serguièitch… Et n'ayant rien conclu, je m'endormis.

Mais, le matin, quand je vis sur mon lit les taches tremblantes du soleil et les ombres des branches des tilleuls, ce qui était arrivé la veille se réveilla vite dans ma mémoire. La vie me parut riche, variée, pleine de charme. Je m'habillai rapidement, en fredonnant, et courus au jardin.

Et que se passa-t-il ensuite ? Ensuite… rien…

En hiver, quand nous habitions en ville, Piôtre Serguièitch venait de temps à autre nous voir. Nos connaissances de campagne ne sont charmantes qu'à la campagne et en été. En ville, et en hiver, elles perdent la moitié de leur prix. Quand on leur sert du thé, en ville, il semble qu'elles aient des redingotes empruntées et qu'elles remuent trop longtemps leur thé avec la cuiller.

Piôtre Serguièitch, en ville, parlait aussi quelquefois d'amour, mais cela sonnait tout autrement qu'à la campagne. En ville, nous sentions plus fortement la muraille qui nous séparait. Je suis bien née et riche ; lui était pauvre, pas même noble, le fils d'un diacre. Il est juge d'instruction, et voilà tout. Tous les deux, moi, à cause de ma jeunesse, lui, Dieu sait pourquoi, nous regardions cette muraille comme très haute et fort épaisse.

Venant chez nous, en ville, il souriait d'un air gêné, critiquait la haute société et se taisait sombrement quand il y avait quelqu'un au salon en même temps que lui. Il n'y a pas de muraille qu'on ne puisse escalader, mais les héros de roman modernes, autant que je les connaisse, sont trop timides, veules, paresseux et méfiants ; ils acceptent trop vite l'idée qu'ils sont des malchanceux, que leur vie personnelle les a frustrés. Au lieu de lutter, ils ne font que critiquer, qualifiant le monde de banal, oubliant peu à peu que leur critique devient, elle aussi, une banalité.

On m'aimait. Le bonheur, semblait-il, était proche de moi, me touchait ; je vivais sans soucis, sans essayer de me comprendre, sans savoir ce que j'attendais de la vie, ni ce que j'en voulais. Et le temps coulait, s'écoulait… Des gens passaient devant moi m'apportant leur amour ; les beaux jours se succédaient, des nuits chaudes, des nuits douces ; les rossignols chantaient ; cela sentait le foin ; et tout cela, attrayant et cher dans mes souvenirs, passait, pour moi, comme pour tous, rapidement, sans laisser de traces, sans être apprécié, et disparaissait comme une buée… Où est-ce tout cela ?

Mon père mourut ; je vieillis. Tout ce qui plaisait, flattait, donnait de l'espoir – le bruit de la pluie, le roulement du tonnerre, les idées de bonheur, les propos d'amour – tout cela n'est qu'un souvenir. Et

je vois devant moi un lointain plat et vide ; personne dans cette solitude ; et l'horizon est sombre et effrayant…

Un coup de sonnette… C'est Piôtre Serguièitch qui arrive. Quand je vois les arbres en hiver et que je me souviens comme ils étaient verts en été, je murmure : « Oh ! mes chéris ! » Et quand je vois des gens avec qui j'ai passé mon printemps, je me sens mélancolique, attiédie, et je murmure des mots pareils.

Grâce à la protection de mon père, on a depuis longtemps nommé en ville Piôtre Serguièitch. Il a un peu vieilli ; il s'est un peu défait. Il a depuis longtemps cessé de me parler d'amour. Il ne plaisante plus. Il n'aime pas son travail. Il est malade et déçu de quelque chose. Il a fait son deuil de la vie. Il vit à contre-cœur. Le voilà assis auprès de la cheminée ; il regarde silencieusement le feu… Ne sachant que dire, je lui demande :

– Eh bien ?

– Rien… me répond-il.

Et de nouveau le silence.

Le reflet rouge du feu clignote sur sa figure triste…

Je me rappelai le passé et, tout à coup, me mis à frémir ; ma tête retomba et je me mis à pleurer amèrement. J'eus insupportablement pitié de moi-même et de cet homme, et je désirai passionnément ce qui est passé et ce que la vie nous refuse à présent… Je ne pense plus maintenant que je suis bien née et riche.

Je sanglotai éperdument et, me serrant les tempes, je murmurai :

– Mon Dieu, mon Dieu, ma vie est perdue…

Il resta assis et se tut sans me dire : « Ne pleurez pas. » Il comprit qu'il fallait pleurer, que le temps en était venu. Je vis à ses yeux qu'il me plaignait et je le plaignais aussi ; et j'avais de l'humeur contre ce timide et ce malchanceux qui n'avait su faire ni ma vie, ni la sienne.

Quand je le reconduisis, il me sembla qu'il faisait exprès de mettre longtemps à prendre sa pelisse. Il me baisa deux fois la main sans dire mot et regarda longtemps ma figure éplorée. Je pense qu'il se souvint alors de l'orage, des raies de la pluie, de nos rires et de ma figure d'alors. Il voulait me dire quelque chose ; il en eût été heureux ; mais il ne dit rien ; il secoua seulement la tête et me serra fortement la main. Que Dieu soit avec lui !

L'ayant reconduit, je revins chez moi et m'assis sur le tapis devant la cheminée. Les braises, couvertes de cendres, commencèrent à s'éteindre. La gelée serra encore plus furieusement les vitres, et le

vent se mit à ronfler dans la cheminée.

La femme de chambre entra et pensant que je m'étais endormie, elle m'appela.

1887.

Partie 12
LA MAISON À MEZZANINE: RÉCIT D'UN PEINTRE

I

Il y a de cela six à sept ans, j'habitai, dans un des districts du gouvernement de T… le domaine du propriétaire Biélokoûrov. C'était un jeune homme qui se levait de grand matin, portait une redingote paysanne, buvait de la bière le soir et se plaignait sans cesse qu'il ne trouvait nulle part, ni en personne, de sympathie.

Il demeurait dans le pavillon du jardin et, moi, j'étais installé dans la vieille maison de maîtres dans une grande salle à colonnes où il n'y avait d'autres meubles qu'un large divan sur lequel je couchais, et une table sur laquelle j'étalais des réussites. Même par le plus grand calme, quelque chose y bourdonnait toujours dans les vieux calorifères de système Amossov, et, lorsqu'il tonnait, toute la maison tremblait et semblait s'écrouler. C'était un peu effrayant, surtout la nuit, quand des éclairs illuminaient soudain les dix grandes fenêtres.

Voué par le destin à un désœuvrement constant, je ne faisais positivement rien. Je regardais des heures entières, par les fenêtres, les oiseaux, les allées ; je lisais tout ce qu'on m'apportait de la poste ; et je dormais. Parfois je quittais la maison et errais au hasard jusqu'au soir, tard.

Une fois, en rentrant, je me trouvai à l'improviste dans une propriété inconnue. Le soleil commençait à décliner et les ombres du soir s'allongeaient sur les seigles en fleurs. Deux rangées de vieux sapins, très hauts, plantés très près les uns des autres, formaient une sorte de double muraille et une belle allée sévère. Je franchis aisément la haie de clôture et m'engageai dans l'allée, glissant sur les aiguilles des sapins, qui faisaient à la terre une couverture d'un pouce. C'était le calme, l'obscurité, et sur les cimes seulement tremblait, de loin en loin, une lumière dorée qui s'irisait dans des toiles d'araignées. Cela sentait fortement, à en suffoquer, les aiguilles de sapins.

Je tournai ensuite dans une longue allée de tilleuls. Là aussi l'abandon, le passé. Les feuilles de l'année précédente criaient tristement sous les pieds, et maintenant, au crépuscule, des ombres s'amassaient entre les arbres. À droite, dans le vieux verger, un loriot, probablement vieux lui aussi, chantait d'une voix faible et fatiguée. Je me trouvai au bout de l'allée de tilleuls et je longeai une maison blanche, à véranda et à mezzanine.

Et devant moi, se déroulèrent soudain une cour seigneuriale, un vaste étang avec sa cabine de bains, entouré d'une multitude de saules verts, un village au delà, avec un clocher mince, au haut duquel flambait une croix, reflétant le soleil couchant. Le charme de quelque chose de proche, de très familier, agit sur moi en un instant comme si j'avais déjà vu ce tableau dans mon enfance.

Près de la vieille porte en pierres blanches, décorée de têtes de lions, qui donnait accès dans les champs, se trouvaient deux jeunes filles. L'une d'elles, la plus âgée, mince, pâle, très belle, avec une gerbe de cheveux châtains et une petite bouche obstinée, avait une expression sévère, et fit à peine attention à moi ; mais l'autre, toute jeune encore – elle n'avait pas plus de dix-sept à dix-huit ans – mince elle aussi et pâle, la bouche grande et de grands yeux, me regarda avec étonnement quand je passai près d'elle. Elle dit quelque chose en anglais et se troubla. Et il me sembla que je connaissais depuis longtemps aussi ces deux gentilles figures. Je revins à la maison avec le sentiment d'avoir fait un beau rêve.

Peu après, un jour vers midi, comme nous nous promenions près de la maison, Biélokoûrov et moi, une Victoria, froissant inopinément l'herbe, entra dans la cour. Dans la voiture était assise une des jeunes filles. C'était l'aînée.

Elle venait avec une liste de souscription pour des incendiés. Sans nous regarder, elle nous raconta très sérieusement et en détail combien de maisons avaient brûlé au hameau de Siânovo, combien d'hommes, de femmes et d'enfants étaient sans abri, et ce que voulait entreprendre tout d'abord le comité de secours, dont elle faisait partie. Dès que nous eûmes inscrit nos souscriptions, elle reprit la liste et se disposa à partir.

– Vous nous avez tout à fait oubliées, Piôtre Pétrôvitch, dit-elle à Biélokoûrov, en lui tendant la main. Venez nous voir, et si M. N… (elle dit mon nom) veut savoir comment vivent des admiratrices de son talent et veut bien vous accompagner, maman et moi nous en serons très heureuses.

Je m'inclinai.

Quand elle fut partie, Piôtre Pétrôvitch se mit à parler. Cette jeune fille était de bonne famille ; elle s'appelait Lydie Voltchanînov. La propriété où elle demeurait avec sa mère et sa sœur s'appelait, comme le hameau au delà de l'étang : Chélkovka. Son père occupait jadis une place en vue à Moscou ; il avait, quand il mourut, le titre de conseiller privé. Malgré une belle fortune, les

Voltchanînov vivaient à la campagne, été comme hiver, et Lydie était maîtresse d'école à Chélkovka, aux appointements de vingt-cinq roubles par mois. Elle ne dépensait personnellement que cet argent-là et était fière de se suffire.

– C'est une famille intéressante, dit Biélokoûrov ; il faudra que nous y allions une fois ; elles seront très contentes de nous voir.

Un jour de fête, après dîner, nous nous souvînmes des Voltchanînov et partîmes pour Chélkovka. Nous trouvâmes à la maison la mère et les deux filles. La mère, Ekathérîna Pâvlovna, jadis belle, on le voyait, mais grossie avant l'âge, asthmatique, triste, l'esprit absorbé, tâchait de m'occuper en parlant de peinture.

Ayant su par sa fille que je viendrais peut-être à Chélkovka, elle s'était empressée de se rappeler deux ou trois de mes paysages, vus aux expositions de Moscou, et elle me demandait quels sentiments j'avais voulu y exprimer. Lydie, ou comme on l'appelait à la maison Lyda, parlait plus avec Biélokoûrov qu'avec moi. Grave, sans sourire, elle lui demandait pourquoi il n'avait pris aucun emploi dans l'administration provinciale et n'était jamais allé à aucune assemblée.

– C'est mal, Piôtre Pétrôvitch, lui disait-elle avec reproche ; c'est honteux.

– C'est vrai, Lyda, approuvait sa mère ; c'est mal.

– Tout notre district, poursuivit Lyda en s'adressant à moi, est entre les mains de Balâguine. Il est président de la commission du zemstvo[59] et a distribué à ses neveux et à ses gendres tous les emplois du district ; il ne fait que ce qu'il veut. Il faut lutter contre lui. La jeunesse doit constituer un parti fort ; mais vous voyez quelle jeunesse nous avons ! C'est honteux, Piôtre Pétrôvitch !

Sa jeune sœur, Gènia, pendant qu'on parlait de politique locale, se taisait. Elle ne prenait pas part aux conversations sérieuses. On ne la regardait pas encore comme grande et on l'appelait *Missiouss,* parce que, dans son enfance, c'est ainsi qu'elle appelait miss, sa gouvernante. Elle me regardait avec curiosité et, quand je regardais les photographies d'un album, elle m'expliquait : « Ça, c'est mon oncle, » « celui-ci est mon parrain. » Et elle touchait de son petit doigt les photographies. Et, ce faisant, elle m'effleurait de son épaule, comme une enfant, et je voyais sa poitrine maigre, pas développée, ses minces épaules, sa natte et son corps fluet, fortement serré par sa ceinture.

Nous jouâmes au croquet et au lawn-tennis. Nous nous

promenâmes ensuite au jardin, bûmes du thé, puis nous soupâmes longuement. Après l'énorme salle vide, à colonnes, de la demeure de Biélokoûrov, je me sentais comme chez moi dans une petite maison confortable, où il n'y avait pas de chromos aux murs et où l'on disait vous aux domestiques. Et tout me semblait jeune et pur, grâce à la présence de Lyda et de Missiouss ; tout respirait l'honnêteté.

Au souper, Lyda parla encore avec Biélokoûrov de l'assemblée provinciale, de Balâguine et de bibliothèques scolaires. C'était une jeune fille intelligente, vive, convaincue, et il était intéressant de l'écouter, bien qu'elle parlât beaucoup et fort, peut-être parce qu'elle avait l'habitude de faire la classe.

Mais Piôtre Pétrôvitch, qui gardait encore l'habitude universitaire de transformer toute conversation en discussion, parlait de façon ennuyeuse, languissante et longue, avec le désir manifeste de paraître un homme intelligent et avancé. En gesticulant, il renversa la saucière, et il se forma une grande flaque sur la nappe. Mais, à part moi, il sembla que personne ne le remarquât.

En revenant à la maison, il faisait noir ; on n'entendait aucun bruit.

– La bonne éducation, fit Biélokoûrov en soupirant, consiste moins à ne pas renverser de sauce sur la nappe qu'à ne pas le remarquer quand cela arrive à quelqu'un… Oui, ces Voltchanînov sont une excellente famille, bien élevée. J'ai perdu l'habitude des gens comme eux. Ah ! toujours les affaires ! Les affaires ! les affaires !

Il disait combien il faut travailler si l'on veut devenir un agriculteur modèle. Et moi je pensais : Quel garçon ennuyeux et paresseux ! Quand il parlait sérieusement il bredouillait : « heu, heu, heu, heu !… » et il travaillait comme il parlait, lentement, se mettant toujours en retard, laissant passer les dates. J'avais peu confiance en sa précision d'homme d'affaires, parce qu'il avait gardé, des semaines entières dans sa poche, des lettres que je lui avais confiées pour les mettre à la poste.

– Le plus dur de tout, marmottait-il en marchant à côté de moi, est de travailler et de ne rencontrer de sympathie en personne. Aucune sympathie !

II

Je me mis à fréquenter les Voltchanînov. Je m'asseyais d'ordinaire sur la première marche de la véranda. Le mécontentement de moi-même m'accablait ; je m'apitoyais sur ma vie qui passait si vite et sans nul intérêt, et je pensais sans cesse qu'il serait bien d'arracher de ma poitrine ce cœur qui me pesait tant. Pendant ce temps on parlait dans la véranda ; j'entendais feuilleter des livres, des robes bouger. Je m'habituai bientôt à voir Lyda recevoir des malades, distribuer des livres, et aller souvent au village, nu-tête, avec une ombrelle, et, le soir, parler à très haute voix des choses du district et des écoles. Cette jeune fille, mince, belle, immuablement sévère, avec sa petite bouche élégamment dessinée, me disait, dès que commençait une conversation sérieuse :

– Ce n'est pas intéressant pour vous.

Je ne lui étais pas sympathique. Elle ne m'aimait pas parce que j'étais un paysagiste et ne peignais pas, dans mes tableaux, la misère du peuple ; et il lui semblait que j'étais indifférent à ce qu'elle croyait avec tant de force. Il me souvient, qu'en passant sur les rives du Baïkal, je rencontrai une jeune fille bouriate à cheval, en veste et culotte de cotonnade chinoise bleue, à laquelle je demandai si elle voudrait me vendre sa pipe. Et, tandis que nous causions, elle regardait avec mépris ma figure européenne et mon chapeau Au bout d'une minute, ennuyée de parler avec moi, elle excita son cheval d'un cri aigu et partit au galop. Lyda aussi méprisait en moi un étranger. Extérieurement, elle ne m'exprimait en rien son inimitié ; mais je la sentais. Et assis sur la première marche de la terrasse, j'éprouvais de l'irritation et me disais que, soigner les paysans sans être médecin, c'est les abuser, et qu'il est facile d'être des bienfaiteurs quand on possède deux mille arpents de terre.

Sa sœur Missiouss n'avait aucun souci et passait, comme moi, toute sa vie à ne rien faire. Le matin, dès qu'elle était levée, elle prenait un livre et lisait, assise sous la véranda, dans un fauteuil si profond que ses petits pieds touchaient à peine le sol. Ou bien, elle se blottissait avec son livre dans l'allée des tilleuls, ou s'en allait dans les champs. Elle lisait tout le jour avec avidité et on pouvait remarquer combien la lecture la fatiguait parce que, parfois, son regard était las, accablé, et que sa figure pâlissait fortement.

Quand j'arrivais, elle rougissait un peu en me voyant, posait son

livre, et me regardant bien droit, avec ses grands yeux, elle me racontait ce qui était arrivé : que, par exemple, il y avait eu à l'office un feu de cheminée, ou qu'un ouvrier avait pris dans l'étang un gros poisson. En semaine, elle portait une blouse claire et une jupe gros bleu. Nous nous promenions ensemble ; nous cueillions des cerises pour faire des confitures ; nous allions en canot, et quand elle sautait pour attraper une cerise ou qu'elle ramait, on voyait, dans ses larges manches, ses bras minces et faibles. Ou bien, je faisais une étude, et elle se tenait près de moi et regardait avec admiration.

Un dimanche, à la fin de juillet, je vins chez les Voltchanînov le matin, vers neuf heures. J'errai dans le parc sans approcher de la maison, cherchant des mousserons dont il y avait abondance cet été-là, et je mettais des marques près d'eux pour venir les ramasser ensuite avec Gènia. Un vent chaud soufflait. Je vis Gènia et sa mère, toutes deux en claires robes de fêtes revenir de l'église ; Gènia retenait son chapeau à cause du vent. Puis j'entendis que l'on prenait le thé sous la véranda.

Pour moi, homme insouciant, cherchant un prétexte à son désœuvrement continuel, ces matins de fête d'été étaient, à la campagne, toujours attrayants. Lorsque, encore humide de rosée, le jardin bien vert brille au soleil et semble heureux ; lorsqu'on sent, auprès de la maison, le réséda et les lauriers-roses ; quand les jeunes gens, revenus de l'église, prennent le thé au jardin ; quand tout le monde est gai et très gentiment habillé, et que l'on sait que tout ce beau monde bien portant et bien nourri, ne fera rien de toute la journée, on souhaite que cela dure ainsi toute la vie. C'est ce que je pensais, et je me promenais dans le parc, prêt à continuer ainsi sans but toute la journée, tout l'été…

Gènia arriva avec un panier. Elle avait l'air de savoir ou de pressentir qu'elle me trouverait au jardin. Nous ramassâmes des champignons en causant, et, lorsqu'elle me demandait quelque chose, elle se mettait devant moi pour me bien voir.

– Hier, me dit-elle, il y a eu un miracle au village. Pélaguèia, la boiteuse, souffrait depuis un an ; ni médecin ni remède n'y faisaient rien, et, hier, une vieille a murmuré quelques paroles et tout est passé.

– Cela n'est rien, dis-je. Il ne faut pas chercher des miracles auprès des malades et des vieilles seulement. La santé n'est-elle pas un miracle ? Et la vie elle-même ? Ce qui est incompréhensible est

un miracle.

– Ce qui est incompréhensible ne vous effraie pas ?

– Non. J'aborde hardiment les phénomènes que je ne comprends pas, et je ne me subordonne pas à eux : je suis au-dessus d'eux. L'homme doit se sentir au-dessus des lions, des tigres, des étoiles, au-dessus de tout dans la nature, au dessus même de ce qui est incompréhensible et semble tenir du miracle ; sans quoi il n'est plus un homme, mais une souris craintive.

Gènia pensait qu'en qualité d'artiste, je savais beaucoup de choses et pouvais deviner ce que je ne savais pas. Elle voulait que je l'introduisisse dans la sphère de l'éternel, du beau, dans ce monde élevé qui, à son idée, m'était familier, et elle me parlait de Dieu, de la vie éternelle, du miracle. Et moi qui n'admets pas que moi et ma pensée soient anéantis à jamais, je répondais : « Oui, les hommes sont immortels ; oui, la vie éternelle nous attend. »

Elle écoutait, croyait et ne demandait pas de preuves.

Alors que nous rentrions à la maison, elle s'arrêta soudain et me dit :

– Lyda, n'est-ce pas, est une personne remarquable ! Je l'aime de toute mon âme et suis prête, à toute minute, à donner ma vie pour elle. Mais dites-moi, – Gènia toucha ma manche du doigt, – dites-moi pourquoi vous discutez toujours avec elle ?… Pourquoi vous fâchez-vous ?

– Parce qu'elle a tort.

Gènia secoua la tête et des larmes apparurent dans ses yeux.

– Comme c'est incompréhensible ! dit-elle.

Juste à ce moment-là, Lyda, rentrant, se trouvait près de l'entrée de la maison, la cravache à la main, belle, élancée, éclairée par le soleil, et elle donnait un ordre à un ouvrier.

Pressée et parlant haut, elle reçut quelques malades, puis, l'air affairé, préoccupé, elle parcourut les chambres, ouvrant une armoire, puis une autre, et elle monta dans la mezzanine. On l'appela et on la chercha longtemps pour dîner. Elle vint quand on avait déjà fini le potage.

Je me rappelle tous ces détails, je ne sais pourquoi, et je les aime ; et je me rappelle au vif toute cette journée, bien qu'il ne s'y soit passé rien de particulier.

Après le dîner, Gènia lut, étendue dans le fauteuil profond, et moi j'étais assis sur la première marche de la véranda. Nous nous taisions. Tout le ciel se couvrit de nuages et une pluie menue et rare

se mit à tomber. Il faisait chaud, le vent s'était calmé depuis longtemps et il semblait que cette journée ne finirait jamais. Ekhatérîna Pâvlovna, à moitié endormie, tenant un éventail, vint nous rejoindre sous la véranda.

– Oh ! maman, dit Gènia, en lui baisant la main, ça ne te vaut rien de dormir le jour.

Elles s'adoraient. Quand l'une allait au jardin, l'autre, sous la véranda, sondant les arbres du regard, appelait : « Aou, Gènia ! » ou bien « Petite maman, où es-tu ? » Elles priaient toujours ensemble, étaient également croyantes ; elles se comprenaient même quand elles ne disaient rien, et elles se comportaient de même avec les gens. Ekhatérîna Pâvlovna s'habitua elle aussi et s'attacha vite à moi. Quand je ne venais pas de deux ou trois jours, elle envoyait savoir si j'étais bien portant. Elle regardait mes études avec ravissement elle aussi, et me racontait avec la même volubilité et la même sincérité que Missious ce qui arrivait à la maison ; elle me confiait ses secrets.

Elle était en admiration devant sa fille aînée. Lyda ne caressait jamais personne et ne parlait jamais que sérieusement. Elle vivait sa vie personnelle, et, pour sa mère et sa sœur, elle demeurait un être aussi sacré, aussi énigmatique que l'est pour les matelots leur amiral qui reste toujours dans le carré.

– Notre Lyda est une personne remarquable, n'est-ce pas ? disait souvent la mère.

Et tandis que la pluie gouttelait, nous parlions de Lyda.

– C'est une personne remarquable, dit-elle. (Et, d'un ton de conspirateur, après avoir regardé craintivement autour d'elle, elle ajouta) : On peut chercher sa pareille en plein jour avec une lumière, et, pourtant, savez-vous, je commence à être un peu inquiète. L'école, les pharmacies, les livres, tout cela est bon ; mais pourquoi le pousser à l'extrême. Elle a près de vingt-quatre ans ; il est temps de songer sérieusement à soi. Avec les livres et les pharmacies on ne remarque pas que le temps passe… Il faut se marier.

Gènia, pâle d'avoir trop lu, la chevelure aplatie, leva la tête et dit, comme à part soi, en regardant sa mère :

– Petite maman, tout dépend de la volonté de Dieu !

Et elle se replongea dans sa lecture.

Survint Biélokoûrov en redingote paysanne et chemise brodée. Nous jouâmes au croquet et au lawn-tennis ; puis, quand la nuit fut

close, on soupa longuement et Lyda se remit à parler des écoles et de Balâguine qui avait en mains tout le district. En m'en allant ce soir-là, j'emportai l'impression d'une longue, longue journée désœuvrée et la mélancolique conviction que tout finit en ce monde, aussi long que ce soit.

Gènia nous accompagna jusqu'à la porte et, peut-être, parce qu'elle avait passé toute la journée avec moi du matin au soir, je sentais, me semblait-il, que je m'ennuierais sans elle, et que cette gentille famille me tenait au cœur. Et pour la première fois de l'été, j'eus le désir de peindre.

– Dites-moi, demandai-je à Biélokoûrov en rentrant avec lui, pourquoi vivez-vous d'une vie si triste, si terne ? Ma vie, à moi, est triste, pénible, monotone, parce que je suis un artiste, un homme étrange ; je suis, dès mon jeune âge, rongé par l'envie, le mécontentement de moi-même, le manque de foi en ce que je fais ; je suis pauvre et errant, mais vous, un homme sain, normal, un propriétaire, un seigneur, pourquoi vivez-vous de façon si peu intéressante et demandez-vous si peu à la vie ? Pourquoi, par exemple, ne vous êtes-vous pas encore amouraché de Lyda ou de Gènia ?

– Vous oubliez, répondit Bièlokoûrov, que j'aime une autre femme.

Il parlait de son amie, Lioubov Ivânovna, qui habitait avec lui dans le pavillon. Je voyais chaque jour cette dame très forte, bouffie, importante, ressemblant à une oie engraissée, se promener dans le jardin en costume russe avec de grosses perles de verre, toujours sous une ombrelle, et la femme de chambre allait à tout instant la prévenir qu'il était temps de manger ou de prendre le thé. Trois ans auparavant, elle avait loué le pavillon pour l'été et y était demeurée, probablement à jamais. Elle était de dix ans plus âgée que Bièlokoûrov et le tenait sévèrement, en sorte que, quand il voulait aller en voyage, il devait lui en demander la permission. Elle sanglotait souvent d'une voix d'homme, et, alors, je lui envoyais dire que, si elle ne cessait pas, je partirais ; et elle cessait.

Quand nous fûmes revenus à la maison, Bièlokoûrov s'assit sur le canapé et s'assombrit, en pensant ; moi je marchais dans la salle, éprouvant un tranquille émoi, comme un amoureux. Je voulais parler des Voltchanînov.

– Lyda ne peut aimer que quelqu'un qui touche au zemstvo, préoccupé comme elle des hôpitaux et des écoles Oh ! dis-je, pour

une pareille jeune fille on peut non seulement devenir fonctionnaire, mais, comme dans le conte, user, pour courir après elle, des souliers en fer. Et Missious ! quelle merveille, cette Missious !

Bièlokoûrov, faisant des « heu, heu, heu…, » se mit à parler de la maladie du siècle : le pessimisme. Il parlait avec assurance et comme si je discutais avec lui. Des centaines de verstes de steppe déserte, monotone, brûlée, ne peuvent vous donner un aussi grand ennui qu'un homme qui reste assis, qui parle, et dont on ne sait quand il s'en ira.

– Il ne s'agit ni de pessimisme ni d'optimisme, dis-je énervé, mais de ce que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des individus n'ont pas d'esprit.

Bièlokoûrov prit cela pour lui, se froissa et partit.

III

– Le prince est en visite à Maloziômovo et te salue, dit Lyda à sa mère, en rentrant de je ne sais où et quittant ses gants. Il a raconté maintes choses intéressantes… Il a promis de soulever de nouveau à l'assemblée provinciale la question d'un dispensaire médical à Maloziômovo ; mais il dit qu'il y a peu de chances d'aboutir.

Et, s'adressant à moi :

– Pardonnez-moi, j'oublie toujours que cela ne peut pas vous intéresser.

Je me sentais irrité.

– Pourquoi cela ? lui demandai-je en levant les épaules. Vous ne désirez pas connaître mon opinion ; mais je vous assure que cette question-là m'intéresse vivement.

– Oui ?

– Oui. À mon avis, il n'y a aucun besoin d'un dispensaire médical à Maloziômovo.

Mon irritation la gagna. Elle me regarda, les yeux à demi fermés, et demanda :

– Qu'y faut-il ? Des paysages ?

– Il n'y faut pas même des paysages ; il n'y faut rien.

Elle finit de se déganter et déplia le journal qu'elle venait d'apporter de la poste. Une minute après elle dit doucement, se contenant visiblement :

– La semaine dernière, Ânna est morte en couches et, s'il y avait eu un dispensaire dans les environs, elle serait vivante. Messieurs les paysagistes eux-mêmes doivent, il me semble, avoir quelques façons de voir sur un fait pareil ?

– J'ai sur ce point-là des opinions très arrêtées, répondis-je. (Elle se couvrit avec le journal comme si elle ne voulait pas m'écouter). À mon avis, les dispensaires médicaux, les écoles, les bibliothèques, les pharmacies rurales ne servent, dans les conditions actuelles, qu'à asservir davantage les gens. Le peuple est empêtré dans une grande chaîne, et loin de la briser, vous y ajoutez de nouveaux chaînons ; voilà ma conviction.

Elle leva les yeux sur moi et sourit railleusement. Je continuai, essayant de dégager mon idée principale :

– Ce qui est grave, ce n'est pas qu'Ânna soit morte en couches ; le plus grave est que toutes ces Ânna, Mâvra, Pélaguèia courbent le

dos, de l'aube au crépuscule, et souffrent d'un labeur qui dépasse leurs forces, qu'elles tremblent toute leur vie pour leurs enfants affamés et malades ; qu'elles redoutent toute leur vie la mort et les maladies ; qu'elles se soignent toute leur vie, se fanent de bonne heure, vieillissent tôt, meurent dans la saleté et l'infection. Leurs enfants, en grandissant, reprennent la même chanson, et des centaines d'années passent ainsi. Et des milliards de gens vivent plus mal que les bêtes et éprouvent, rien que pour un morceau de pain, une crainte continuelle. Tout le tragique de leur situation vient de ce qu'ils n'ont pas le temps de penser à leur âme et de se rappeler leur image propre, ni la ressemblance divine. La faim, le froid, la peur animale, un amas de travail, semblable à des avalanches, leur ont obstrué toutes les voies menant à l'activité spirituelle, vers ce qui, précisément, distingue l'homme de la bête, et qui constitue la seule chose pour laquelle il vaille la peine de vivre. Vous les secourez au moyen d'hôpitaux et d'écoles ; mais vous ne les délivrez pas pour cela de leurs liens ; au contraire, vous les asservissez encore plus, puisque, introduisant dans leur vie de nouveaux besoins, vous augmentez le nombre de leurs désirs. Sans compter qu'ils doivent, pour les remèdes et les livres, payer de l'argent au zemstvo, et courber, à cause de cela, encore plus l'échine !

– Je ne discute pas avec vous, dit Lyda, en abaissant son journal ; j'ai déjà entendu cela. Je ne vous dirai qu'une chose : on ne peut pas rester les bras croisés. Nous ne sauvons pas l'humanité, je l'admets, et, peut-être, nous trompons-nous en beaucoup de cas ; mais nous faisons ce que nous pouvons et avons raison de le faire. Le but le plus élevé et le plus sacré d'un homme cultivé est de servir son prochain. Nous tâchons de le servir comme nous pouvons. Cela vous déplaît, mais on ne peut pas contenter tout le monde !

– C'est vrai, Lyda, dit sa mère, c'est vrai !

En présence de Lyda, elle était toujours intimidée. Elle la regardait craintivement, ayant peur de dire quelque chose de superflu ou de déplacé ; et jamais elle ne la contredisait. Elle acquiesçait : c'est vrai, Lyda, c'est vrai !

– L'instruction primaire pour les moujiks, les livres à pitoyables préceptes et adages, les dispensaires médicaux, ne peuvent, dis-je, diminuer ni l'ignorance ni la mortalité, de même que la lumière de vos fenêtres ne peut éclairer cet immense jardin. Vous ne donnez rien ; votre intrusion dans la vie de ces gens ne crée que de

nouveaux besoins, une nouvelle raison de travailler.

– Ah ! mon Dieu, dit Lyda avec dépit, il faut bien faire quelque chose !

Et au son de sa voix, il était sensible qu'elle tenait mes raisonnements comme nuls et qu'elle les dédaignait.

– Il faut, dis-je, affranchir les gens du pénible labeur physique ; il faut alléger leur joug, leur donner du répit pour qu'ils ne passent pas toute leur existence près des fours, des auges, et aux champs, pour qu'ils aient le temps de penser à leur âme et à Dieu, et celui de faire paraître plus largement leurs qualités morales. L'activité spirituelle est la vocation de tout homme, ainsi que la recherche constante de la vérité et du sens de la vie. Débarrassez-les du travail animal, grossier ; faites qu'ils se sentent libres, et vous verrez quelle dérision sont, en somme, vos petits livres et vos petites pharmacies de rien du tout ! Dès que l'homme prend conscience de sa véritable vocation, seuls la religion, la science, l'art, peuvent le contenter, et non ces vétilles.

– Affranchir l'homme du labeur ! dit-elle en souriant, est-ce possible ?

– Oui. Il n'y a qu'à en assumer une part. Si nous tous, gens de ville et gens de campagne, tous sans exception, nous convenions de partager le labeur général que dépense l'humanité à satisfaire ses besoins physiques, peut-être n'y aurait-il pas pour chacun de nous plus de deux à trois heures de travail par jour. Imaginez que nous tous, riches et pauvres, nous ne travaillions que trois heures par jour, et que le reste du temps soit libre ; figurez-vous que, pour dépendre encore moins de notre corps et moins travailler, nous inventions des machines transformant le travail, et que nous tâchions de réduire au minimum le nombre de nos besoins ; nous nous endurcirions et tremperions nos enfants pour qu'ils ne craignent ni la faim, ni le froid, et pour que nous ne tremblions pas continuellement pour leur santé, comme tremblent Ânna, Mâvra, Pélaguèia. Imaginez-vous que nous ne nous soignions plus, qu'il n'y ait plus ni pharmacies, ni manufactures de tabac, ni distilleries ; combien de temps libre au bout du compte nous resterait-il ! Tous réunis, nous consacrerions alors tout ce loisir aux sciences et aux arts. Ainsi que les moujiks réparent parfois les routes en commun, ainsi nous chercherions tous, en communauté, la vérité et le sens de la vie ; et – j'en suis convaincu – la vérité serait bien vite trouvée. L'homme serait bien vite délivré de cette continuelle peur de la

mort, douloureuse et opprimante, et même de la mort elle-même.

– Pourtant, dit Lyda, vous vous contredisez ; vous ne parlez que de science et vous rejetez l'instruction !

– L'instruction primaire, qui ne donne à l'homme que la possibilité de lire les enseignes des cabarets et, parfois, des livres qu'il ne comprend pas, une pareille instruction a été pratiquée chez nous depuis Rurik. Il y a longtemps que le Petroûchka de Gôgol[60] sait lire, et pourtant la campagne est restée jusqu'à maintenant telle qu'elle était au temps de Rurik. Ce n'est pas l'instruction primaire dont il est besoin ; c'est la liberté, afin d'obtenir une large manifestation des facultés spirituelles ; ce ne sont pas des écoles qu'il faut, mais des universités.

– Vous rejetez aussi la médecine ?

– Oui, elle ne devrait s'occuper que de l'étude des maladies en tant que phénomènes et non de leur guérison. S'il faut soigner à tout prix, ce n'est pas aux maladies qu'il faut s'en prendre, mais à leurs causes. Écartez la principale cause, le travail physique, et il n'y aura plus de maladies. Je n'admets pas une science qui soigne, dis-je, excité. Les sciences et les arts véritables tendent, non à des fins passagères, particulières, mais à l'éternel et à l'universel ; ils cherchent la vérité et le sens de la vie ; ils cherchent Dieu et l'âme ; et quand on les attelle aux questions du jour, aux petites pharmacies et aux petites bibliothèques rurales, ils ne font que compliquer la vie et l'encombrer. Nous avons beaucoup de médecins, de pharmaciens, d'hommes de loi ; il y a beaucoup de gens sachant lire et écrire ; mais il n'y a presque pas de biologistes, de mathématiciens, de philosophes, de poètes. Tout l'esprit, toute l'énergie spirituelle, tendent à la satisfaction des besoins passagers, momentanés… Le travail des savants, des écrivains, des artistes, bouillonne. Grâce à eux, les commodités de la vie croissent chaque jour, les exigences physiques augmentent, et, cependant, on est encore loin de la vérité. Et l'homme reste le plus féroce et le plus malpropre des animaux ; et tout aboutit à ce que l'humanité, en majorité, dégénère et perd à jamais toute possibilité de vivre. En de pareilles conditions, la vie de l'artiste n'a pas de sens, et, plus il a de talent, plus son rôle est terrible et incompréhensible. Il se trouve qu'il travaille, tout compte fait, pour la distraction de cet animal féroce et malpropre, et consolide l'ordre existant. Aussi ne veux-je pas travailler, et je ne travaillerai pas… Il ne faut rien, hormis que la terre s'effondre au fin fond du Tartare.

– Missiousska[61] , sors d'ici, dit Lyda à sa sœur, trouvant évidemment que mes propos étaient malfaisants pour une fille aussi jeune.

Gènia regarda tristement sa sœur et sa mère, et sortit :

– On dit ordinairement de charmantes choses de ce genre, repartit Lyda quand on veut justifier son indifférence. Décrier les hôpitaux et les écoles est plus facile que d'instruire et de soigner les gens.

– C'est vrai, Lyda, acquiesça la mère, c'est vrai.

– Vous menacez de ne plus travailler, continua Lyda ; il est visible que vous mettez à très haut prix votre travail. Cessons donc de discuter. Nous ne nous entendrons jamais, puisque je mets au-dessus de tous les paysages du monde la plus incomplète de toutes ces petites pharmacies et de ces petites bibliothèques sur lesquelles vous venez de vous exprimer avec tant de dédain.

Et, tout de suite, s'adressant à sa mère, elle dit d'un ton tout différent :

– Le prince a beaucoup maigri ; il a fortement changé depuis qu'il était ici ; on l'envoie à Vichy.

Elle parlait du prince à sa mère pour ne pas continuer à me parler. Sa figure brûlait et, pour cacher son émotion, elle se pencha très bas vers la table, faisant semblant de lire le journal, tout à fait comme si elle eût été myope. Ma présence lui était désagréable ; je pris congé et partis.

IV

La nuit était calme. Le village, là-bas, dormait déjà ; on ne voyait pas un feu ; seuls luisaient sur l'étang les faibles reflets des étoiles. Devant la porte aux têtes de lions se trouvait Gènia, immobile. Elle m'attendait pour me reconduire.

– Au village tout le monde dort, dis-je, essayant de distinguer sa figure dans l'obscurité.

Et je vis, fixés sur moi, ses yeux noirs et mélancoliques.

– Le cabaretier lui-même et le voleur de chevaux dorment tranquillement, mais nous, gens comme il faut, nous nous irritons les uns contre les autres, et nous discutons.

Cette nuit d'août était triste parce que l'on sentait déjà l'automne. La lune, couverte d'un nuage pourpré, se levait ; elle éclairait à peine la route et les sombres champs de blé que cette route coupait. Il y avait souvent des étoiles filantes. Gènia marchait à côté de moi ; elle tâchait de ne pas regarder le ciel pour ne pas voir tomber les étoiles, ce dont elle avait peur.

– Il me semble que vous avez raison, dit-elle, frissonnante à l'humidité. Si les hommes, tous ensemble, pouvaient se livrer à l'activité spirituelle, il ne resterait bientôt rien d'inconnu.

– Évidemment. Nous sommes des êtres supérieurs, et si nous concevions vraiment toute la force du génie humain et ne vivions que pour atteindre les buts les plus élevés, nous deviendrions à la fin égaux aux dieux. Mais cela n'arrivera jamais. L'homme dégénérera, et il ne restera même pas trace de son génie.

Quand on ne vit plus la porte aux lions, Gènia s'arrêta et me serra la main hâtivement.

– Bonne nuit, dit-elle, tremblante.

Elle n'avait sur ses épaules qu'une blouse, et elle frissonnait. Venez nous voir demain.

Je ressentis de l'angoisse à penser que j'allais rester seul, fâché, mécontent de moi-même et des gens, et je fis en sorte, moi aussi, de ne pas voir tomber les étoiles filantes.

– Restez encore une minute, lui dis-je, je vous en prie.

J'aimais Gènia. Je l'aimais sans doute parce qu'elle venait à ma rencontre et me reconduisait, et parce qu'elle me regardait avec tendresse et enchantement.

Comme son pâle visage, son col mince, ses mains maigres, sa

faiblesse, son inaction, les livres qu'elle lisait, étaient beaux et me touchaient ! Et son esprit ! Je lui attribuais un esprit peu ordinaire. La largeur de ses idées m'enthousiasmait, peut-être parce qu'elle pensait autrement que la sévère et belle Lyda, qui ne m'aimait pas.

Il plaisait à Gènia que je sois peintre ; mon talent l'avait conquise, et je voulais passionnément ne peindre que pour elle. Je revins à elle comme à une petite reine qui allait régner avec moi, sur ces arbres, ces champs, cette buée, l'aube, sur cette nature merveilleuse, enchanteresse, au milieu de laquelle je me sentais, jusqu'à maintenant, désespérément seul et inutile.

– Restez encore une minute, lui demandai-je ; je vous en supplie.

J'enlevai mon pardessus et en couvris ses épaules tremblantes. Elle, craignant d'être ridicule et laide sous un pardessus d'homme, se mit à rire et le fit tomber ; et, à ce moment-là, je l'étreignis et couvris de baisers son visage, ses épaules, ses mains.

– À demain ! chuchota-t-elle.

Et prudemment, comme si elle craignait de troubler la tranquillité de la nuit, elle m'embrassa.

– Nous n'avons pas de secrets les unes pour les autres, dit-elle, il va falloir que je raconte tout de suite tout à maman et à ma sœur… C'est terrible ! Maman, ce ne sera rien ; maman vous aime ; mais Lyda…

Elle se mit à courir vers la porte.

– Adieu ! cria-t-elle.

Et, pendant deux minutes je l'écoutai courir. Je ne voulais pas rentrer et n'avais rien à faire. Je restai un peu à méditer, puis je revins lentement en arrière pour voir la maison dans laquelle elle vivait, la chère, naïve et vieille maison qui, semblait-il, me regardait des fenêtres de sa mezzanine comme avec des yeux et comprenait tout. Je passai devant la véranda ; je m'assis sur le banc près du tennis, dans l'ombre d'un vieil ormeau ; et, de là, je regagnai la maison. Dans les fenêtres de la mezzanine, qu'habitait Missiouss, brilla une clarté vive, puis une clarté adoucie, verte ; on venait de mettre l'abat-jour sur la lampe. Des ombres se murent… J'étais plein de tendresse, d'apaisement, de satisfaction de moi-même, content d'avoir su m'enthousiasmer et d'aimer ; et, en même temps, je ressentis de la gêne à l'idée qu'à ce même moment, à quelques pas de moi, dans une des chambres de cette maison se trouvait Lyda qui ne m'aimait pas, et, peut-être, me haïssait. Je restais assis, m'attendant sans cesse à voir sortir Gènia. Je prêtais l'oreille et il

me semblait que l'on parlait dans la mezzanine.

Près d'une heure s'écoula. La lumière verte s'éteignit et l'on ne vit plus d'ombres. La lune était déjà haute au-dessus de la maison, éclairant le jardin endormi et les allées ; on distinguait nettement les dahlias et les roses du parterre qui semblaient tous d'une couleur uniforme. Il commença à faire très frais ; je sortis du jardin. Je ramassai en chemin mon pardessus et m'acheminai sans me presser vers la maison.

Lorsque, le lendemain après dîner, je vins chez les Voltchanînov, la porte vitrée était grande ouverte. Je restai assis sous la véranda, attendant que, d'une minute à l'autre, apparût Gènia, derrière le parterre, sur l'emplacement du tennis ou dans une des allées, ou que sa voix résonnât dans une des chambres ; puis, je passai au salon, dans la salle à manger. Il n'y avait personne. De la salle à manger, je passai par le long couloir dans le vestibule ; puis je revins. Dans le couloir, il y avait plusieurs portes, et, derrière l'une, j'entendis la voix de Lyda.

« Au corbeau, quelque part… Dieu…, disait-elle à haute voix, et avec des temps, en dictant sans doute… Dieu envoya… un petit… mor-ceau de fro-mage… Au corbeau, quelque part… »[62]

– Qui est là ? demanda-t-elle soudain, ayant entendu mes pas.

– C'est moi.

– Ah ! pardon, je ne puis venir tout de suite ; je fais travailler Dâcha.

– Votre mère est-elle au jardin ?

– Non, elle est partie ce matin avec ma sœur ; elles vont chez notre tante qui habite le gouvernement de Pénnza. Et en hiver, ajouta-t-elle après un silence, elles iront probablement à l'étranger.

« Au corbeau, quelque part… Dieu envoya… un petit mor-ceau de fro-mage… Tu as écrit ? »

Je sortis dans le vestibule et, sans songer à rien, je restai debout, et regardai l'étang et le village.

Et à mes oreilles arrivaient les mots : « Un petit morceau de fromage… Au corbeau quelque part, Dieu envoya un petit morceau de fromage… »

Et je partis de la propriété par le même chemin que j'y étais arrivé jadis, mais en sens inverse. D'abord je passai de la cour dans le jardin ; je longeai la maison, et entrai dans l'allée de tilleuls…

Là, un gamin me rejoignit et me remit un billet.

Je lus :

« J'ai tout raconté à ma sœur, et elle exige que je me sépare de vous. Je n'ai pas eu la force de la chagriner en désobéissant. Dieu vous donnera le bonheur, pardonnez-moi ! Si vous saviez comme nous pleurons amèrement, maman et moi. »

Ensuite ce fut la sombre allée de sapins, puis la haie trouée…

Sur le champ où jadis fleurissait le seigle et où carcaillaient les cailles, paissaient maintenant des vaches et des chevaux entravés. Çà et là, sur les collines luisaient d'un vert vif les blés d'hiver. Une humeur reposée, quotidienne, me revint, et j'eus honte de tout ce que j'étais allé dire chez les Voltchanînov ; et je ressentis comme avant l'ennui de vivre.

Rentré à la maison, je fis mes malles et partis le soir même pour Pétersbourg.

*

* *

Je n'ai jamais revu les Voltchanînov. Il n'y a pas longtemps, en allant en Crimée, je rencontrai dans le train Bièlokoûrov. Il portait comme toujours une redingote paysanne et une chemise brodée. Quand je lui demandai comment il allait, il me répondit : « Grâce à vos prières, ça va bien. » Nous causâmes. Il avait vendu sa propriété et en avait acheté une autre plus petite au nom de Lioubov Ivânovna. Il me dit peu de choses des Voltchanînov. Lyda, comme avant, habitait Chelkôvka ; elle faisait la classe aux enfants. Peu à peu, elle avait réussi à grouper autour d'elle un cercle de gens sympathisant avec elle, formant un parti solide, qui, aux dernières élections provinciales, avaient blackboulé ce Balâguine dans les mains duquel avait été jusqu'alors le district. De Gènia, Biélokoûrov sut seulement me dire qu'elle n'habitait pas Chelkôvka ; elle était on ne sait où.

Moi, je commence à oublier la maison à la mezzanine et parfois seulement, quand je peins ou lis, soudain, sans rime ni raison, je me rappelle la lumière verte à la fenêtre ou le bruit de mes pas, résonnant dans les champs, la nuit, lorsque, amoureux, je rentrais chez moi, me frottant les mains à cause du froid.

Et, plus rarement encore, pendant les minutes où la solitude me pèse et où je suis triste, je me souviens vaguement ; et il me semble peu à peu, Dieu sait pourquoi, qu'on se souvient aussi de moi, qu'on m'attend, et que nous nous reverrons…

Missiouss, où es-tu ?

1896.

[1] Sobole veut dire zibeline. (Tr.)

[2] Faire mécaniquement des calculs avec un boulier, à la manière russe. (Tr.)

[3] Diminutif de Pâvel (Paul). (Tr.)

[4] En français dans le texte. (Tr.)

[5] En français. Pâvel Anndréiévitch, on le verra, appelle toujours ainsi sa femme en s'adressant à elle. (Tr.)

[6] Vieille forme de politesse russe, encore en usage. (Tr.)

[7] Diminutif de Fiôdor. (Tr.)

[8] Forme plus familière de Pâvel Anndréiévitch. (Tr.)

[9] Raton. (Tr.)

[10] Vieille dame. (Tr.)

[11] En français. (Tr.)

[12] Leib-medik. (Tr.)

[13] Peuplades de la Russie primitive. (Tr.)

[14] Pour le remercier. (Tr.)

[15] Maison d'éducation pour les jeunes filles nobles. (Tr.)

[16] Deux bons restaurants de Moscou. (Tr.)

[17] En français. (Tr.)

[18] Nombres russes mal prononcés. (Tr.)

[19] En français. (Tr.)

[20] En français. (Tr.)

[21] Romancier mondain (1822-1884). (Tr.)

[22] Ainsi, en français. Tr.

[23] Par bon ton, la petite dame donne une forme française au prénom du Fonctionnaire pour Missions spéciales. (Tr.)

[24] En français. (Tr.)

[25] Maisons d'éducation des jeunes filles nobles. (Tr.)

[26] Diminutif d'Ânna. (Ânna Pâvlovna – sa femme.) (Tr.)

[27] Diminutif de Kôlia (notre petit Kôlia.) (Tr.)

[28] Mon petit Vâssia (diminutif de Vassîli.) (Tr.)

[29] En français dans le texte. (Tr.)

[30] Prénom en français dans le texte. (Tr.)

[31] Mahomed ? (Tr.)

[32] Maisons d'éducation des jeunes filles nobles. (Tr.)

[33] Diminutif d'Ânna. (Tr.)

[34] Romance de Vânia dans la Vie pour le Tsar de Glinka. (Tr)

[35] Diminutif d'Ôlga. De son nom complet et soutenu, « Ôlénnka » s'appelle, comme on va le voir, Ôlga Sémiônovna. (Tr.)

[36] Diminutif de Vânia (Ivane) (Tr.)

[37] Le dîner, en Russie, a lieu d'ordinaire vers trois heures. (Tr)

[38] Diminutif tendre de Volôdia (Vladîmir), fait sur le type des diminutifs Vânitchka, Vâssitchka, déjà vus. (Tr.)

[39] Diminutif de Sâcha. (Tr.)

[40] Vélikane veut dire le géant, le colosse. (Tr.)

[41] Diminutifs enfantins de Marie (ou Mâcha). (Tr.)

[42] « Marmottes de Sibérie », souslics (V. t. Ier, p. 247.) (Tr.)

[43] Petite mouche. (Tr.)

[44] La fameuse Troisième section de la chancellerie impériale qui s'occupait des questions politiques. (Tr.)

[45] En réalité « la 8e », les classes étant comptées en Russie dans l'ordre inverse de chez nous. (Tr.)

[46] En français dans le texte. C'est par ces mots que les Russes désignent la farandole. (Tr.)

[47] Poème d'Alexis Tolstoï. (Tr.)

[48] Citation d'un vers de Poûchkine. (Tr.)

[49] Instrument bien connu. Sorte de guitare. (Tr.)

[50] Bataille du prince Mstislav de Kiév avec les Tartares sur la Kâlka, – en 1224. (Tr.)

[51] Omnibus primitif, pareil à un double banc sur roues, où l'on était assis dos à dos. (Tr.)

[52] C'était la revue la plus sérieuse de Russie. (Tr.)

[53] Vâria détourne pour plaisanter, à la façon d'une femme du peuple, les noms de Hippolyte Hippolytych. (Tr.)

[54] Le Néglinnyi prospekt, à Moscou. (Tr.)

[55] Le poud pèse 16 kil. 38. (Tr.)

[56] Forme plus déférente qu'Hippolyte Hippolytych. (Tr.)

[57] Cérémonie officielle faite en souvenir du baptême du Christ. (Tr.)

[58] Whist russe. (Tr.)

[59] L'Assemblée provinciale. (Tr.)

[60] Petroûchka est le domestique de Tchitchâkov, le héros des Âmes mortes. (Tr.)

[61] Diminutif affectueux de « Missiouss ». (Tr.)

[62] C’est le commencement de la fable de Krylov, le Corbeau et le Renard. (Tr.)

www.feedbooks.com
Food for the mind